



Margaret Papillon

*L'initiatrice*  
ROMAN

*Margaret Papillon*

Jéhovah Jéhovah Jéhovah

*L'initiatrice*

*Margaret Papillon*

# *L'initiatrice*

Ou

La vie intime de Thierry Brouard

**Roman**

**MARGARET PAPILLON**

**Saisie électronique** Margaret Papillon

**Mise en pages** Margaret Papillon

**Correction**

Butterfly Publications

**Révision**

Butterfly Publications

**Illustration de la couverture**

Dessin de l'artiste THIERRY BARTHOLE

**Conception et réalisation graphique de la couverture** Margaret Papillon

**Distribution**

amazon.com / barnesandnoble.com

Communication Plus / complusa@yahoo.com

**ISBN-13 : 9781500454999 ISBN-10 : 1500454990**

© Margaret Papillon / 2015 margaretpapillon@gmail.com

© Copyright octobre 2015

Tous droits réservés / All rights reserved /

Tous droits réservés.

Il est interdit de reproduire, d'enregistrer ou de diffuser, en tout ou en partie, le présent ouvrage par quelque procédé que ce soit, électronique, mécanique ou autre, sans avoir obtenu au préalable l'autorisation écrite de l'auteur.

Margaret Papillon

**DU MÊME AUTEUR**

- La Marginale, roman, 1987
- Martin Toma, roman, 1991
- Passion Composée, nouvelles, 1997
- La Saison du Pardon, roman, 1997
- [Manmzelle Natacha, nouvelle, 1997](#)
- Terre Sauvage, nouvelles, 1999
- [Mathieu et le vieux mage au regard d'enfant, roman, 2000](#)
- [Innocents Fantômes, roman, 2001](#)
- J'M, la Raison des plus forts..., récit autobiographique, 2002
- La Mal-aimée, feuilleton 2004, roman, 2008
- Noirs Préjugés, nouvelles, 2010
- Douce et Tendre Luxure, roman, 2010
- Les Infidèles, théâtre, 2011
- Angie, nouvelle, audio 2001, version brochée 2012
- Sur les traces d'un géant, récit, 2012
- La Promise tome I, Rachel, la mystique, roman, 2012
- La Promise tome II, L'héritier du Prince, roman, 2013
- Crime Royal, nouvelles, 2013

**PUBLICATION POUR LA JEUNESSE**

- La Légende de Quisqueya **I**, roman, 1999
- La Légende de Quisqueya **II**, roman, 2001
- [Le Trésor de la Citadelle Laferrière, roman, 2001](#)
- Sortilèges au carnaval de Jacmel, roman, 2002
- Babou chez le faiseur de songes, 2011
- L'île Mystérieuse du Capitaine Morgan, roman, 2012

**À PARAÎTRE**

- Généralisimus, théâtre
- La Légende de Quisqueya III, Anacaona reine de Quisqueya
- La Promise III, La vengeance d'Ogoun

**ADAPTATIONS THÉÂTRALES**

- La Légende de Quisqueya, adaptation de l'atelier Éclosion de Florence Jean-Louis Dupuy, octobre 2000
- Babou chez le faiseur de songes, adaptation de Artimoun de Emmanuelle Sainvil, juin 2002
- La Légende de Quisqueya, adaptation de l'École de danse Joëlle Donatien Belot, juin 2014

#### **TEXTES RADIOPHONIQUES**

- Jeux interdits, décembre 1997, Radio Vision 2000 (Programme de lutte contre le sida)
- Les visites dominicales de Ludovic, 1998, Radio Vision 2000
- Angie, décembre 2001, Radio Ibo (Programme de lutte contre le sida)
- Feuilleton radiophonique : Manmzèl, décembre 2004 (Plan-Haïti / Plan International / Programme de lutte contre le sida)
- Parution de six modules radiophoniques sur l'OPC et les droits de l'enfant UNICEF 2005.

#### **TEXTES PARUS DANS LES JOURNAUX**

Manmzelle Natacha, nouvelle, *Le Nouvelliste*, 1997 et Marinella, nouvelle, *Le Nouvelliste*, 1998  
 La folle journée de Tante Rose, nouvelle, *Le Nouvelliste*, 1998  
 Les visites dominicales de Ludovic, nouvelle, *Le Nouvelliste*, 1998  
 La conspiration du temps contre les cloches de la Cathédrale du Cap-Haïtien, prose poétique, *Revue Cultura*, 1999  
 Les Canons de la Liberté, prose poétique, *Le P'tit Nouvelliste*, 2001  
 Terre sauvage, nouvelle, *Le Matin*, 2004  
 Fleurs d'insomnie, nouvelle, *Le Matin*, 2004  
 La Mal-aimée, feuilleton de 55 épisodes, *Le Matin*, 2004 / 2005  
 Le Trésor de la Citadelle Laferrière, roman jeunesse mis en feuilleton de 15 épisodes, *Le Matin*, 2005  
 Les Infidèles, pièce de théâtre mis en feuilleton de 8 épisodes,

*Margaret Papillon*

Journal Anayizz / Le Nouvelliste, 2007  
Vanité Salvatrice, nouvelle, Journal Le Matin, 2007, 2010  
**TEXTES PARUS SUR LE WEB**

La Légende de Quisqueya, roman, île en île, 2003 Mathieu et le vieux mage au regard d'enfant, roman, île en île, 2003  
Sortilèges au carnaval de Jacmel, roman, île en île, 2003 La Légende de Quisqueya II : Xaragua, la cité perdue, île en île, 2004  
Les Infidèles (théâtre), île en île, 2005  
La Mal-aimée (roman), Pikliz.com, 2006  
La soudaine intelligence de Carmélie Nozeille, Pikliz.com, 2008  
Les épisodes d'Angie, Pikliz.com, 2007  
Terre Sauvage (nouvelle), Pikliz.com, 2007  
Innocents Fantômes (roman), île en île, avec une présentation de Jacques Roche (2003) & Pikliz.com (2007) Mystérieux Occident, Pikliz.com, 2008  
On a kidnappé la morte (nouvelle) Pikliz.com, 2008 La conspiration du temps contre les cloches de la Cathédrale du Cap-Haïtien, roroli.com, 2009  
Méprisa Lamour, nouvelle, www.wwohd.org, 2010 Le Trésor de la Citadelle Laferrière, roman, roroli.com (2009) & capsuleshaitimonde.com (2009)  
The kidnapping, 2010 (English translation by Suze Baron) Untamed World, 2010 (English translation by Suze Baron) Tierra Salvaje, 2009 (Spanish translation by Gahston Saint-Fleur)  
Au nom du père et du fils, ode au général Dumas, Pikliz.com 2009  
Amen, nouvelle, Facebook, 2012

*L'initiatrice*

## **Avertissement**

***Les personnages décrits et les faits relatés dans ce livre sont absolument fictifs.  
Toute ressemblance avec une quelconque réalité serait purement accidentelle.***

*Margaret Papillon*

*À toutes les filles en fleur dont*

*l'innocence leur a été arrachée de manière triste et dramatique.  
À toutes celles aussi qui ont vu leur enfance et leur adolescence gâchées par les travaux domestiques.*

9

*Margaret Papillon*

*Pour un noble cœur, le plus précieux cadeau devient pauvre, quand celui qui le donne cesse d'aimer. William Shakespeare*

## **Chapitre 1 Thierry**

Le soir était tombé lentement sur la ville et les rues désertes accentuaient le calme qui régnait dehors.

La brise de nuit soufflait et emportait avec elle dans sa valse les parfums des jasmins et des ylang-ylangs.

Le Clair de Lune de Debussy, joué par sa mère, charmait les oreilles de Thierry Brouard qui avait pris refuge sur le balcon de la grande demeure familiale, un magnifique Gingerbread, tout de blanc peint, à la toiture en tôle rouge, pour pouvoir lire « Le Comte de MonteCristo » de l'éminent Alexandre Dumas.

Depuis que son paternel lui avait avoué que le célèbre romancier était originaire de la ville de Jérémie de par son père, le général Dumas, qui avait pris naissance en ce lieu alors qu'Haïti était encore une colonie française appelée Saint-Domingue, Thierry ne faisait que dévorer son œuvre.

La pleine lune lui servant de réverbère, il jouissait gloutonnement de son plaisir, sans cesse croissant, de découvrir ce roman, passionnant, écrit d'une main de maître.

La douce mélodie de l'immense compositeur accompagnait sa lecture dans la plus parfaite des harmonies quand, brusquement, des accords discordants furent plaqués avec violence par les mains devenues nerveuses de l'exécutante.

Des bruits de voix éclaboussèrent le silence nocturne.

Et, soudain, les éclats d'une discussion se répercutèrent dans toute la maison. Puis, de nouvelles gammes cacophoniques exécutées par des mains comme prises de rage cette fois, lui éclatèrent les tympans.

Il entendit son père déclarer nettement :

- Cela se fera exactement comme je l'ai décidé, il n'y a pas à sortir de là !

Et sa mère de rétorquer :

- Ce sera de la folie ! Ton entêtement à vouloir imposer ta volonté à ce garçon risque de déboucher sur un conflit fichtrement plus sérieux dont nous ne connaissons l'ampleur qu'après avoir fait le constat des dégâts.

« Et voilà, ça recommence ! » soupira Thierry en levant les yeux vers le ciel comme pour implorer la sainte miséricorde du Tout-Puissant.

Il était parfaitement au courant de l'objet de la discussion. Cela faisait tant de jours et tant de nuits que le sujet provoquait en lui des insomnies graves, car il s'agissait de lui... dans ce qu'il avait de plus intime : sa sexualité !

En effet, son père, Peter Brouard, homme de la vieille école, avait une idée fixe : *dégaucher*, comme on disait en créole, déniaiser son fils ! Une tradition séculaire dans les anciennes familles haïtiennes avalisait le fait que le pater familias emmène ses fistons pubères dans les bordels pour un apprentissage... à l'éveil des sens.

Cela s'était bien passé avec ses aînés.

Dès l'âge de 15 ans, le père Brouard avait entraîné ceux-ci dans une maison de passe pour leur première expérience sexuelle et après il avait été tout heureux d'en avoir fait des « hommes » comme il s'en vantait. C'était une espèce de rituel qui devait permettre à un puceau de transcender ses craintes concernant la gent féminine. Dans une fratrie où le célibat faisait figure de véritable tare, ce « cérémonial » était jugé, par les mâles, comme un passage obligé vers une sexualité épanouie.

Mais, si cette initiation avait trouvé grâce aux yeux de ses plus vieux, ce n'était pas le cas du benjamin, Thierry, qui avait l'air d'envisager « l'affaire » avec effroi.

Ce dernier, 17 ans, était follement amoureux d'une jeune fille, Christelle, et ne rêvait que de sauter le pas avec sa dulcinée. Un côté sentimental que déplorait le chef de famille qui considérait cette particularité de son tardillon comme une espèce de faiblesse, une offense à la virilité, dont il fallait, à tout prix, se débarrasser au plus vite.

Soudain, un long silence régna dans la maison.

Thierry n'en fut pas surpris, c'était toujours comme ça avec ses parents, leurs discussions commençaient par être « publiques », sans pour autant qu'ils en dévoilent la véritable teneur, pour rapidement devenir privées. Ils allaient alors s'enfermer dans leur chambre à coucher afin de poursuivre celles-ci dans la plus totale des discrétions.

Incapable de résister à la tentation d'en savoir plus, sur son propre sort, le jeune homme referma son bouquin et, à pas de loup, pénétra dans son alcôve et prit le risque d'accoler son oreille à la cloison qui séparait son « gîte » de celui de ses géniteurs.

Les premières bribes de conversation le laissèrent sans voix...

Il regagna vite son lit, penaud de son indiscretion, sans demander son reste.

\*\*\*

Le lendemain matin...

Thierry était encore en train de finir son petit-déjeuner pour partir pour l'école, quand son

père lui fit dire, par la bonne, de venir le rejoindre dans son bureau.

Le pauvre Thierry ! Il jeta un coup d'œil désespéré à sa mère assise juste en face de lui.

Cette dernière, ne pouvant soutenir le regard plein de désarroi de son fils, baissa les yeux sur son assiette et fit semblant d'essuyer ses lèvres avec sa serviette de table pour masquer sa gêne.

L'atmosphère était lourde de sous-entendu.

Le jeune homme comprit, tout de suite que sa génitrice avait certainement perdu une nouvelle manche dans cette bataille qu'elle avait menée, pas plus tard qu'hier soir, contre les idées de son mari concernant la sexualité de ses fils.

La mort dans l'âme, il s'en fut alors vers l'autre paternel.

\*\*\*

Peter Brouard marchait de long en large avec nervosité quand Thierry pénétra dans la pièce.

- Bonjour, Thierry, lança-t-il en venant prendre siège derrière le meuble d'acajou poli sur lequel il travaillait dur pour assurer à son foyer de quoi vivre largement.

- Bonjour, papa ! répondit le jeune homme sans grand enthousiasme, en restant debout.

- Je t'en prie, assieds-toi ! dit son père en lui indiquant la chaise juste en face de lui.

Ce que le fils fit de mauvaise grâce.

Puis, s'installèrent d'interminables minutes de silence troublées seulement par le chant d'un coq.

Thierry jeta un coup d'œil à sa montre, celle-ci affichait sept heures.

- Je peux te faire un billet pour le préfet de discipline, t'en fais pas, lui proposa Peter qui avait intercepté son geste, car ce que j'ai à te confier est très important. Avoir quelques minutes de retard ne saurait entacher une longue habitude de ponctualité.

Thierry retint son souffle.

M. Brouard se leva et se remit à faire les cent pas. De toute évidence, pour lui aussi ce n'était pas facile d'aborder cette « affaire »... délicate.

Il s'arrêta devant la grande fenêtre munie de persiennes qui s'ouvrait sur son jardin de roses rouges, des roses « bravo » belles et pulpeuses, sa passion dévorante, prit le temps d'admirer celles-ci un moment. Puis, soufflant bruyamment, il se retourna tout de go vers son fils et cracha :

- Voilà, Thierry, ta mère... disons... m'a fait part de ton aversion en ce qui concerne ton... passage... à la vie d'adulte... disons... dans une maison close... Je ne peux... ou plutôt je m'interdirais de te forcer à effectuer ce pas, alors que tout ton être rejette celui-ci. Mais, je ne renonce pas pour autant à cette initiation précoce parce que je reste persuadé que c'est la meilleure façon de s'affranchir de la crainte de... l'autre sexe.

- Mais... essaya d'intervenir Thierry.

- Je te saurais gré de me laisser finir, objecta Peter Brouard d'un ton légèrement agacé. Je connais tous tes arguments là-dessus. Tu vas à nouveau me parler de cette certaine Christelle, dont tu es follement amoureux, et de tes rêves de faire tes premiers pas dans l'univers de l'érotisme avec elle. Mais, tout ceci n'est qu'enfantillages ! Ta mère semble d'accord avec ce genre de raisonnements. C'est normal, c'est une sentimentale ! Mais cette émotion est l'ennemi des mâles... des vrais ! Tous les hommes de la famille sont passés par ce rite initiatique en maisons closes et je t'assure que cela ne leur a pas porté ombrage. Je ne vois vraiment pas en quoi cela pourrait t'être préjudiciable. Quand on a du sang Brouard dans les veines, on saute par-dessus cet obstacle les yeux fermés. Tu ne connais pas encore les femmes... faire preuve d'inexpérience en matière de sexualité peut aussi te causer un tort considérable... comme être la risée de toutes ces dames. Ta petite Christelle sera peut-être la première à se moquer du fait que tu sois puceau... que tu ne saches pas t'y prendre avec les filles ! Alors, pour t'éviter toutes sortes de désagréments de ce genre... j'ai décidé... pour écarter les gonzesses de petites vertus qui semblent te répugner... j'ai opté pour un autre choix. J'ai donc fait des arrangements avec Cyprien, le gérant de nos terres aux Cayes... nous avons scellé une espèce de pacte et... il va nous envoyer Lena... une de ses mômes pour... disons... faciliter les choses...

Thierry tenta, une nouvelle fois, d'interrompre son paternel :

- ... Je ne crois vraiment pas que cela soit nécessaire, papa...

Mais, M. Brouard ignora totalement son intervention et poursuivit son discours :

- ... Lena, qui a dix-huit ans, sera parmi nous... à la fin de... la semaine... disons... dans deux jours exactement ! Alors, mets-toi en condition...

- ... Écoute, papa...

Peter Brouard tonna :

- ... La discussion est close, Thierry, il n'y a jamais eu de femmelette dans notre longue tradition familiale... et ce n'est pas au sein de mon propre foyer que l'on fera un accroc à celle-ci. Ici, nous n'avons pas l'habitude de déroger à la règle.  
À ces mots, Peter Brouard tira une petite enveloppe de sa poche et la tendit à son fils.  
- Ceci est l'excuse pour ton retard. J'y ai affirmé... que tu avais eu un malaise. Les religieux n'ont pas besoin d'être mis au courant d'une affaire « d'homme ». D'ailleurs, eux, ils ont voué leur vie à l'église très certainement par peur de la femme ! Ils ne sont que des pleutres !  
Maintenant, file, le chauffeur s'impatiente !  
Thierry se leva de mauvaise grâce, la mort dans l'âme. Il avait passé une nuit blanche à répéter le discours qu'il voulait tenir à son paternel sur le sujet et voilà qu'il n'avait pas réussi à placer un mot.  
Lui aussi, il venait de perdre une manche dans ce combat pour une liberté de penser et son droit, légitime, de décider la ligne à adopter pour sa propre... intimité.  
Le jeune homme, la mine sombre, avait déjà tourné le dos quand son père l'interpella :  
- Thierry...  
- Oui, papa !  
- Inutile de... faire cette tête d'enterrement, ce n'est pas à la potence qu'on t'envoie... au contraire... tu vas aimer ça... que dis-je... tu adoreras « ça » et tu en redemanderas ! Et il eut un petit rire bref.  
Sans plus rien ajouter, le cœur battant la chamade, Thierry, s'en fut.  
Il songea très fort à Christelle, la demoiselle dont il était profondément amoureux et qui le lui rendait bien, en se disant qu'il ne fallait absolument pas qu'elle sache un traître mot de toute cette histoire de dépucelement sous peine de la faire atrocement souffrir. Ils s'étaient juré fidélité pour la vie ! Et, à leurs âges, quand on était aussi épris l'un de l'autre, les serments valaient leur pesant d'or !

*L'initiatrice*

20

## Chapitre 2

### L'initiation

Tard dans la soirée du samedi suivant, Fanny, la cuisinière, était venue prévenir Thierry de l'arrivée de la demoiselle dénommée Lena. Elle avait été chercher celle-ci au portail Léogâne à la station d'autobus avec Peter Brouard en début d'après-midi. La miss était originaire des Cayes et était arrivée par le dernier bus en provenance de cette ville.

C'était donc le cœur battant que le jeune homme avait été prendre sa douche.  
Une foule de sentiments, plus bizarres les uns que les autres, traversaient son corps tout entier. Mais, ce qui était certain c'est qu'il éprouvait plus de peur que d'excitation et plus d'angoisse qu'autre chose. Et... une autre émotion mal définie qu'il interprétait comme une gêne et une sensation floue qui ressemblerait à de la culpabilité.

Coupable de quoi, puisqu'il n'avait encore rien fait ?

Trahison, trahison, trahison... ce mot résonnait en écho dans sa tête tandis que le visage angélique de Christelle occupait toutes ses pensées.

De la salle de bain étant, il entendit de confus murmures dans sa chambre à coucher. Son cœur fit un grand bond dans sa poitrine. C'était une évidence maintenant que dans quelques minutes il ne serait plus puceau.

Deux coups brefs à la porte et la voix de Fanny s'éleva :

- Monsieur Thierry, la demoiselle est presque prête.

- Merci, Fanny, j'arrive... tout de... suite ! répondit-il d'une voix hésitante, cassée par l'émoi de cette bien étrange soirée à l'intérieur même de la demeure familiale.



Dans un geste lent, comme résigné, il noua sa serviette blanche autour de sa taille, respira profondément, posa une main tremblante sur la poignée de la porte. Il allait franchir celle-ci quand pris en otage par une gêne terrifiante, il opta plutôt pour le fait de revêtir un pyjama. Il mit un temps fou à enfiler ce dernier.

Au fait, cela lui permettait aussi de retarder les échéances.

Le sexe sans aucun sentiment... ni décorum...

Pour lui, c'était comme si on l'emmenait à l'abattoir.

Quelle pourrait être son entrée en matière ? Il espérait vivement que cette fille soit aussi expérimentée que lui il était novice.

Il s'aspergea d'eau de Cologne pour se donner bonne contenance et se décida enfin à rencontrer celle qui serait son premier... ascenseur pour le paradis... comme son père était d'avis.

Il souhaitait seulement qu'elle soit jolie et qu'elle vaille la peine qu'il perde son innocence dans ses bras.

Il pensa à sa mère qui n'approuvait pas du tout cette... initiation. Elle avait bien raison !

Il chassa de son esprit le souvenir de ce *slow* qu'il avait dansé avec Christelle.

Étroitement enlacés, ils avaient senti leur cœur battre au rythme de ce puissant désir qui avait pris possession d'eux jusqu'au vertige. Ils avaient vécu un tel bonheur ce jour-là dans le simple frôlement de leurs corps...

Il soupira bruyamment.

« Simple formalité, que cette initiation ! se dit-il avec soulagement. Dans dix minutes, ce sera fini ! »

Puis, d'une main légèrement tremblante, il entrebâilla la porte pour se faire une idée de cette femme, ou plutôt cette fille, qui allait l'aider à faire ses premiers pas dans le champ voluptueux... du plaisir érotique.

Et, ce fut son premier face à face avec le nu féminin.

Ce qu'il avait sous les yeux le mit dans tous ses états et provoqua l'anéantissement de tous ses points de vue préconçus sur cette curieuse cérémonie.

Il venait juste de comprendre que le désir n'avait absolument rien à voir avec les sentiments, mieux même, il faisait, tout simplement, totalement fi de ceux-ci ! C'était comme une bourrasque à laquelle rien ne résistait. Une cambrure des reins à nulle autre pareille, la courbe parfaite des fesses, le galbe harmonieux des cuisses, la fermeté d'une jeune et palpitante poitrine déjà fort généreuse et dont le brun des auréoles étaient un véritable enchantement pour le regard... voilà le spectacle qui s'était offert à sa vue.

Une circulation accélérée de son sang se fit dans ses veines. Thierry ferma les paupières, pris de vertige. Un désir sourd gronda soudain en lui balayant furieusement le visage angélique de Christelle qui s'obstinait, il y a encore quelques secondes, à se cramponner à ses souvenirs.

La décantation entre l'amour et l'attraction charnelle s'était imposée dans son esprit à la vitesse de l'éclair.

Il la vit se mettre au lit après que Fanny eut fini de lui faire enfiler une nuisette de toute beauté.

Fanny alluma la veilleuse de sa table de chevet puis éteignit la lumière du plafond.

Le claquement que fit la porte au moment où cette dernière en eut fini d'en franchir le seuil lui rappela, tout à coup, que c'était à son tour de prendre possession des lieux pour des amours... peu banals.

Le souffle court, il fit ses premiers pas vers... Lena.

Ses oreilles bourdonnaient.

Le concert des grillons et des criquets, à cette heure uniques locataires de l'immense jardin de son père, seul s'opposait au silence de la nuit.

Il s'avança à pas silencieux, s'interrogeant encore et encore sur le choix de son entrée en matière et ne trouva rien d'intéressant à dire.

Mais, bon Dieu, c'était la première fois qu'il s'empêtrait dans une situation aussi embarrassante ! Il n'allait tout de même pas lui sauter dessus comme ça, tout de go.

D'ailleurs, en était-il capable ?

Il espéra vivement qu'elle était, pour de bon, une experte en la matière et qu'elle saurait prendre le cours des choses en main pour lui faire faire ce tour... dans les jardins d'Éden.

Mais, pour le moment, « la spécialiste » ne se montrait pas du tout coopératrice, car elle était plutôt figée et s'était recouverte du fin drap de lin blanc, que la bonne lui avait tendu avant de disparaître, jusqu'à hauteur de ses paupières qu'elle gardait closes.

Il s'assit avec précaution sur le rebord du lit puis s'immobilisa pour essayer de calmer les furieux battements de son cœur.

De longues minutes s'écoulèrent ainsi dans une parfaite immobilité de tous deux.

Ensuite, Thierry se dit qu'il fallait bien faire quelque chose.

Après tout, c'était lui le maître de céans !

Il allongea une main frémissante pour tenter de toucher l'épaule de son initiatrice et, SURPRISE..., il se rendit compte que celle-ci tremblait de tous ses membres tel un frêle arbuste dans la bourrasque.

Drôle d'entraîneuse, vraiment !

Son absence de coopération n'aidait pas à faire avancer les choses.

D'un geste lent, chargé d'émotion forte, il fit glisser le drap pour découvrir ce visage que « l'autre » tenait tant à soustraire à sa vue.

« L'autre » ouvrit les paupières.

De grands yeux noirs, pleins de candeur, lui apparurent.

Le choc fut violent !

Si violent, que le jeune homme sursauta en se rejetant en arrière tandis que « l'autre » poussait un léger cri de détresse.

Mais, ce n'était qu'une gamine !

Thierry n'en revenait pas ! À son avis, elle devait à peine avoir treize ou quatorze ans, pas plus !

Une enfant, malgré ses rondeurs déjà toutes féminines.

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

Le premier mouvement de surprise passé, il respira profondément, reprit son calme et interrogea :

- Qui es-tu ?

L'autre, toujours agitée de trémulations, hésita à répondre.

- Qui es-tu ? insista-t-il, totalement intrigué. Que fais-tu dans ma chambre alors que tu n'es qu'une enfant ? Tu n'as vraiment pas ta place ici ! ajouta-t-il en se félicitant d'avoir opté pour son pyjama plutôt que pour la serviette autour de sa taille. À l'heure actuelle, il aurait été dans de beaux draps avec... sa virilité « débordante », face à cette « petite fille ». Le comble de l'embarras, en effet !

Ah ! comme il en voulait à son père !

- Je suis, Lena ! dit la jeune personne d'une toute petite voix.

- Est-ce bien toi qui devais...

Thierry éprouva comme une gêne à terminer sa phrase.

- Oui, c'est... moi...

- C'est incroyable ! J'ai peine à y croire. Que peux-tu bien savoir de la sexualité à ton âge ?

C'est de la folie !

Rhabille-toi et que ça saute !

- Mais...

- Il n'y a pas de mais, ma décision est prise.

Il y avait maintenant dans le ton du jeune homme de la fermeté, mais aussi une sorte de soulagement mêlé à de l'incrédulité.

Que signifiait tout cela ?

Thierry alla vers la commode où étaient déposés les vêtements de la demoiselle, attrapa ceux-ci avec une rage contenue, tant il en voulait à ceux qui l'avaient fourré dans ce guêpier, et les lui jeta dans les bras.

Elle ne se fit pas prier, cette fois. Elle fila droit vers la salle de bain.

\*\*\*

Aussitôt seul, Thierry se laissa tomber dans son lit, totalement abasourdi.

Vraiment, il ne comprenait plus rien à cette situation. Son père lui avait parlé d'une demoiselle vieille de dix-huit ans et voilà qu'il se retrouvait avec une gosse dont les premières règles devaient dater de la semaine précédente et qui, de toute évidence, n'en savait pas plus que lui sur l'acte d'amour. Une novice ! Son air apeuré et ses tremblements convulsifs de tout à l'heure en disaient long sur son... inexpérience concernant la question.

La seule chose positive dans toute cette affaire c'était qu'il était encore puceau et que son rêve de perdre sa virginité dans les bras de l'élue de son cœur était resté plus vivace que jamais.

Il revit, par la pensée, le visage bouleversé de Lena et s'interrogea sur le comportement des parents de celle-ci qui n'avaient eu aucun scrupule à expédier leur fille, entamant à peine sa puberté, dans son lit.

Un dégoût sans nom s'empara alors de tout son être et provoqua en lui des nausées. Il trouvait cela si affreux ! Et tout au fond de lui se mit à bouillir une sourde révolte.

Il avait grandi avec des principes qui lui interdisaient certains laisser-aller.

Aussi, quand Lena, hésitante, penaude, se présenta à nouveau devant lui il lui déclara d'un ton las :

- C'est bon, maintenant, tu peux t'en aller !

À ces mots, il s'attendait à la voir ivre de bonheur. Il fut pourtant surpris de constater qu'il n'en était rien, au contraire.

En effet, bizarrement, sur les traits de la petite s'étaient imprimées une profonde souffrance et une déception sans nom.

Il s'en étonna et interrogea :

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu aurais dû être contente de partir sans... vu l'état... de panique dans lequel tu baignais tantôt.

- C'est que...

(longues secondes de silence)

- Oui..., finit par dire Thierry pour l'encourager à poursuivre ses explications.

- Eh bien, voilà...

(Nouveau silence)

- Voilà... répéta le jeune homme jouant toujours la carte de l'incitation.

La demoiselle était plus embarrassée que jamais.

- À mon avis, tu devrais sauter au plafond de t'en tirer à si bon compte et filer d'ici en prenant tes jambes à ton cou.

- Le problème... c'est que... votre père... a déjà payé...

- Tout est bien, qui finit bien, alors...

- Non..., peut-être... qu'il... reprendra son argent... puisque... Vous me comprenez ?

Thierry, les lèvres pincées, cligna les yeux pour montrer à son vis-à-vis son incompréhension.

- Eh bien, j'essaie de voir là où tu veux en venir, mais j'avoue ne pas... m'y retrouver vraiment...

- C'est difficile à expliquer...

- ?...

- Très difficile...

- Vas-y, fonce ! insista Thierry qui, en pensant très fortement à Christelle, n'avait qu'une hâte : la voir disparaître au plus vite !

En effet, il lutait désespérément contre ses sens, car la tentation de la chair persistait encore dans toute sa force.

Maudites hormones !

Soudain, les yeux de la petite miss s'inondèrent de larmes.

- Bon, maintenant, c'est un comble... tu ne vas tout de même pas te mettre à verser des pleurs, protesta Thierry qui sentait arriver une catastrophe à une vitesse folle.

Il se leva d'un bond souple, se précipita sur le tourne-disque et posa sur le plateau le dernier microsillon du « Tabou Combo ».

Le super tube qui y était gravé, « Bébé Paramount », se répandit dans les airs... à un débit assez élevé pour couvrir le bruit de leurs voix.

Puis, il revint vers sa compagne du moment et lui déclara dans un murmure :

- Écoute, Lena, il ne faut surtout pas que le reste de la maisonnée t'entende pleurer. On pourrait croire que je suis un... un... bourreau t'infligeant une séance de... tortures. À présent, assieds-toi sur le lit et raconte-moi ton histoire à voix basse, car je t'assure, aujourd'hui, ici, les murs ont des oreilles. Les autres sont en train de suivre nos moindres faits et gestes, vu qu'ils veulent tous savoir... si... je suis enfin devenu « un homme » ce soir !

La miss s'exécuta non sans réticence.

C'est d'une toute petite voix qu'elle exposa son embarras de l'heure :

« Premièrement, je ne me prénomme pas Lena, mon nom est Loucy, tout le monde m'appelle Louloune...

Thierry, à ces mots, eut un sursaut de stupéfaction.

Il fut pris soudain d'un grand vertige.

- Quoi ? Ça alors ! Pourquoi as-tu prétendu être... cette Lena que mon père m'a... m'a...

commandée ? (Son hésitation était due au fait qu'il trouvait soudain le verbe « commander » si affreux à prononcer). Qui es-tu vraiment, en définitive ?

- Je suis... la jeune sœur... de Lena...

Thierry la regarda d'un air dubitatif.

- Au fait, ce n'est pas très compliqué, intervint-elle très rapidement, vous allez comprendre la raison de ma présence ici en un rien de temps !

- Je l'espère bien..., car, pour l'instant, j'évolue dans un labyrinthe obscur. Tout à l'heure, tu as déclaré que c'était difficile... tu avais du mal à t'exprimer... maintenant, tu me racontes que ce n'est pas compliqué. Je baigne en pleine confusion là !

- Bon, voilà, votre père s'était entendu avec le mien, moyennant une somme très appréciable, pour qu'il puisse lui envoyer Lena... Cette dernière était partie depuis quelques mois vivre avec une tante, Nicole, habitant à dix kilomètres de chez nous. Ma mère m'a chargé de dire à

Lena de se rendre à Port-au-Prince pour remplir... la mission. Mais, arrivée là-bas je trouve une demoiselle enceinte jusqu'aux yeux. Quand je lui fais part de la raison de ma visite, elle s'effondre en larmes, car elle se sait bien incapable de faire face à la situation et elle ne voulait surtout pas que mes parents soient mis au courant de son état de grossesse. L'argent versé par M. Brouard est une véritable manne du ciel pour nous. Il permettra à mon père d'ensemencer son champ, lui assurant ainsi de belles récoltes qui rapporteront gros ; nous sauvant de cette manière de la misère affreuse dans laquelle nous végétons depuis des lustres. Les enfants de la maison pourraient aussi recommencer à se rendre à l'école. Ma mère aurait de quoi redynamiser son petit commerce de tissus. On aurait tous une vie meilleure, quoi ! Mais, voilà... Lena s'était fait engrosser par un garçon du bourg et tous nos espoirs allaient s'écrouler. Alors, de mon plein gré, voyant la catastrophe, j'ai décidé de me substituer à ma sœur aînée pour éviter à ma famille le dénuement le plus total.

- Mais, c'est fou, ce que tu es en train de me raconter ! C'est une blague ou quoi ? S'exclama Thierry, totalement abasourdi par cette histoire, à ses yeux, abracadabrante.

- Non, ce n'est pas une plaisanterie, c'est la vérité !

- Tes parents sont-ils au courant de cette substitution ?

- Oui, ils... le sont !

- Et, tu as eu leur... bénédiction ? Insista Thierry totalement catastrophé.

- Bien sûr !

- Ça alors, je n'arrive pas à y croire ! Que l'on puisse envoyer une enfant aussi jeune à l'aventure... chez des personnes dont celle-ci ignorait absolument l'existence hier encore... cela tient du délire !

- On voit bien que vous ne savez pas ce qu'est la grande misère, l'interrompit Loucy... celle qui fait fi de toute prudence... celle qui vous pare d'une fausse bravoure.

- Et... euh... cela ne t'aurait fait... ni chaud ni froid de perdre ta... virginité... dans les bras d'un parfait inconnu. Que fais-tu des sentiments dans tout ça ? N'aurais-tu pas aimé sauter le pas avec quelqu'un dont tu serais profondément amoureuse ?

- Pour les gens de ma condition, l'amour est un luxe ! Si ce n'était pas vous, ce serait un autre... de toutes les manières dans mon milieu la promiscuité empiète sur la vie des individus. À douze, treize ans, il y en a qui couchent déjà avec un voisin et d'autres qui se font violer par un ami ou un membre de leur propre famille. Il y en a encore qui portent leur premier enfant...

Ces paroles, sortant de la bouche d'une personne d'un âge aussi tendre, atteignirent Thierry au plus profond de sa sensibilité et lui donnèrent à penser.

Après de longues minutes de réflexion, il finit par demander :

- Qu'est-ce que tu attends de moi exactement ?

- J'aimerais juste que vous laissiez croire à votre père que ce soir tout s'est passé précisément comme il le voulait.

- C'est-à-dire ?

- Que nous avons... fait... ce qu'il fallait... afin qu'il ne reprenne pas l'argent versé.

- Ça, c'est le comble ! s'insurgea le jeune homme. Non contente que je te permette de filer sans rien... obtenir, tu souhaiterais en plus que je mente à mon propre paternel de telle sorte que tes parents puissent lui voler son fric. Pour qui me prends-tu ? Pour un débile mental ?

- Écoutez, je vous en prie, implora-t-elle à nouveau au bord des larmes, cela ne saurait être du vol ! C'est la seule façon de sauver ma famille... Et puis, c'est vous qui ne m'avez pas trouvée à votre goût... Pourtant, de mon côté, j'étais déjà prête à tous les sacrifices...

- C'est vite dit que je ne voulais pas de toi ! J'ai renoncé à... hum... quand j'ai découvert une jouvencelle dans mon lit...

- Je vous en supplie... les miens vont crever de faim, ce n'est pas difficile à comprendre. Je pourrai reprendre mes études. J'adore l'école, mais je ne peux plus m'y rendre par manque de moyens financiers. Je sens que vous n'êtes pas méchant, que vous avez une âme généreuse. Je vous en conjure... nous avons réellement besoin de cette fortune qui nous est pratiquement tombée du ciel.

- Il en a offert tant que ça, mon paternel ?

Loucy parut un instant embarrassée.

- Oui... finit-elle par lâcher, il a payé... pour une... vierge. Je l'ai entendu dire à mes parents qu'il ne voulait pas que vous attrapiez... des maladies..., car vous aviez très peur... de celles-ci... qu'il fallait que tout se passe bien.

Thierry poussa un soupir d'exaspération.

- Ah, quel désastre ! Lâcha-t-il.

Il avait la triste impression que beaucoup de choses intimes le concernant étaient divulguées en dehors de lui-même. Sa vie ne lui appartenait donc plus ? Une gamine d'à peine treize ans, qui lui était tout à fait inconnue, avait des informations sur son... intimité profonde à son insu.

- Quel âge as-tu ? Demanda-t-il à brûlepourpoint.

L'autre hésita.

- Quel est ton âge ? Insista-t-il.

- Prochainement, quatorze récoltes de café !

- Quoi ? S'étonna Thierry qui, en bon citadin, ne comprenait rien à cette expression du milieu rural.

- J'aurai bientôt quatorze ans ! Avoua-t-elle dans un filet de voix.

- Comment savoir si tu dis vrai ? Il y a eu tant de mensonges... Tu en as peut-être douze...

- Cette fois, c'est la vérité ! Dans moins de quatre mois, mes treize ans ne seront qu'un passé lointain !

Thierry plongea brusquement dans une situation d'intense réflexion.

Un long moment plus tard, il en émergea en posant la question :

- Et... tu as bien affirmé, tout à l'heure, que tu adorais l'école ?

- Bien sûr, je lui voue une véritable passion, lâcha-t-elle les yeux brillants, tout à coup, d'un éclat particulier ; comme si un feu intérieur venait d'être avivé dans ses entrailles. Je voudrais être médecin, mais ma mère me dit que c'est de la folie, car nous sommes trop pauvres pour envisager pareille chose et que vu l'état de nos finances je devrais même bientôt renoncer à poursuivre mon instruction dès la 4e pour permettre à mes jeunes frères de boucler, au moins, leurs classes primaires.

- Combien de frères et sœurs as-tu ?

- Nous sommes neuf, dans la famille !

- Tout cela est bien triste, parce qu'à ta façon de t'exprimer et d'agir, je sens en toi un esprit vif capable d'assumer une formation universitaire. Moi, j'aspire à faire de grandes études en génie civil et j'aurais été réellement frustré d'avoir à m'en priver.

- Ah, que voulez-vous, il n'est pas donné à tout le monde de voir le jour sous une bonne étoile ! Thierry lui lança un regard désolé.

- C'est vraiment dommage que les humains ne naissent pas égaux pour de bon !

- Alors, êtes-vous d'accord pour m'aider ?

- Tiens, nous allons faire une entente. Je suis prêt à te donner un coup de pouce. Cependant, il faut que je réfléchisse à la meilleure manière de m'y prendre. Avant tout, commence par me tutoyer, parce que cela me gêne de le faire à ton endroit tandis que toi, tu me vouvoies...

- Très bien, c'est comme tu voudras.

- Bon, je ne vais rien dévoiler à mon père concernant ton stratagème, mais de ton côté il faut qu'il en soit de même. Tes parents doivent vivre dans l'ignorance totale de notre accord... ils doivent continuer à penser que tout s'est passé selon leurs vœux

- Je te le promets, sur la tête de ma mère, qu'ils n'en sauront jamais rien !

- Magnifique ! Maintenant, nous allons échanger une poignée de main et tu vas répéter après moi : croix de bois, croix de fer, boule de feu, boule de fer, si je mens je vais en enfer !

- Croix de bois, croix de fer, boule de feu, boule de fer, si je mens je vais en enfer !

Elle ne comprenait pas très bien ce que tout cela pouvait vouloir dire, mais elle lui faisait entièrement confiance.

Et leur pacte fut ainsi scellé !

\*\*\*

Ils passèrent encore une bonne heure à causer puis, après lui avoir renouvelé sa promesse de ne rien dire de tout ceci au maître de céans, Thierry décida qu'il était temps de mettre fin à leur petite... comédie.

En effet, maintenant qu'ils étaient certains d'avoir efficacement laissé croire à tous que leur rencontre avait pris la tournure voulue par Peter Brouard, Thierry appela Fanny et lui demanda de venir récupérer la demoiselle.

\*\*\*

Quand elle fut partie, Thierry se laissa tomber sur son lit totalement épuisé. Son baptême de feu n'avait pas eu lieu, mais c'était tout comme. Cette expérience, ou plutôt cette rencontre avec Loucy lui avait drainé toute son énergie. Il venait de toucher du doigt l'immense fossé qui séparait certaines classes sociales en Haïti. Il avait l'impression d'avoir pu tenir, pour une fois, la misère dans ses bras. Et, cela faisait mal ! Tout au fond de lui-même, il savait, par avance, que son existence ne serait plus jamais la même. Il avait un goût amer dans la bouche. Un sentiment de révolte avait élu domicile en plein milieu de ses entrailles et, pour sûr, il allait lui mener la vie dure.

Que c'était pénible de se faire à l'idée qu'une gamine comme Loucy puisse courir un risque aussi énorme rien que pour assurer quelques sous à sa famille ! Il n'osait imaginer ce qu'aurait pu être son sort si elle était tombée sur une espèce de brute, de sauvage, d'ogre, avide de chair fraîche qui ce serait régalé de pouvoir lui... labourer le ventre.

Il en voulut aux proches de la demoiselle d'avoir accepté d'envoyer une si jeune enfant à la boucherie. Il reprochait aussi à son père d'encourager ce genre de pratique.

Définitivement, le monde des adultes ne lui paraissait pas beau du tout.

Au fait, Lena et Loucy étaient condamnées à se prostituer pour aider leurs parents à nourrir et à prendre soin de l'instruction de toute une fratrie alors qu'elles n'étaient en rien responsables de l'existence de celle-ci.

Une aberration sans nom !

Les uns s'amusaient à fornicuer, à mettre des enfants sur terre lorsqu'ils n'avaient pas les moyens de s'en occuper, tandis que d'autres devaient en payer les pots cassés.

Tout simplement révoltant !

Quel destin que celui de ces jeunes filles ! Il avait honte de cette situation ignominieuse, honte que son personnel de maison ait été témoin de cet affreux marché qu'il jugeait terriblement dégradant pour un être humain.

Il imagina un instant, Christelle, sa dulcinée, enfoncée jusqu'au cou dans une histoire similaire.

Une agitation d'une violence inouïe s'empara alors de lui et il sut que pour elle, il pourrait volontiers devenir un assassin.

Quand il se fut calmé, il repensa au cas de Loucy.

L'argent que son père avait versé à ces gens, quel qu'en soit le montant, les mettrait à l'abri du besoin seulement à court terme, vu le nombre de bouches à nourrir ; ça, c'était sûr ! Et après, qu'advierait-il de Loucy ? Elle allait encore courir le risque de se voir assigner une dangereuse mission comme celle d'aujourd'hui qui la plongerait à nouveau, la tête la première, dans l'indignité humaine. Non ! Tout cela était inadmissible !

Il fallait absolument qu'il apportât une solution durable aux difficultés de sa nouvelle amie.

Maintenant qu'il avait touché du doigt son problème existentiel, son immense détresse, il ne saurait nullement y rester indifférent.

Il ferma les yeux et intensifia ses réflexions se demandant comment s'en sortir.

Soudain, une inspiration tout à fait divine s'imposa à lui.

- EURÊKA ! EURÊKA ! EURÊKA ! S'écria-t-il au comble de la joie.

Il venait de trouver la manière dont la jeune et jolie miss pourrait échapper à son triste sort. Le Nocturne, la céleste musique de Chopin, envahit tout à coup la maison.

Au salon, sa mère s'était remise au piano. Elle avait très certainement vu passer Loucy et s'était sentie soulagée de savoir que « sa » séance de torture avait pris fin. La pauvre, elle avait eu raison de s'opposer farouchement à toute cette farce. Ce genre de comportement était, comme elle aimait à le répéter, un prolongement du système esclavagiste où les maîtres disposaient à leur gré de leurs subalternes.

Demain, il aurait bien des choses à exposer à sa génitrice. Et, connaissant le grand cœur de celle-ci et son immense générosité, il n'avait aucun doute sur sa collaboration la plus entière en faveur du « cas » de Loucy.

Puis, sur cette pensée lénifiante, il sombra dans un profond sommeil.

### Chapitre 3

#### Suzanne

Contrairement à ses habitudes, Marie Suzanne Brouard avait gagné sa chambre très tôt en début de soirée dans le but d'éviter toute rencontre éventuelle avec la demoiselle qui devait initier Thierry aux « joies » de l'amour.

Elle trouvait ce cérémonial de dépucelage, dans l'enceinte même de la demeure familiale, très irrespectueux envers Thierry, mais aussi en regard de tout le reste de la maisonnée et ceci dans tous les sens du terme.

Vraiment, les hommes avaient de ces conceptions de la « chose » qui la laisseraient toujours pantoise.

En plein vingtième siècle, se comporter encore comme au temps de la colonie était tout à fait inadmissible. Mais, allez donc faire entendre raison à un homme totalement buté qui s'accrochait désespérément à des archétypes d'un autre temps.

Ce comportement plus que féodal, jugé blessant, l'horripilait de manière extrême. Elle avait protesté vaillamment, plaidé la cause du jeune garçon en évoquant son état amoureux, mais rien n'y fit. Peter, têtu comme un mulet, ne voulait en faire qu'à sa tête. Bizarre quand même que les mâles, qui rejetaient sur leurs épouses toute la responsabilité d'élever un enfant et de lui fournir une éducation soignée, aspiraient à s'imposer dès qu'il s'agissait de sexualité.

Peter disait que sa vigilance concernant ce cérémonial était une façon pour lui d'assurer sa postérité. Ses trois mousquetaires devaient être comme des coqs de basse-cour prêts à prendre en charge la fertilité des poules.

Pas question de rester esseulé. Des hommes sans compagne, cela n'existait pas dans sa fratrie où le célibat était considéré comme une véritable tare. Alors, pour parer à toute éventualité de solitude, on serait contraint d'administrer le remède bien avant que l'affection ne se déclare : perdre sa virginité de très tôt pour ne rien avoir à craindre de la femme... comme si celle-ci était une maladie contagieuse dont il fallait se prévenir en s'inoculant un vaccin qui serait... d'autres femmes.

Aberrant quand même !

Elle connaissait des familles où ce rituel se faisait avec les petites bonnes de la maison et après on s'étonnait que ces messieurs puissent négliger leurs épouses issues de la plus haute bourgeoisie pour s'envoyer en l'air avec toutes les servantes du quartier causant corollairement des dégâts considérables dans les foyers lorsque ces dernières se retrouvaient grosses.

De son côté, elle avait tout fait pour que cela n'arrive pas avec ses fils. Dès le seuil de l'adolescence franchi, elle n'avait engagé que des bonnes d'âge mûr, ou carrément des vieilles, pour évoluer dans la demeure familiale mettant de cette manière ses garçons à l'abri de toutes tentations du genre.

Jamais elle n'aurait admis ce type de libertinage en son sein. Ces jeunes hommes avaient ainsi grandi dans le respect des dames, prenant conscience à un âge tendre que celles-ci n'étaient pas de simples marchandises dont on pouvait disposer à sa guise. Et surtout..., que le fait pour certaines femmes d'être des défavorisées du sort ne signifiait pas qu'ils avaient sur elles un quelconque droit de cuissage !

Et voilà que malgré toutes les précautions prises pour éviter ce genre de situation, Peter n'avait pas trouvé mieux que de faire chercher quelqu'un de province pour permettre à Thierry de se faire cueillir la rose ; comme si le petit gars était un demeuré incapable de s'occuper de ses propres affaires tout seul.

C'était là un comportement fort prétentieux de la part d'un père, mais allez donc le faire comprendre à ce dernier.

Dans une société machiste où les femmes n'avaient pas droit de cité, c'était bien difficile de faire entendre sa voix.

La Constitution de ce pays, écrite par des hommes, bien sûr, avait octroyé aux femmes mariées un statut de mineures.

En effet, le Code civil de 1825, selon lequel la femme mariée était une mineure soumise à son mari, était vieux de 152 ans, pourtant était sempiternellement de rigueur.

La mariée sortait, par voie de conséquence, de la tutelle de ses parents pour se mettre sous le joug de celle de son époux. Et, en cette fin des années 70, ces chères dames étaient conséquemment toujours « la chose » de leur conjoint. Impossible pour elles de devenir propriétaire ou même de vouloir posséder un passeport sans le paraphe de leur "seigneur et maître". Avoir le loisir de voyager, seule, librement, sans contrainte aucune, était un vœu pieux qui ne se réalisait pratiquement jamais puisque les mâles, perpétuellement désireux de prouver qu'ils étaient les maîtres, n'adhéraient nullement à cette idée « saugrenue », selon leur avis, de parcourir le monde sans rien ni personne pour vous entraver le pas.

Elle haïssait cette foutue loi haïtienne qui permettait aux hommes de contrôler et de gérer eux-mêmes les finances de leurs épouses qui demeuraient, contre tout bon sens et de manière indécente, mineures dans le mariage.

Elle avait rêvé toute sa vie d'avoir une fille, mais Dieu n'avait pas exaucé ses prières. Elle en avait été tout d'abord dépitée, mais avec le temps elle l'en avait remercié, car elle n'aurait pas pu supporter que celle-ci soit traitée par les mâles comme une citoyenne de seconde zone. Ah, quel gâchis que toute cette affaire de machisme ! Le monde se serait bien mieux porté sans

cet horrible et détestable comportement.

Comme si les hommes n'auraient pas pu trouver mieux à s'occuper que de passer leur temps à faire des misères à la gent féminine. Pauvres *d'eux-mêmes* ! Souvent aussi, tout cet orgueil mâle n'était que du pur bluff ! Il y avait tant d'hommes qui vivaient des charmes de leurs femmes, ou tout simplement à leurs crochets, tout en laissant croire le contraire à la société. Elle pouvait citer le cas de Robert Lambert qui fermait les yeux sur les infidélités de son épouse rien que pour pouvoir profiter des largesses de l'amant de celle-ci. On raconte qu'un jour, rentrant chez lui affamé après une partie de bésigue avec des copains, il ouvrit son réfrigérateur dans le but d'apaiser sa faim et découvrit celui-ci complètement vide. Vexé, il cria alors à sa « tendre moitié » :

- Mais qu'est-ce qui ne va pas, mon amour, ce bon à rien de Fritz Bellande n'est pas passé faire le marché ? Pour qui me prend-il, hein, celui-là ? Si ça continue, ma chérie, il te faudra réagir. Pas question de te laisser insulter ! Il y en a d'autres, pleins aux as, qui n'aspirent qu'à partager ta couche... dans ce cas..., tu comprends ce qu'il te reste à faire !  
Machisme... mon œil !

Jamais elle ne s'expliquerait l'obsession des mâles à ce point pour le sexe. Une telle fringale tenait de la folie.

Parfois, elle avait l'impression que les hommes et les femmes ne faisaient pas partie de la même race d'individus. Dieu avait dû se tromper quelque part.

La différence dans leur approche respective sur la question était énorme. Un homme risquerait aisément une incarcération à vie pour les quelques secondes que dure un orgasme. Leur capacité de réflexion s'évanouissait dès qu'ils voyaient passer une jupe.

Suzanne repensa à cette incroyable histoire qu'avait vécue Allan Rosenthal, l'un de ses amis d'enfance, véritable obsédé sexuel.

Allan était un coureur de jupons invétéré. Le fait pour lui d'avoir convolé en justes noces ne changea en rien ses anciennes habitudes de... plaisir. Il contait fleurette à toutes les gonzesses qui croisaient son chemin. Un authentique papillon, volant de fleur en fleur. Point n'est besoin de mentionner qu'il faisait énormément souffrir, Violaine, son épouse. Celle-ci passait son existence à courir, par-ci par-là, à la recherche de son mari volage, car celui-ci était toujours dans les bras d'une autre. Le reste de son temps, elle fréquentait toutes les églises de la ville, implorant Dieu de lui venir en aide dans cette affaire, étant donné que tout l'argent du ménage s'évaporait dans la nature avec ce monsieur qui se montrait fort généreux avec ses maîtresses du moment.

Les mauvaises langues disent que le jour même de leurs épousailles, il avait foutu le camp avec une nouvelle amante.

Violaine avait passé sa nuit de noces seule, à pleurer comme une Madeleine. Le lendemain, elle avait été réduite à demander à toutes ses connaissances si par hasard quelqu'un avait aperçu le fugueur.

Un camouflet sans pareil ! Ce dernier, tout sourire, ne revint que 48 heures plus tard alors que, folle d'inquiétude, elle avait déjà signalé sa disparition à la police.

Un jour, elle lui avait prié de bien vouloir lui acheter une bouteille de lait pour leurs enfants alors en bas âge. La joie et l'enthousiasme avec lesquels il avait accueilli sa demande aurait dû lui mettre la puce à l'oreille, car en général, ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il accomplissait ce genre de « corvée » comme il disait. Eh bien, elle ne l'avait revu que trois mois plus tard. Le comble, c'est qu'il tenait en main une pinte de lait comme s'il revenait de l'épicerie après seulement cinq minutes d'absence. Elle s'était mise dans une colère folle. Lui, avait gardé son calme olympien. Il poussa l'audace jusqu'à s'enquérir du motif de sa grande agitation alors qu'il avait regagné sagement la maison avec la commission réclamée.

À force d'avoir sollicité l'aide du Très-Haut dans cette affaire, ce dernier finit par accéder aux désirs de la pauvre Violaine.

En effet, un beau matin, Dieu décida de mettre bon ordre à tout ça. Pas tout à fait de la manière dont l'épouse bafouée l'aurait souhaitée... mais...

Il est écrit dans la bible que le ToutPuissant a déclaré haut et fort à ses fidèles brebis : « À moi la vengeance. À moi la rétribution ! » Mais... Violaine ne savait pas à quel point la colère de ce dernier pouvait être impétueuse quand il s'agissait de venger l'une de ses... innocentes ouailles. C'est ainsi qu'en 1959, le 1<sup>er</sup> janvier 1959 plus précisément, Allan le terrible, allait recevoir une raclée de la vie de manière mémorable.

Depuis l'année précédente, le don Juan, impénitent, faisait un va-et-vient incessant, au mépris de la douleur qu'il infligeait à sa petite famille, entre Cuba et son Haïti natale à cause de...

Conchita, sa superbe et très sensuelle amante originaire de l'ancienne colonie espagnole, qui lui fut présentée par le diplomate cubain en poste à Port-au-Prince lors d'une inénarrable soirée dansante, à qui il vouait un amour d'une intensité rare.

On dit que leurs nuits de passion étaient plus chaudes que le plus ardent des soleils de la



caraiïbe et que leurs cris de plaisir voyageaient jusqu'au lointain des îles turques.

Il fallait donc, une intervention divine pour calmer toute cette... dangereuse ardeur.

C'est ainsi que le fameux Allan, accompagné de la belle Conchita, se retrouva dans une fiesta à nulle autre pareille chez des Cubains fêtards, fidèles partisans du président Batista (détail qu'il ignorait totalement et dont, très certainement il n'en aurait eu cure, tant son principal souci était ailleurs), le tyran au pouvoir dans cette île tropicale. Lui, il n'était là que pour la bamboula. Lui, il ne voulait profiter que des bonnes choses de la vie !

Trop d'amour nuit ! Forcément, cela ne pouvait qu'être vrai ! Car, Allan Rosenthal négligea les précautions d'usage, les plus élémentaires à prendre lorsqu'on évolue dans un pays qui n'était pas le vôtre... donc que l'on ne connaissait pas assez pour être capable de décortiquer tous les paramètres d'une situation politique extrêmement fragile où tout risquait de basculer d'un moment à l'autre à cause des grandes avancées des rebelles ayant à leur tête Fidel Castro qui s'était juré de débarrasser la République de la racaille du dictateur Batista.

À son insu, n'écoutant que ses sens, notre jouisseur intégral dansait la salsa avec les plus fidèles partisans de l'actuel homme fort du pouvoir. Il n'avait d'yeux que pour la belle de ses nuits de passion amoureuse. Oubliant complètement son épouse et sa marmaille laissées à Port-au-Prince.

Que lui importait tout ça, quand sa virilité était émoussée par la huitième merveille du monde ?

Au moment où la bamboche était à son pic, alors qu'il était totalement grisé par ses excès d'alcool et les baisers passionnés de sa dulcinée, le ciel tomba, avec fracas, sur le crâne du noceur indécrottable !

C'est dans un flou terrible qu'il vit débarquer des individus en tenue de combat, armés jusqu'aux dents de mitraillettes.

En un rien de temps, la cour entière avait été envahie par tout un arsenal de guerre. Ils étaient cernés !

Un piège effroyable était en train de se refermer sur notre cher mari volage !

Il y eut des ordres aboyés avec rage, des cris de terreur, des rafales d'armes automatiques, des cavalcades effrénées, des tentatives de fuite vite avortées, des fronts pétés par les crosses de fusils mitrailleurs, des mains lestes distribuant des gifles et des coups de poing à la pelle...

Et, avant qu'il n'y ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, Allan Rosenthal, le visage en sang, malgré ses hurlements de protestation, fut arrêté, menotté et jeté, avec ses camarades accusés de soutenir Batista de toutes leurs forces, dans une fourgonnette qui prit la direction de la principale prison de la ville.

Le sort de notre homme était maintenant scellé.

On lui imputait le tort d'être lui aussi de l'aile dure du dictateur Batista, alors qu'il n'était qu'un Haïtien de passage, dans cette contrée voisine de la sienne, seulement pour se perdre dans le triangle des Bermudes, la forêt vierge, de sa belle maîtresse et se plier à la seule dictature qui s'était imposée à lui depuis toujours... celle de ses sens !

Après, plus rien n'eut de sens ! Très vite, sa vie fut sens dessus dessous.

Il maîtrisait mal la langue et ceci ne l'aida point, au contraire. Son patronyme était Rosenthal... ce nom à résonance espagnole réduisait, lui aussi, à néant la crédibilité de ses propos.

À toutes les questions posées par ses interrogateurs, il répondait inlassablement qu'il ne savait rien du président Fulgencio Batista que sa présence à Cuba n'était due qu'à la magnifique Conchita.

Son discours ne convainquit personne.

Pour comble de malheur, ironie totale du sort, le nom de famille de Conchita était « Batista » bien qu'elle ne fût en rien reliée à l'homme fort de l'ancien régime qui avait tant fait souffrir le peuple cubain.

À force de gémir et de répéter les mêmes paroles (que faire d'autre quand la langue de Cervantès vous était presque inconnue), il agaça ses bourreaux à un point tel que ceux-ci ne le ménagèrent pas au moment où il fallut lui taper dessus.

À la fin, pour échapper à ces volées mémorables et risquer de passer pour un fou que l'on se dépêcherait d'envoyer dans un asile d'aliénés, ce qui serait un comble, il finit par se plier à leurs... vœux et « avoua » être là pour... Batista... sans préciser lequel des deux, son amante ou l'ex-chef d'État.

Alors, il fut... maintenu en détention.

Dans les profonds bouleversements qui suivirent la révolution cubaine et la prise du pouvoir par Fidel Castro et ses troupes aguerries, des années entières s'écoulèrent sans que notre ami puisse comparaître devant le moindre juge.

Et... beaucoup d'eau coula sous les ponts...

Après un nombre incalculable de démarches de son épouse et de toute sa famille, un

merveilleux jour de décembre 1964, le gouvernement cubain reconnut s'être trompé en arrêtant un individu qui n'avait rien à voir avec les exactions de l'ancien régime et s'en excusa.

Allan Rosenthal recouvra enfin sa liberté.

De la belle Conchita, il ne lui restait rien que de lointains souvenirs. Il ne l'avait plus revue. Des rumeurs lui étaient parvenues dans son lieu d'incarcération qu'elle avait pu s'en sortir et avait épousé un fidèle lieutenant de Fidel.

C'est un homme brisé et affaibli par des années de détention injustes, qui débarqua sur sa terre natale.

Mais... si le régime castriste avait décidé de lâcher du lest afin d'éviter un incident diplomatique (à retardement), tel ne fut pas le cas de « la vie » qui possédait encore mille tours dans son sac et avait jugé bon de s'amuser à nouveau aux dépens du malheureux Allan. En effet, en cette fin de l'année 1964, le régime de Duvalier (ce dernier s'était fait élire président à vie il y a quelques mois à peine, en mai), était en train de se durcir de plus en plus et avait déclaré une guerre sans merci au communisme (Castro s'étant allié à l'URSS pour faire un pied de nez aux Yankees, Cuba était donc considéré comme un pays communiste). Les Américains, déjà en désaccord total avec le régime castriste et craignant l'extension de l'idéologie marxiste, à leurs yeux néfastes dans la région, soutenaient la lutte contre ce « dangereux fléau ».

Ils avaient donné carte blanche à Papa Doc pour freiner toute avancée cubaine en ce sens. Au mois d'août, le pouvoir haïtien avait eu à repousser l'attaque d'un groupe de rebelles dénommé « Les treize de la jeune Haïti ». Ces derniers avaient tous été tués par les sbires sanguinaires de la dictature. Et, Duvalier pour se venger de leur geste d'insoumission allait faire assassiner leurs familles à Jérémie, ville dont ils étaient à peu près tous originaires.

Un massacre horrible qui porterait le nom de "Les vêpres jérémiennes".

Les duvaliéristes étaient donc toujours sur les dents.

Quand notre homme, enfin libre, descendit de l'avion en provenance de La Havane, ses proches venus l'accueillir à l'aéroport, avec le plus grand des bonheurs, furent surpris de le voir empoigné, aussitôt les pieds posés sur le sol natal, par une bonne douzaine de *tontons makoutes*.

Allan Rosenthal n'était vraiment pas au bout de ses peines !

Les sbires du gouvernement, cyniques et machiavéliques, ne laissèrent même pas à ces gens le loisir de saluer « l'ancienne... et nouvelle » victime qui n'avait eu le temps que d'apercevoir, de loin, sa femme et sa progéniture en train de pleurer.

Le malheureux n'en revenait pas ! Jouer à ce point de malchance tenait de la machination du diable ou... de Dieu. Là, il devint, pour de bon, un candidat sérieux à la démence.

Violaine, elle, en tremblait violemment encore de saisissement. Elle savait terrible la colère de Dieu et se sentait coupable d'avoir été celle qui avait sollicité le courroux du TrèsHaut contre son époux. Donc, responsable de l'infortune de ce dernier.

Un affreux sentiment de culpabilité la taraudait.

Il fallait qu'elle se remette à la prière pour réclamer, cette fois, un peu de clémence pour ses enfants, Clémence et Arthur, qui s'étaient vus privés de père durant de si longues années.

Mais, Dieu, semble-t-il, avait, à ce moment précis, fort à faire ailleurs.

Mais, que se passait-il à nouveau ? Sous quels nouveaux chefs d'accusation notre Roméo avait-il été appréhendé ?

Et... rebelote pour de nouvelles démarches ! Cette fois, auprès du pouvoir en place à Portau-Prince.

Après un nombre incalculable de déceptions cuisantes, de pots de vin, d'espoirs vains et d'au moins vingt rendez-vous avortés avec « le chef de la révolution », un ami proche du gouvernement finit par leur apprendre que l'infortuné du sort était détenu à Fort Dimanche, la terrible prison et lieu de torture par excellence de son Excellence le président à vie de la République. Il était accusé tout simplement d'être un espion à la solde de Fidel Castro venu torpiller le régime duvaliériste sous prétexte de regagner, en ce n'est rien, ses pénates.

Duvalier, en personne, l'avait interrogé.

Et devant sa persistance à affirmer qu'il n'avait été à La Havane que pour Conchita Batista, et avait été emprisonné à tort pendant cinq longues années seulement pour l'amour d'une femme, l'homme fort d'Haïti avait jugé ses arguments trop plats pour être pris en compte et trop stupides pour être vraisemblables. Ce ne pouvait être qu'un coup de Castro pour attendrir son cœur de pierre et permettre au venin du socialisme de pénétrer dans le sang des Haïtiens. Rien ne lui ferait démoder de son verdict : emprisonnement immédiat et surveillance accrue !

Dieu ne put reporter son attention sur Allan Rosenthal, en dépit des insistantes supplications de l'épouse de ce dernier, que 48 mois plus tard, soit en l'année 1968.

C'est à la faveur d'une amnistie présidentielle, qu'un Allan Rosenthal lessivé, vidé de sa substance, un coq déplumé, maigre comme un clou, fut rendu à ses proches, qui s'apprêtaient, eux, à faire bombance, à l'occasion des fêtes de Noël.

Une décennie d'incarcération pour une affaire de fesses ? Le jeu en avait-il valu la chandelle ? Par la suite, notre conquérant magnifique porta comme des œillères concernant la gent féminine. Il se contenta de les admirer de loin, restant sagement dans son coin à s'occuper seulement des... poules de sa basse-cour se faisant dorloter par sa femme tel un coq en pâte. Violaine dut se faire violence pour en croire ses yeux.

Oui, il existait un Dieu pour les... innocentes !

Il en avait eu pour son compte, ce cher Allan !

« Vlan ! Bien fait pour lui ! » Avait pensé sa belle-mère fatiguée de voir souffrir autant sa pauvre fille ! En souvenir de son aventure dans le pays de Fidel Castro, elle le surnommait désormais : l'inFidel Castré ou l'inFidel Castra, selon son humeur !

Ah, le sexe ! Seul maître... péché mignon, de l'élément mâle !

Elle se souvenait également de Réginald Moravia, ce coureur de jupons tout aussi impénitent que le fameux Allan Rosenthal, qui sautait, de même, pratiquement sur « tout ce qui bouge » en matière de femmes.

On raconte qu'il lui était arrivé la plus incroyable des histoires.

Un soir, à minuit, en rentrant chez lui après avoir passé la nuit à faire la noce, il rencontra, au hasard des rues, une nana belle comme le jour, qui s'y promenait nonchalamment malgré l'heure tardive.

Il s'en indigna et arrêta sa voiture pour lui proposer de la ramener à son logis. Plus galant que lui tu meurs !

En cours de route, ils causèrent à bâtons rompus, comme de vieux copains.

Elle était d'une intelligence vive et cela lui plaisait énormément, car il pensait qu'il fallait un intellect de haut niveau pour bien faire l'amour. Partant de ce principe, il avait développé une grande aversion pour les femmes bêtes. Contrairement aux croyances de plus d'un, la sottise ne faisait pas bon ménage avec l'érotisme. Oh, que non !

À croire que lui, il ne se trouvait pas assez sot lui-même d'embarquer une parfaite inconnue dans son auto à une heure indue de la nuit sans se poser de questions sur les vraies raisons de sa promenade nocturne.

Cette merveilleuse fille d'Ève, aux formes plantureuses à souhait, lui faisait tourner la tête plus que n'importe quel alcool fort. Et ceci n'avait pas de prix.

Arrivé à la barrière de la dame, il s'extasia de la fantastique villa qu'elle possédait.

C'est avec un sourire félin et ravageur qu'elle le remercia de sa gentillesse de l'avoir ramené à bon port et lui proposa de faire le tour du propriétaire.

Les adorables fossettes qui paraient les joues de la demoiselle étaient, à elles seules, le plus puissant des aphrodisiaques.

Voyant là une occasion de prolonger cet agréable tête-à-tête avec la plus belle fille qu'il n'ait jamais rencontrée de toute sa vie, notre homme ne se fit pas prier.

Sans l'ombre d'une hésitation, il la suivit à l'intérieur de la somptueuse demeure.

Mais que lui importait le bâtiment aussi magnifique et spacieux soit-il ? Tout ce qui l'intéressait c'est que ses bras puissent enlacer sa taille fine... et que ses mains, baladeuses, partent à la découverte de tous les territoires de son corps. Le plus bel édifice à ses yeux restait cette chair voluptueuse dont Dieu l'avait doté, et ceci, pour le plus grand bonheur de la gent masculine.

Il éluda ce « tour » du propriétaire pour devenir seulement propriétaire de son tour de rein.

Cela faisait longtemps qu'il avait abandonné au profit de ses amis architectes et ingénieurs tout ce qui était poutres et béton pour des merveilles que Dieu avait conçu de ses propres mains... une poitrine généreuse, des bouches sensuelles et gourmandes à souhait, des cuisses bien en chair aux galbes harmonieux, des hanches aux rotundités parfaites et des peaux douces et veloutées à vous faire perdre entièrement la carte !

Il lui fit l'amour avec une ardeur sans cesse croissante se délectant de chaque seconde d'extase et sa suprême félicité fut qu'elle soit à la hauteur de ses attentes. Ses fantasmes se retrouvaient donc comblés au paroxysme et ce n'étaient pas ses puissants orgasmes qui feraient mentir le ravissement qu'il avait de la posséder toute.

C'est repu d'amour et ivre de plaisir qu'il s'endormit, du sommeil du juste, dans les bras de la belle ; se moquant éperdument des sentiments de vive inquiétude qui agiteraient son épouse lorsqu'elle ne le verrait pas rentrer. Hum ! C'était bien là le cadet de ses soucis !

Il rêvait déjà de son prochain rendez-vous avec la belle dame et envisageait de faire d'elle sa maîtresse officielle. Il était prêt, en dehors de toute logique, à abandonner sa « tendre moitié » et ses enfants, sans sommation aucune, afin de lui consacrer le reste de son existence.

Mais, malheureusement pour notre homme, ses magnifiques rêves se transformèrent vite en

un horrible cauchemar.

En effet, quand il ouvrit les yeux le lendemain matin, alors qu'il s'attendait à trouver ce beau morceau de fille étalé à ses côtés pour lui prodiguer toutes les caresses dont ses mains étaient encore pleines, il eut la surprise de sa vie en se rendant compte que tout le décor enchanté de la veille avait bel et bien disparu.

Et chose plus monstrueuse, il se découvrit totalement nu et esseulé sur une tombe anonyme au beau milieu du lugubre cimetière de Port-au-Prince.

Quoi de plus macabre qu'un tel réveil ! Quoi de plus affreux que cette réalité brutale à laquelle il se retrouvait confronté après ses merveilleux ébats amoureux du jour précédent. Pour comble de malheur, au moment où il réfléchissait à la manière dont il allait s'y prendre pour quitter le cimetière en toute discrétion sans attirer l'attention de quiconque sur sa nudité, une musique funèbre se fit entendre.

À son plus grand désespoir, la fanfare de l'Église méthodiste pénétra dans le cimetière à la tête d'une flotte de corbillards, d'une chorale religieuse, de pleureuses, de familles éplorées et de croque-morts zélés.

Il était fait comme un rat !

Surcroît de malchance, il reconnut parmi la foule quelques membres de sa belle-famille et des collègues de bureau.

C'est vrai qu'aujourd'hui c'était le jour des funérailles des victimes d'un affreux accident de la route survenu à Pétion-Ville qui avait sapé la vie de quelques-uns de ses collaborateurs au ministère des Cultes. Cela lui était totalement sorti de l'esprit. D'ailleurs, il devait prendre part lui aussi, en tant qu'employé-cadre, à la cérémonie funéraire.

Quelle catastrophe !

De plus, ce n'est que maintenant qu'il se rappelait la date du jour : 31 octobre ! Donc, la veille du 1er novembre... journée commémorative de la fête des morts. Et, en Haïti qui dit fête des morts dit « *Guédés* »..., Baron samedi, chef des cimetières. On risquait, en conséquence, de l'associer à ce rituel vaudou, qu'il exécrait personnellement, en le découvrant en ces lieux en tenue d'Adam.

Dieu seul sait combien il en avait fait des gorges chaudes de ces fameux *guédés*, vulgaires et obscènes, qui n'hésitaient pas à frotter de l'eau fortement pimentée sur leurs parties génitales tout en se déhanchant de manière indécente.

En un tour de main, il attrapa deux couronnes de fleurs encore fraîches qui se trouvaient sur la sépulture voisine, s'en couvrit pour mettre ses bijoux de famille à l'abri des regards indiscrets et tenta de foutre le camp en quatrième vitesse. Et surprise ! Tous les couloirs qu'il empruntait pour fuir étaient déjà occupés par des gens venus inhumer la dépouille de leurs chers disparus.

Il rebroussa vite chemin pour chercher un autre moyen de s'éclipser en douce.

Vlan ! Il se retrouva à nouveau nez à nez avec tous ces gens qui ne lui étaient pas étrangers.

Mon Dieu ! quelle honte !

Plusieurs d'entre eux poussèrent de hauts cris en le reconnaissant.

- Mais, c'est monsieur Moravia ! Cria quelqu'un. Ce qui attira l'attention de ses beaux-parents sur lui.

Le pire fut le coup d'œil ahuri de sa belle-mère, cette femme pieuse qui prenait toujours grand soin d'observer et de respecter à la lettre toutes les règles de la bienséance.

Et voilà qu'elle découvrait dans un cimetière son beau-fils en situation d'offense à la décence et à la pudeur. Quelle honte !

C'était une véritable catastrophe !

Les yeux agrandis d'effroi, notre homme, fait comme un rat, totalement déboussolé, fit volte-face et fonça cette fois-ci droit devant lui, bousculant au passage une autre famille éplorée.

Ces personnes, d'indignation, poussèrent de hauts cris. Mais notre *guédé* improvisé n'eut pas le loisir de s'arrêter ni pour s'excuser de son interruption intempestive ni pour fournir d'explications sur sa drôle de conduite. Il gagna plutôt, cahin-caha, puisqu'il soutenait deux couronnes mortuaires, l'une devant lui et l'autre couvrant son derrière, la sortie.

À l'entrée du cimetière, ce champ de repos, le dernier asile des humains sur Terre, il découvrit avec horreur son reflet à travers les vitres teintées, à effet miroir, d'un corbillard.

Il poussa des hurlements hystériques dignes de fous à lier.

Une poudre épaisse et blanche s'étalait sur tout son visage. Plus *guédé* que lui, tu meurs !

Qui pouvait bien lui avoir joué ce très vilain tour ? Cette inconnue rencontrée hier soir et qui faisait l'amour telle une déesse ? Ou encore, un mari jaloux de l'avoir retrouvé dans les bras de sa belle et qui avait voulu, coûte que coûte, se venger de l'amant d'occasion qu'il était ? Mystère !

Soudain, il entendit des aboiements furieux puis, utilisant un air menaçant, quelqu'un hurla :

- Hey, vous là-bas, ce n'est que demain le 1<sup>er</sup> novembre, les *guédés* sont interdits aujourd'hui !

C'était le gardien de la nécropole, furibond, armé d'un bâton, courant dans sa direction accompagné de son chien qu'il tenait en laisse.

Sans plus réfléchir, il se précipita à l'extérieur.

Dehors, c'était la « Rue de l'Enterrement », une artère longeant le cimetière qui avait vécu bien des choses cocasses depuis son existence ; cependant, elle fut tout époustouflée par le grimace de notre Moravia.

Ce dernier créa la panique !

On ne saurait mieux exprimer ce qui se passa à la suite de son apparition inopportune. Même les gosses du voisinage coururent se cacher dans les jupes de leur mère en poussant d'horribles cris d'effroi :

- Maman, maman... maman... *madigra\**... *madigra* !

Notre clown du moment, totalement dépassé par les événements, se réfugia dans la première maison, dont la porte d'entrée était béante, rencontrée sur sa route.

Il fallait bien qu'il repère de quoi se vêtir en toute urgence.

Nouveau coup du sort ! Cette demeure n'était occupée semble-t-il que par des femmes, car il n'y trouva que des vêtements féminins qui séchaient sur une ligne dans la cour arrière.

Il n'avait pas le temps de tergiverser.

Il enfila la première robe qui lui tomba sous la main. La taille de celle-ci ne lui convenait nullement. Tant pis ! Il allait, à son corps défendant, lancer à nouveau la mode des minijupes pour... jambes velues.

Déguerpir d'ici au plus vite s'imposait.

Il mit le cap une fois de plus vers le macadam, dans la ferme intention de sauter dans le premier taxi venu pour regagner ses pénates séance tenante.

Mais, qui voudrait d'un client accouturé de la sorte, ayant tout l'air d'être possédé par un esprit *guédé* ; l'un des *lwas* vaudou les plus malfaisants ? Personne !

Les taximen l'ignorèrent tout simplement.

En désespoir de cause, entravant ainsi la circulation, il s'installa au beau milieu du chemin, agitant les bras au-dessus de sa tête, pour obliger les chauffeurs à le prendre en compte.

Mais hélas, cela aggrava son cas.

On l'assimila au plus enragé des déments... ou des démons... c'est selon... et l'on exécuta des manœuvres de cascadeurs professionnels afin de le contourner.

Notre homme suait à grosses gouttes.

Les badauds s'étaient déjà attroupés des deux côtés de la voie pour le regarder gesticuler tel un pantin désarticulé.

Plus de dix minutes plus tard...

Un désespoir des plus cruels commençait à l'envahir et à mordre à pleines dents dans son optimisme pourtant à toute épreuve en temps normal, lorsque, soudain, il entrevit une lueur d'espoir. De loin, il avait reconnu la voiture de Ernzo, l'un de ses meilleurs amis.

Ce dernier s'apprêtait lui aussi à esquiver ce bonhomme désaxé, debout au beau milieu de la chaussée, quand il entendit le cinglé hurler :

- Ernzo, Ernzo, de grâce, arrête-toi, je t'en supplie, c'est Régi Moravia, ton vieil ami. Celui qui aurait soulevé des montagnes pour toi !

C'était bien la voix de son pote d'enfance, pensa Ernzo, mais il n'arrivait pas du tout à reconnaître le personnage qui s'était, de force, imposé à lui. Régi Moravia était un homme fin, toujours tiré à quatre épingles et d'une rare élégance vestimentaire ; rien à voir avec cette créature masquée de blanc et mal fagotée qui lui faisait face.

Il freina brusquement l'auto. Il n'en revenait pas de cette vision cauchemardesque, pourtant son instinct lui disait de donner une chance à cet individu de pouvoir s'identifier.

Régi trop heureux qu'il se soit arrêté, se précipita à sa portière :

- Ernzo, merci, merci, mon ami... c'est vraiment Régi. Je t'en supplie, amène-moi chez toi. Je me sens devenir fou !

L'autre, complètement abasourdi, écarquilla les paupières d'étonnement et questionna :

- Régi ? Est-ce bien toi ?

- Oui, c'est moi. Je peux tout t'expliquer... mais il faut d'abord que je foute le camp d'ici.

Et avant que son camarade ait émis le moindre acquiescement, il avait déjà investi le siège du passager.

- Allez, on s'en va... vite ! Lâcha-t-il en s'installant et en tournant la tête pour regarder l'entrée du cimetière par-dessus son épaule.

Sans trop poser de questions, Ernzo, persuadé, vu l'état de l'individu, qu'il y avait réellement urgence, démarra en trombe.

Dans l'auto, le conducteur ne pouvait empêcher ses yeux de se détourner de la route pour s'attarder sur ce qu'était devenu l'homme le plus élégant de la ville au risque de provoquer un gros accident.

- Mais, que t'est-il arrivé, mon vieux ?

- Ernzo, je comprends absolument ton étonnement. Moi, à ta place, je me serais aussi interrogé au sujet de ma santé mentale. Cependant, je te rassure tout de suite, je suis parfaitement sain d'esprit.

Ernzo, refusant d'en croire ses oreilles, fixa à nouveau l'accoutrement plus que grotesque de son ami.

- Permets-moi d'avoir... quelques doutes, Réginald, ce n'est quand même pas carnaval !

- Bon, je vais tout te raconter... Avant tout, je voudrais commencer par te confirmer que je ne bois toujours pas d'alcool et que je ne me suis jamais drogué de toute ma vie. Mon talon d'Achille reste seulement : les femmes ! Et ça, ce n'est un secret pour personne... Et, il déballa son récit rocambolesque.

Quand il eut terminé, Ernzo hésita encore à prêter foi à de pareilles sornettes.

- Mon Dieu ! Ça a l'air dingue, vraiment difficile à digérer.

- Maintenant, je ne cherche plus à comprendre ce qui s'est passé. Tout ce que je souhaite dans l'immédiat c'est de pouvoir prendre une bonne douche, me vêtir proprement et de rentrer à la maison avant que ma belle-famille ne puisse revenir des funérailles où je l'ai rencontrée et rapporter à ma femme m'avoir vu làbas. Il faut absolument les convaincre tous qu'ils ont été victimes d'une hallucination collective !

- Mais, qui était donc cette femme ? Questionna Ernzo, de plus en plus renversé.

- Ça, peut-être que je n'aurai jamais la réponse... et pour être honnête avec toi... je t'avoue que je ne suis même plus intéressé à le savoir... Ma seule préoccupation du moment reste de retrouver ma petite vie d'antan.

Voilà comment Réginald Moravia avait semé la pagaille dans le plus grand cimetière de la capitale, la veille de la fête des Morts, à cause de son appétit démesuré pour les choses de la chair... ce cher Don Juan en avait eu pour son compte !

Suzanne après s'être amusée à se remémorer ces incroyables histoires de ses amis chauds lapins, poussa un long soupir de lassitude.

Maintenant, elle n'avait qu'une hâte, que cette drôle de séance de son fils arrive bien vite à son terme afin que la vie puisse reprendre son cours normal, même si cette « barbarie » orchestrée par son époux lui resterait dans la gorge et lui laisserait toujours un goût âcre dans la bouche le reste de son existence.

On n'avait pas idée de disposer de gens comme on le ferait du bétail ! C'était révoltant !

À côté d'elle, dans leur grand lit, Peter Brouard dormait du sommeil du juste. Il ronflait en toute insouciance !

Elle lui en voulut encore plus à cause de cela !

Et elle pria pour que son inconfort du moment ne se transforme pas, à l'avenir, en... ressentiment.

Elle allait attendre que la jeune fille parte de la chambre du fiston pour descendre s'installer devant son piano.

La musique seule pouvait la sauver de cette effroyable situation !

## **Chapitre 4**

### **Louloune**

Dans les dépendances du personnel de maison, couchée dans son petit lit, Louloune, sujette à

une insomnie passagère, réfléchissait aux événements de la journée.

Elle avait eu si peur de se lancer dans cette aventure ! Et, voilà que, comme par miracle, sa situation de détresse ne s'était pas transformée en véritable catastrophe.

Elle se souviendrait à jamais de ce moment unique de son existence.

Resteraient aussi gravés dans sa mémoire ses premiers pas dans la propriété de la famille Brouard.

Ce parfum de camélia, de jasmin et d'ylangylang qui avait pénétré avec une force étrange dans ses narines comme voulant ainsi qu'elle puisse se le rappeler à l'avenir. Cette allée bordée de haies d'hibiscus et ces lauriers roses qui s'étaient courbés sur son passage sous l'effet d'une brise légère et capricieuse. Son cœur qui battait à grands coups dans sa poitrine et qui semblait même désirer s'en extirper. L'odeur tout à fait agréable du plancher ciré à souhait et celle du vernis qui émanait des meubles en acajou. Le lustre de la rampe de l'escalier. Son angoisse face à ce grand inconnu qui l'attendait. Ses craintes concernant ce jeune homme à qui elle devait livrer son corps vierge de toutes caresses et ignorant des choses de l'amour.

Lena lui avait soufflé, à la hâte, quelques mots là-dessus, mais ces choses-là, sans nul doute, se passaient certainement d'explications. Il fallait, le plus simplement du monde, les avoir vécues.

Elle se rendait compte, seulement maintenant, que cela avait été très imprudent de sa part de se porter volontaire pour une pareille entreprise. Au fait, c'était de la folie pure ! Dans son désir de vouloir venir en aide à sa famille, elle s'était mise en danger à son propre insu.

Le curé de sa paroisse affirmait haut et fort, lors des messes dominicales, qu'il y avait un Dieu pour les innocents. Eh bien, il ne croirait pas si bien dire celui-là ! Elle en avait eu la preuve ce soir même.

Alléluia !

Sans le moindre doute, elle avait été sauvée, in extremis, par la main divine quand le destin avait placé sur sa route un être d'une grandeur d'âme extraordinaire tel que Thierry Brouard. Aujourd'hui, elle avait lié connaissance avec un monde jusque-là insoupçonné d'elle. Elle avait peine à s'imaginer que des gens pouvaient évoluer dans un pareil luxe.

Comparé à la modeste bicoque qui lui tenait lieu de maison, un trois-pièces où s'entassaient les siens et elle, ce domicile revêtait des allures de château.

Le fossé qui existait entre son milieu social et le leur était immense, voire même abyssal.

Cela devait être formidable de vivre sans souci d'argent ou de ne pas avoir à s'inquiéter du devenir de plus petits que soi. On prenait le temps de jouir un peu de l'existence.

La chambre de ce garçon avait été édifiante à ce sujet, toute remplie de trophées sportifs, de photos de lui en kimono de karaté recevant des coupes et des médailles de victoire, de collections de voitures miniatures, de raquettes de ping-pong et de badminton, d'étagères pleines de disques, de magazines, de livres et de séries de bandes dessinées. Il y avait même un casque de motard sur sa table de travail.

Sur des pans entiers de mur s'étaient des posters dont certains étaient de motocyclettes, de Mohamed Ali, de Bruce Lee et d'autres affichaient l'image souriante de stars de cinéma et de la musique.

Ah, cette fameuse table de travail !

Vraiment, elle aurait donné toutes ses maigres ressources pour en posséder une pareille, même si elle n'avait aucun endroit où la mettre dans son espace déjà si réduit.

Quelle chance il avait ce jeune homme !

Cela devait être merveilleux de pouvoir étudier en toute tranquillité sans avoir toute une marmaille bruyante courant dans tous les sens autour de soi.

Elle, ses devoirs et ses leçons se faisaient sous le manguier de sa cour arrière et elle devait s'y atteler tout de suite après l'école pour pouvoir profiter au maximum de la lumière du jour. Car, aussitôt la nuit tombée, elle devait se contenter de la faible lueur d'une bougie ce qui lui fatiguait considérablement les yeux.

Elle adorait apprendre et elle trouvait très dommage de devoir y renoncer de si tôt. Mais, que voulez-vous, ce choix était loin d'être le sien. Elle ne rêvait que de grandes études. Des utopies, comme disait sa mère, hors de sa portée. Tout ce qui l'attendait, c'était cette course pour le quotidien... cette lutte farouche pour la survie.

Il y a des gens qui avaient bien de la chance de ne pas être issus de la matrice de l'indigence.

Un fou de sa ville natale, Makenson François, ne cessait de répéter à tout venant :

« *Bondye kann bay, mè li pa kann separe !* » ce qui se traduit par : « C'est vrai que Dieu était généreux, qu'il savait se montrer prodigue, mais il n'avait aucune aptitude réelle pour le partage équitable des biens qu'il fournissait aux humains ! »

Il avait bien raison en ce sens, ce débile mental ! Il y en a qui jouissaient d'une énorme

richesse et d'autres qui croupissaient dans la misère la plus atroce.

Au fait, il n'était pas si dément que ça, ce fameux Makenson ! Il avait de ces réflexions et de ces réparties extraordinaires qui vous laissaient toujours baba de saisissement.

Il se trouve que ce dernier était si pauvre qu'il était réduit à se nourrir de poules qui avaient perdu la vie après avoir s'être fait heurtées sur la grand-route par des autobus conduits par des chauffeurs souvent pressés. En Haïti on les surnommait « *des poules orgueil* » ce qui voulait dire que ces volailles étaient décédées sans saigner, donc ayant une chair devenue infecte. Et quelqu'un soucieux de sa bonne forme, ne saurait, en aucun cas, consommer une viande dont le sang avait caillé en son propre sein, car c'était, du point de vue de tous, très mauvais pour la santé.

Makenson lui, n'en avait cure de toutes ces inepties. Quand la famine frappe à votre porte, dévorer un « poulet orgueil » valait mieux que de périr d'inanition.

Mais les gosses du quartier, facétieux à souhait, ne l'entendant pas de cette oreille, s'amusaient à le taquiner en lui lançant sur son passage à longueur de temps : *Makenson, mange poul mourri ! Makenson, mange poul mourri !* (Makenson, mangeur de poule morte !) sur air de merengue carnavalesque. Un jour, Makenson, agacé par tant de sottises de leur part les regarda d'un air navré et leur répondit avec hauteur : « Espèces de petits imbéciles, avez-vous déjà vu quelqu'un avoir pour repas des poules encore vivantes ! »

Déclaration qui avait cloué le bec à tous ! Avec raison !

Ses pensées revinrent à son étrange soirée... Ce garçon, ce gosse de riche, aurait pu profiter de la situation. D'ailleurs, il en avait le droit puisque son père avait payé. Mais, il s'en était abstenu. Son geste avait démantelé toutes ses idées préconçues. Sa mère lui avait fourré dans le crâne que les gens à argent étaient des sans cœur, des sans âme qui prenaient tout sans jamais rien donner. Et voilà qu'elle avait vécu le contraire de tout cela.

Non seulement il lui avait évité d'inutiles souffrances, en plus il lui avait offert son amitié et était animé d'un fort désir de l'aider.

Elle pensa à sa voisine, madame Sarazin, qui devait enfermer sa fille de 12 ans à double tour dans sa maison quand elle se rendait au travail ; au risque qu'elle y perde la vie si un incendie se déclarait, pour que les mâles des alentours, telles des hyènes, ne puissent pas en faire une bouchée. Ils ne s'embarrassaient pas de détails, eux. L'âge de leur proie était très loin d'être leur souci.

À cause de cela, Man Sarazin, comme ses proches la surnommaient, ne fermait pas l'œil de la nuit non plus. Sa porte d'entrée branlante n'était pas pour la rassurer. Dans leur petit milieu, elle avait commis « l'erreur » de faire un enfant à un mulâtre de la ville. La petite avait donc le teint clair et incarnait la convoitise pour les friands de *grimelles\**. Tous les hommes du voisinage fantasmaient sur elle et son existence s'était transformée en un véritable enfer.

Ces violeurs en puissance, tapis dans l'ombre, attendaient patiemment la moindre de ses défaillances pour passer à l'action. Elle et sa fille, devenues des bêtes traquées, ne mettaient le nez dehors seulement quand cela était strictement nécessaire.

Ensuite, la fatigue l'emporta sur son désir de réflexion et elle sombra dans un sommeil profond qui fut peuplé de rêves ensoleillés où dans une verte prairie volaient, par milliers, des papillons jaunes de la Saint-Jean.

*L'initiatrice*

## **Chapitre 5**

### **La requête**

Les rayons du soleil jouaient déjà à cachecache avec les feuillages du grand Ravenala, « Arbre du Voyageur », devant la fenêtre de Thierry quand celui-ci ouvrit les yeux.

Ses paupières étaient encore lourdes de fatigue.



Cette interminable nuit entrecoupée de longues minutes de réflexion l'avait accablé et son sommeil, haché, avait été peuplé de rêves plus qu'étranges où Loucy tenait le rôle d'une victime intégrale d'une tribu d'hommes sauvages chasseurs de vierges pour le compte de quelques Seigneurs de guerre.

De véritables cauchemars ! pensa-t-il en se levant pour aller jeter un coup d'œil dans le jardin. Un coq chanta et des poules gloussèrent.

Quel jour était-on aujourd'hui ? C'était bien samedi puisqu'il n'y avait pas classe ! C'était aussi le jour où, Faveur, le jardinier, viendrait aider son père à s'occuper de ses plantes. Donc, le moment propice pour avoir un entretien en privé avec sa mère.

Peter Brouard, effectivement, sécateur en main, émondait les branches des rosiers grimpants, assisté de son fidèle lieutenant.

Il fallait qu'il voie sa mère tout de suite avant qu'elle ne reçoive le personnel de son business de couture situé dans la cour arrière et dont la fraîcheur était assurée par trois immenses arbres fruitiers de toute beauté, un manguier, un avocatier et un énorme *quenépier*\*.

Le temps pressait ! Le samedi, jour d'essayage, était très achalandé pour l'atelier où les clientes affluaient toute la sainte journée, désireuses d'avoir leurs robes prêtes pour les soirées dansantes et les fastueuses réceptions du weekend.

Le jeune homme, désirant connaître l'heure, jeta un coup d'œil vers sa table de travail où trônait sa pendule. Celle-ci avait disparu de sa vue enfouie sous une montagne de livres de physique, de chimie et de maths et ses cahiers de devoirs de maison. Ce qui lui rappela que ses études avaient totalement été négligées depuis le « fameux » événement de la veille. En général, il s'y attelait le vendredi soir pour pouvoir profiter pleinement de sa fin de semaine. Bah, ce sera pour plus tard ! Comme pour le harceler, il entendit sonner le carillon de la grande horloge du vestibule qui égrena sept coups.

Sept heures ! C'était l'heure de son entraînement de foot ! Bon, cela aussi pourrait être reporté à la semaine suivante. Aujourd'hui, il fallait parer au plus pressant et l'urgence de l'heure c'était « Loucy ».

Après une rapide douche, il s'habilla à la hâte. Puis, il s'élança dans l'escalier de bois qu'il dévala à une vitesse folle, ce qui fit trembler la bâtisse.

Dans la salle à manger, le couvert était mis, tout était en place pour le petit-déjeuner, mais le lieu était désert. Il n'y avait de Fanny nulle part et c'était là la cause de son inquiétude, car il paniquait rien qu'à l'idée qu'elle avait levé l'ancre pour ramener Loucy à la station d'autobus. Il se précipita vers les dépendances du personnel de maison le souffle court et les oreilles bourdonnantes.

Il craignait tant d'arriver trop tard.

Fanny s'était déjà coiffée de son chapeau de paille à larges bords devant la protéger contre les ardents rayons du soleil afin de gagner les rues.

Loucy, de son côté aussi, prête à partir, une petite bourse noire sous l'aisselle, l'attendait sagement à l'entrée de la cuisine extérieure.

- Bonjour Loucy, bonjour Fanny ! Lança-t-il à ces dames d'un ton empreint de soulagement.

Et après une brève hésitation...

- Euh... Fanny, ce n'est pas nécessaire de conduire tout de suite cette demoiselle à la station d'autobus. Ma mère doit la voir avant qu'elle s'en aille.

Fanny resta un instant perplexe.

- Ah, bon ! J'ignorais cela, monsieur Thierry, finit-elle par lâcher, madame Peter ne m'en a rien dit quand nous avons pris notre café ensemble ce matin ! s'étonna la bonne.

- Elle a dû oublier. Je vais la voir sur-le-champ pour en discuter avec elle. Elle t'en parlera certainement un peu plus tard.

- Très bien alors, je peux donc m'occuper du marché ! La *ti* miss pourra patienter sur la galerie.

- Oui, c'est ça, qu'elle l'attende là ! Toi tu peux vaquer à tes occupations habituelles, lui répondit-il en repartant déjà en direction de l'atelier.

\*\*\*

Des rossignols et des tourterelles chantaient à tue-tête dans les arbres qui faisaient de l'ombre à l'autre sacré de Suzanne Brouard.

Et des hirondelles dansaient déjà une valse matinale autour de la fontaine d'eau claire qui en embellissait l'entrée.

Une magnifique journée s'annonçait et Thierry pria pour que celle-ci ne soit pas gâchée par un refus de sa mère de la proposition qu'il désirait soumettre à son attention.

Il poussa la porte du lieu saint des plus coquettes dames de la capitale avec beaucoup d'appréhension. Il venait quasiment solliciter l'impensable de « madame Peter » comme l'appelait la douce Fanny.

Suzanne Brouard, ciseaux en main, était en train de tailler une pièce de tissu.

Thierry s'immobilisa un instant pour admirer la dextérité avec laquelle elle s'y prenait. Elle avait appris la haute couture à Paris et ce métier était une véritable passion pour elle. Son talent était extraordinaire et heureusement qu'elle s'était battue pour faire ces études-là à une époque où les femmes voulant faire carrière n'étaient pas bien vues par cette société d'hommes, faite par les hommes et pour les hommes à laquelle elle appartenait.

Suzanne Brouard était si absorbée par ses pensées et sa besogne qu'elle ne remarqua pas la présence de son fils dans la salle. Aussi, elle sursauta quand celui-ci l'interpella.

- Maman !  
L'interpellée sursauta fortement.  
Les mains sur sa poitrine pour comprimer

les violents battements de son cœur, Suzanne protesta :

- Mon Dieu, Thierry, tu m'as donné une de ses émotions ! prononça-t-elle dans un souffle en ramassant les ciseaux qui lui avaient échappés durant la seconde qu'avait duré son saisissement, on n'a pas idée de flanquer une telle frousse à sa vieille mère, mon chéri !  
- Excuse-moi maman, mais je te jure que tout cela a été indépendant de ma volonté. Tenter de t'effrayer serait la dernière de mes préoccupations aujourd'hui, crois-moi.

À ces mots, madame Brouard se rappela qu'hier son bout de chou était devenu un « homme » comme aurait dit son père.

Elle lui jeta un coup d'œil gêné et s'enquerra de sa soirée de la veille.

- Alors, ça va ? Cela s'est bien passé ? demanda-t-elle, désolée d'avoir à lui poser ce genre de questions embarrassantes.

La réponse du jeune homme tomba, laconique :

- Non !  
Suzanne fut interloquée par cette réponse. Ses yeux s'agrandirent de stupéfaction.  
- Oh là là ! Cela a été si terrible que ça ? Lâcha-t-elle sur un ton dévasté, suite à de longues secondes de silence.  
- Excuse-moi, maman, je me suis mal exprimé... ce n'est pas ce que tu crois... Je devrais dire plutôt... oui, cela c'est très bien passé...  
Madame Brouard poussait déjà un soupir de soulagement quand son fils ajouta :  
- De préférence..., disons que... rien... ne s'est passé... voilà !  
- Ah bon ? J'avoue ne pas comprendre trop bien là où tu veux en venir. Je trouve ton discours assez confus. Tu affirmes quelque chose et la seconde d'après tu te rétractes. Es-tu certain d'être au top de ta forme ? Tu affiches une mine en papier mâché et...  
- Maman, pardonne-moi de t'interrompre, mais ce que j'ai à t'annoncer... est fort compliqué...  
- À ce point ? s'étonna-t-elle, catastrophée, Thierry tu m'effraies !  
Et elle s'était mise à trembler.

- Allons, allons, mammy, calme-toi, s'empressa de déclarer le jeune homme ne souhaitant surtout pas que sa génitrice s'alarme à tort sur la nature de ses propos. Assieds-toi, que je t'explique la situation. Accorde-moi, quinze minutes de ton temps, c'est tout ce qu'il me faut !  
À ces mots, Suzanne accrocha ses ciseaux à une chaîne en mailles d'aluminium qui pendait sur son tablier noir, alla prendre siège et lui fut tout ouïe.

Et, le fils raconta sa soirée dans les moindres détails.

À mesure que sa narration progressait, un vif et profond soulagement se peignit sur le visage de la mère dont le cœur éclatait de fierté. Elle était absolument admirative face à la noblesse de caractère de son garçon.

Quand il eut terminé...

- Mon chéri, dit-elle en se levant pour enfermer Thierry dans ses bras et l'étreindre avec force, tu as bien agi. Tu es... un homme, un vrai ! Je t'en félicite vivement.  
- Mille mercis, maman ! Elle n'a vraiment que treize ans, tu sais !  
- Mon Dieu ! Encore une enfant !  
- Oui, une enfant venue s'offrir en sacrifice pour sauver sa famille

Madame Brouard poussa un soupir de regret à fendre l'âme et alla se rasseoir.

- Hier, j'ai refusé de voir cette petite parce que toute cette situation m'était insupportable, insupportable. Mais, je t'assure que si j'avais su, jamais je n'aurais permis à Fanny de te l'amener. La pauvre enfant, elle a dû être totalement effrayée ! Surtout..., elle a sûrement cru que nous étions des monstres sans cœur... des gens froids et cyniques. Ah, je préfère ne pas y réfléchir... Je suis si contente qu'elle puisse retourner à son bercail aussi « neuve » qu'au moment où elle est arrivée ici. Alléluia !

- Euh... hum... c'est là où le bât blesse, maman. Euh... son retour chez elle... c'est la principale raison pour laquelle je voulais te parler...

- Qu'y a-t-il encore ? Tout est bien qui finit bien et...

- Laisse-moi t'expliquer... je pense qu'il est hors de propos qu'elle puisse faire marche arrière. La surprise força Suzanne Brouard à se remettre d'un bond sur ses pieds.

- Quoi ? Je ne comprends pas !

- Tu as parfaitement entendu !

- Cette demoiselle est sauvée et elle peut repartir sans problème. Pourquoi en serait-il autrement ?

Thierry réfléchit un court instant et lâcha :

- Maman, j'aimerais que tu me promettes de garder le secret absolu concernant le fait que la soirée d'hier ait été... tout à fait stérile. C'est très important ! Papa doit continuer à être persuadé que tout a été pour le mieux, car ces gens ont un besoin urgent de la somme qu'il leur a versée pour faire redémarrer leurs affaires. Et, ils n'ont aucun moyen de pouvoir rembourser celle-ci. La deuxième... c'est que cette enfant est très vive et intelligente. Elle souhaiterait être capable de poursuivre ses études, mais faute d'argent elle sera forcée d'abandonner l'école. Alors... moi je pense... que nous... que tu... pourrais l'aider à réaliser ses rêves...

Suzanne lança à son fils un regard chargé d'incompréhension.

- Mais..., en quoi... faisant ? demanda-t-elle avec hésitation.

Thierry fit une profonde inspiration et jeta tout de go :

- Il faut... qu'elle reste !

- Qu'elle reste ? S'étonna sa mère. Cela veut dire quoi exactement ?

- Cela signifie que j'apprécierais grandement que tu prennes la décision de la garder, ici, avec nous...

- Quoi ? Ai-je bien compris ? questionna Suzanne complètement abasourdie. Combien de jours... combien de mois ?

- Je l'ignore totalement ! Le temps nécessaire pour boucler ses études secondaires et universitaires et pouvoir voler de ses propres ailes...

De saisissement, Suzanne Brouard éclata d'un rire nerveux.

- Dis-moi, mon chéri, c'est une plaisanterie. Tu veux te payer ma tête quelques minutes ou quoi ? Finit-elle par lâcher entre deux hoquets.

- Non, pas du tout, je suis sérieux... très sérieux même.

Madame Brouard n'eut plus soudain aucune envie de se marrer.

- Mais, tu me demandes l'impossible, cher ami. Cette personne a de la famille... et...

- Maman, s'il te plaît...

- Mais...

- C'est exactement là où je voulais en arriver depuis le début de notre conversation ! Je te prie... en grâce, je te supplie... d'intervenir auprès de ses parents en sa faveur. Cette enfant pourrait fréquenter les meilleures institutions du pays si elle en avait les moyens. Donne-lui sa chance, maman ! Ici, ce n'est pas l'argent qui manque.

- Jésus, Marie, Joseph, Thierry ! Le plus difficile ce ne sera pas de convaincre les siens, mais... ton père !

- Pour ça aussi, je te fais entièrement confiance...

- Es-tu devenu fou ? Cette petite a sûrement dû te faire avaler un philtre magique pour que tu viennes plaider ainsi sa cause.

- Elle ignore encore tout de ma démarche. Cette décision, je l'ai prise en me levant ce matin. Loucy n'est coupable de rien d'autre que de m'avoir permis de me rendre compte à quel point la misère pouvait être affreuse. Et, si l'on a un tant soit peu de cœur... de sentiments humains, la réaction saine c'est d'essayer de l'aider à sortir du trou... afin qu'elle ne soit jamais dans la situation où elle soit obligée de se... prostituer. Je crois que c'est le destin ou tout simplement Dieu qui l'a envoyée chez nous. Moi, je n'avais rien demandé... au contraire. Cette affaire m'a été imposée et tu le sais mieux que moi ! La laisser repartir, c'est la mettre en danger !

- Mon chéri, je te comprends parfaitement, mais tu t'imagines quand même que ce que tu sollicites de moi est énorme. Et puis... pour moi, c'est une illustre inconnue...

- C'est justement la raison de tes réticences. Dès que tu auras fait sa connaissance, ton

attitude sera toute autre ; j'en suis certain !

Suzanne réfléchissait à la vitesse de l'éclair. Une anxiété sans pareille se lisait sur son visage.

- Tiens, je vais te la chercher ! dit Thierry en bondissant vers l'extérieur.

- Attends !, essaya de protester Suzanne qui se sentait tout à coup perdue dans toute cette histoire, il ne faut pas se précipiter...

Mais, le gars était déjà hors de la portée de sa voix.

Elle se laissa tomber sur le canapé qui ornait la pièce, épuisée par cette pourtant courte discussion.

Thierry revint, quelques minutes, plus tard accompagné de la jeune fille.

Sitôt qu'elle la vit, le cœur de Suzanne Brouard battit brusquement la chamade. Son sang ne fit qu'un tour dans ses veines. Elle sut, à cette seconde précise, qu'elle pourrait remuer ciel et terre et se fendre en dix pour aider cette jeune fille à ne pas croupir dans une extrême pauvreté.

- Grand Dieu, ce n'est vraiment qu'une gamine malgré ses allures de demoiselle, pensat-elle tout de suite, en notant ses grands yeux candides, les belles fossettes imprimées de si jolie manière dans ses joues, son petit nez enjôleur et sa bouche qui avait encore toutes les rondeurs de l'enfance.

À l'évidence, cette « initiation » aurait pu tourner au cauchemar pour elle. Heureusement que Thierry avait eu la présence d'esprit de s'abstenir de... tout. Elle en éprouva, une fois de plus, un vif soulagement.

Le garçon fit les présentations :

- Maman, voilà Loucy... Loucy, c'est ma mère, Suzanne Brouard !

- Bonjour..., madame !

- Bonjour, Loucy ! Vous allez bien ?

- Oui, madame ! Acquiesça celle-ci, fort intimidée, d'une voix toute fluette.

Elle ne comprenait pas pourquoi le jeune homme avait tenu à ce qu'elle rencontre la maîtresse de maison avant son départ pour sa ville natale.

Puis, poussée par une force inconnue, Suzanne, légèrement embarrassée, s'entendit prononcer :

- Euh... Loucy... mon fils... m'a parlé de tes grandes capacités intellectuelles et de tes rêves de pouvoir terminer tes études. Aimerais-tu... voir ceux-ci se réaliser ?

La demoiselle resta coite de saisissement. Ses yeux s'agrandirent de stupeur. Elle se tourna vers Thierry dans une muette interrogation.

Ce dernier ne broncha pas.

Le silence se fit lourd.

- Allez, ne crains pas de me répondre, insista Suzanne, j'ai besoin de cette... information pour savoir... quoi faire.

Du regard, Thierry encouragea la ti miss, paralysée par la peur, à poursuivre.

- Oui, madame, j'aurais... tellement voulu... achever mon cycle secondaire pour pouvoir entrer à l'université.

Un nouveau silence s'installa tandis que Suzanne, la tête transformée en une véritable machine à calculer, fixait Loucy intensément.

- Cela te plairait-il d'habiter cette maison, Loucy ?

La question prit de court la jeune fille qui en resta éberluée.

- Quelle... maison... madame ?

- Celle où tu te trouves aujourd'hui, voyons...

(nouveau long silence)

- Je ne comprends pas, madame... finit par prononcer la demoiselle qui n'arrivait pas à en croire ses oreilles.

Suzanne Brouard inspira longuement et alla prendre siège à nouveau sur le canapé et invita Loucy à l'y rejoindre.

- Allez, viens... assieds-toi, Loucy, nous devons causer un peu... toi et moi...

Puis, se tournant vers son fils :

- Mon chéri, pourrais-tu nous laisser seules un moment ?

## Chapitre 6

### Peter

Peter Brouard tournait en rond dans son bureau tel un lion en cage. Il attendait la visite de Thierry avec une impatience grandissante. Il avait dit à celui-ci de le rejoindre à son antre vers 6 heures et voilà qu'il accusait déjà une bonne demi-heure de retard.

Il ne comprenait rien à ce qui se passait dans cette maison. C'était comme si, tout d'un coup, ils étaient tous devenus fous tous les deux, la mère comme le fils.

Il avait fait venir une jeune fille seulement pour permettre à Thierry de faire ses premières armes et soudainement la situation lui avait échappé totalement.

Quand Suzanne lui avait demandé un entretien en privé, il avait été loin de se douter qu'elle allait lâcher une bombe, et ceci, de la manière la plus naturelle du monde.

Il revoit encore son visage éclairé comme par une lumière céleste, un sourire lui fendait les lèvres, lui déclarer tout de go que... Loucy resterait habiter sous leur toit.

S'il avait eu le cœur fragile, il serait tombé raide mort.

Sur le coup, il avait cru à une plaisanterie et il en avait ri de bon cœur. Mais, à mesure de la progression du discours de sa tendre moitié, il s'était senti défaillir.

Non, ce n'était pas possible, ses oreilles étaient sûrement en train de lui jouer un mauvais tour.

Et Suzanne continuait de pérorer et de babiller sur l'air de quelqu'un qui lui faisait part, avec un détachement sans pareil, de la robe qu'elle voudrait porter pour le prochain bal du cercle Bellevue.

Il fut plongé subitement dans un épais brouillard qui tentait de lui brouiller complètement la vue. Ses tempes enflaient dangereusement sous l'effet des poussées vigoureuses de sa tension artérielle. La voix de son épouse, maintenant, lui parvenait comme dans un écho.

À un certain moment, il l'entendit déclarer :

- ... Tout ce qu'il faudrait à cette enfant afin qu'elle s'épanouisse c'est de vivre dans un milieu lui offrant la possibilité d'acquérir une solide instruction. Alors, j'ai pris la décision de la garder ici avec nous. Elle a une intelligence hors du commun et ce serait un véritable gâchis que de lui refuser une aide financière tandis que nous en avons pleinement les moyens. Elle désire apprendre la médecine et a la capacité de réussir dans cette profession. Je lui ai parlé très longuement à ce sujet et je lui ai fait subir quelques petits tests... et devine... elle s'en est tirée de façon admirable. Son talent pour cette branche est indéniable. Tu t'imagines, ses parents veulent qu'elle abandonne l'école pour permettre à ses jeunes frères de poursuivre leurs études parce que ceux-ci sont des hommes. Cela n'a aucun sens à mon avis. Ce serait criminel de négliger de telles aptitudes uniquement par le fait qu'elle soit une fille alors qu'elle est certainement plus intelligente que ces messieurs. Moi, j'en ai vraiment marre que la vie des femmes soit gâchée sous prétexte de favoriser les mâles quand ceux-ci peuvent être souvent de parfaits crétins ! L'humanité aurait tellement à gagner en rectifiant son tir concernant la manière dont elle traite les éléments de la gent féminine. Un gaspillage énorme de cerveaux humains s'est effectué, là, sous les yeux de tous par pur préjugé. Des êtres hyper doués se retrouvent marginalisés seulement pour ne pas déranger les mâles dans leur confort douillet. C'est plus que stupide de perdre ainsi des intelligences d'élite simplement à cause de la bêtise de certains... individus tout à fait bornés. Dans la majorité des cas, ces filles deviennent des « *restavek\** » de petites domestiques... sans rémunération aucune, dans des familles d'accueil ; avec la bénédiction de leurs géniteurs. Les fondateurs de la patrie se sont

battus pour abolir l'esclavage et nous offrir en cadeau une nation libre, et voilà qu'en plein vingtième siècle nous perpétons cette forme d'assujettissement. On n'en a que faire de ces idées étroites et mesquines. Par ces temps modernes où nous vivons, il ne devrait y avoir de place que pour la pensée objective...

Suzanne avait déballé tout ça d'une traite, sans même reprendre son souffle. Un exposé abasourdisant.

Et, Peter savait pertinemment, pour l'avoir longtemps expérimenté, que quand elle montait ainsi sur ses grands chevaux, ce n'était même pas la peine de lui faire entendre raison.

D'ailleurs, avec des arguments massues comme ceux qu'elle avait exposés cela serait méchant de sa part de lui opposer un refus. Tout ce qui lui restait à gérer dans cette affaire, c'était le côté financier.

Profitant du moment béni où il pouvait enfin placer un mot, il lui avait demandé :

- Est-ce que tu imagines seulement un instant ce que cela nous coûtera de l'avoir avec nous ?

- Bien moins que tu ne le penses...

- Deux fils à l'université à l'étranger...

- Ceci est un détail...

- ... Et... Thierry qui achève son cycle secondaire et qui fera lui aussi route vers les États-Unis...

- Nous allons nous serrer la ceinture, c'est tout ! Je travaillerai, 18 heures par jour s'il le faut, dans mon atelier de couture pour aider cette enfant à s'en sortir !

- Suzanne, tu fais semblant de croire cette partie gagnée d'avance alors que tu n'as même pas encore sollicité l'avis des parents de cette jeune fille concernant la garde de celle-ci.

- Ils s'empresseront d'accepter, ne t'en fais pas ! D'ailleurs, ils seraient fous de ne pas adhérer à cette idée.

- Ils sont les seuls à détenir le pouvoir de décision. Cette enfant est mineure, que je sache.

- Bravo, elle est mineure quand il s'agit de saisir sa chance au vol, mais était assez grande à leurs yeux pour partir à l'aventure et offrir sa virginité à un garçon de la ville contre une modique somme d'argent.

- Primo, protesta Peter, vexé, il était question que ce soit une fille de 18 ans qui se présenterait ici ; surtout pas une petite de 13 ans, secundo, somme modique, tu veux rire ! J'ai mis le paquet !

- Tu n'as pas honte de le dire ? Cela s'appelle encourager la prostitution. Tu es une sorte de proxénète ! Un montant faramineux pour qu'un jeune homme perde son innocence et rechigner pour permettre à un être vivant d'avoir accès au savoir. Mais, dans quel monde vivons-nous ? Quelle que soit la quantité d'espèces sonnantes et trébuchantes versée, celle-ci sera toujours dérisoire comparée à ce que serait la perte de toute dignité humaine.

- Je te répète que les parents peuvent exercer leur droit de veto...

- S'ils refusent, je porterai plainte...

- Porter plainte ? Tu plaisantes, ma chérie, ce serait de la folie !

- Non, cela ne pourrait être qu'une sage décision. Ils n'ont pas le droit de compromettre ses chances d'une vie meilleure. Je la leur arracherai de force s'il le faut !

- Mais...

- Il n'y a pas de mais...

- Pourtant...

- Un refus de leur part équivaldrait à une condamnation à mort de cette pauvre enfant. La plus affreuse des misères lui tendrait ainsi les bras. Si nous partons de la logique que toute personne sensée ne veut que du bien à sa progéniture, alors ils ne peuvent que nous la confier afin que son destin s'accomplisse. Car c'est vraiment la providence qui l'a envoyée dans cette maison. Je te rappelle, Peter, que tu nous as pratiquement imposé ce rituel. C'est toi le responsable de la présence de cette personne dans cette demeure. Nous, on n'avait rien demandé. Au contraire, si ta mémoire ne te fait pas défaut, tu conviendras avec moi que je me suis longtemps battue pour que tout cela ne se fasse pas. Mais, toi, têtue comme une mule, tu n'en as fait qu'à ta tête. Et... voici les résultats. Nous irons tous les deux voir ces gens et nous plaiderons la cause de Loucy.

À court d'arguments, il avait dû se taire et avait promis de faire de son mieux pour que tout se fasse selon les vœux de sa femme.

Quelqu'un frappait à la porte avec insistance.

Peter Brouard sortit de sa rêverie en sursautant imperceptiblement et revint sur terre.

- Entrez ! dit-il en se composant un faciès impassible.

Il ne fallait surtout pas que son fils puisse déceler chez lui la moindre faiblesse.

Le visage de Thierry passa dans l'entrebâillement :

- Bonsoir, papa ! Tu voulais me parler ?

- Oui, ta mère... m'a fait part de ta requête et j'aimerais en discuter avec toi. Viens ! Assieds-

toi, je te prie, cela peut être un peu long.

Le jeune homme vint prendre place devant le bureau de son père le cœur battant.

Peter le regarda longuement avant d'entamer la conversation, à la manière de quelqu'un qui désirait sonder son âme.

Finalement...

- Avant d'en venir au sujet qui me préoccupe... entre autres choses, Thierry, je pense que tu devrais faire une petite visite chez le coiffeur...

Thierry fut surpris de cette soudaine remarque à laquelle il ne s'attendait pas du tout.

- Pourquoi dis-tu cela, papa ?

- Je trouve tout simplement cette mode de coiffure afro tout à fait... dégoûtante... Cette tête de Papou ne te sied pas du tout et ne cadre pas du tout avec ton éducation qu'on s'est donné tant de mal à soigner !

- Je ne suis pas de ton avis... papa, j'ai adopté, tout bonnement, comme bien des camarades de mon âge..., l'idéologie du Black Power... et...

- Je te conseillerais de t'éloigner de tout ceci... l'interrompit, Peter Brouard, laisse ça aux Américains. J'ai appris que la police des Duvalier, ayant à ses commandes le colonel Romain, arrête, au hasard des rues, les gars qui ont une prédilection pour cette coupe de cheveux. Ces derniers, après avoir été coffrés, séjournent des heures en cellules dans le commissariat le plus proche de l'endroit où ils ont été appréhendés et sont relâchés seulement quand on leur aura passé une tondeuse électrique en plein milieu de leur tignasse ; forçant ainsi ces jeunes messieurs à se rendre immédiatement chez un barbier au risque de se couvrir de ridicule. Un Brouard ne saurait se... retrouver dans ce genre de situation ! On se comprend, n'est-ce pas ?

- Je te promets d'y réfléchir, papa ! Lâcha Thierry en pensant que ce n'était nullement le moment de s'opposer aux idées de son paternel.

- Bon, j'en suis heureux, car je n'aimerais pas avoir à te repêcher au poste de police !

- T'en fais pas, papa, cela n'arrivera pas !

- Me voilà rassuré, maintenant revenons à nos moutons... Alors, on est... un homme, à présent ?

- Oui... oui... papa !

(Hésitation... de Peter).

- Bon, j'en suis très content pour toi !

- Euh... moi aussi... je suis... hum... très... euh... disons... satisfait...

- C'est l'essentiel... n'est-ce pas ?

- Je... je crois que oui...

- Très bien..., c'est une étape de franchie et c'est mieux ainsi...

Thierry avala péniblement sa salive et déglutit très difficilement.

Mentir effrontément n'avait jamais été son fort.

- Une... étape de franchie... en effet ! répéta-t-il après son père avec un sourire forcé sur les lèvres :

- Bon ! Voilà... qui est fait ! Maintenant... (Nouvelle hésitation)

Peter vint, calmement, prendre siège en face de son fils.

Et, le silence se fit lourd...

Quelques secondes plus tard, comme on se jette à l'eau...

- Je viens tout juste d'avoir une très longue conversation avec ta mère. Et... celle-ci m'a confié votre désir à tous deux, on ne sait trop pourquoi..., de garder... cette jeune fille... dont j'oublie le nom...

- Loucy ! Intervint Thierry.

- Voilà... Loucy... à domicile. Avant d'accomplir toute démarche à ce sujet auprès des parents de cette demoiselle, je voudrais t'avertir que cette entreprise n'est pas aussi simple que tu le crois. Tout d'abord, j'aimerais te préciser... au cas où tu aurais perdu de vue cet important détail... que cette personne était ici seulement pour cette fameuse... initiation. Il n'était nullement question que tu puisses t'y attacher et vouloir la retenir près de toi. À tes âges, ce n'est pas d'une épouse qu'il te faut, loin de là. Sur ce point, je regrette infiniment mon geste, car cela aurait été tout autre dans une maison close. Une passe est une passe ! Mais, de là à l'avoir toujours à tes côtés... Quelles sont tes intentions ? Ta mère, sembler-il, n'a pas conscience de ce qui se passe. Moi, je suis un homme et je ne saisis pas le sens de tout cela. Quel sera le statut de cette fille dans cette demeure ? Y as-tu pensé ?

Brusquement, Thierry se mit à trembler.

Il réfléchissait à une vitesse folle. Pouvait-il tenir la promesse faite à Loucy alors que son père avait ce genre de réflexions tout à fait logiques, il fallait l'avouer ?

Comment la garder dans cette maison quand il était supposé avoir couché avec elle ? Et comment tout dévoiler et éviter que son père ne fasse le retrait de la forte somme versée à ses proches ?

De grosses gouttes de sueur perlaient à présent sur son front et sa pomme d'Adam faisait un va-et-vient incessant le long de son cou.

Son impatience à son comble Peter insista :

- Je t'ai posé une question, Thierry... j'aimerais bien obtenir une réponse de toi.

Ce dernier cherchait ses mots, mais ne les trouva pas.

Peter Brouard le dévisageait maintenant avec une acuité extrême, comme désirant sonder le tréfonds de son âme.

Puis, il hocha la tête et prononça flegmatiquement :

- Je veux la vérité !

- Quoi ? Ne put que répondre Thierry bêtement, se sentant cerné.

- Tu as bien entendu. On me cache quelque chose et j'aimerais savoir de quoi il s'agit exactement ! Affirma Peter en rythmant sa phrase avec le claquement que faisaient ses doigts qui tambourinaient sur la surface laquée de son bureau.

- ...

- Je vais te dire mieux... ta mère connaît cette vérité qu'on évite de me dévoiler... ou plutôt... que l'on tient à tout prix à me cacher...

- Euh...

- Je sais qu'elle n'aurait au grand jamais accepté cette... cette... disons... cette promiscuité... elle est trop droite et trop honnête pour cela. Elle... qui a tout fait pour s'abstenir d'engager de jeunes bonnes pour préserver ses fils de toutes tentations possibles et imaginables...

La lèvre inférieure de Thierry tremblota.

- Je ne suis pas né de la dernière pluie, cher ami, ne pense pas être capable de me rouler dans la farine.

- Loin de moi cette idée, papa...

- Je n'ai rien dit à Suzanne parce que je voulais que l'on règle ça, toi et moi, d'homme à homme ! Mais, je ne suis pas dupe ! Me prendrais-tu, par hasard, pour un imbécile ?

- Non... non... pas du tout..., papa...

- Cela se voit à plein nez que tu es toujours puceau !

De saisissement, le cœur de Thierry faillit s'arrêter de battre. Il retint son souffle. Il ignorait que son visage pouvait encore, à ce point, porter les stigmates de l'innocence.

Il se retrouvait présentement acculé à capituler...

- D'homme à homme, Thierry...

- Euh...

- Cela signifie quoi... ce euh...

Mentalement, le jeune homme calculait, à la vitesse de l'éclair, tous les enjeux et les conséquences d'un tel aveu...

- Le sort de cette demoiselle est désormais entre tes mains... je veux la vérité...

Il fallait à tout prix éviter le pire...

- Bon...

- Me mentir... ou..., tout bonnement, me cacher la vérité, ne servirait pas sa cause, croismoi... À ces derniers mots, un terrible suspens plana dans la pièce.

Le silence n'était troublé que par un lointain aboiement de chiens furieux.

- La balle est dans ton camp, mon fils !

Thierry avait maintenant du mal à respirer.

De longues secondes plus tard, à bout de souffle, il finit par lâcher :

- Très bien, la vérité... c'est que...

- C'est que...

- Non, rien ne s'est... passé entre elle... et moi... Voilà !

Peter Brouard, lui aussi tendu jusque-là, poussa un « ouf » de soulagement et se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

Il attendit que sa respiration reprenne son rythme normal avant de demander :

- Puis-je en connaître les raisons ? Pas assez jolie... pas assez pimpante... pas assez excitante...

- Rien de tout ça... au contraire...

En entendant cela, Peter Brouard fut soulagé intérieurement, car ce qui l'inquiétait présentement le plus dans toute cette affaire c'était que son fils aurait pu avoir des penchants homosexuels. C'était là son principal souci. Grâce à Dieu, ce n'était pas le cas.

- Alors ?

- Au moment où... euh... au moment de... je me suis rendu compte qu'elle n'était qu'une enfant... aussi inexpérimentée que moi... J'ai eu pitié d'elle et comme tu dois le savoir aussi... la compassion et l'érotisme ne font pas bon ménage. Tu m'avais parlé d'une fille de 18 ans et elle, elle semblait n'en avoir que 13...

- Je pense que sur ce point, j'ai été floué ! s'empressa de l'interrompre son père. Je n'aurais jamais... au grand jamais, fait venir quelqu'un de mineur. Lorsque ta mère me l'a annoncé, j'ai



été terriblement catastrophé. Je ne comprends toujours pas ce qui a pu se passer. Je m'en plaindrai auprès de Cyprien...

- Moi, j'ai l'explication...

- Quoi ?

- Je suis sérieux !

- Raconte... cela m'intéresse, car je déteste l'idée que mon propre fils puisse me prendre pour un fumier.

- Je vais tout t'avouer. Normalement, c'est sa sœur Lena qui aurait dû se présenter, mais... il paraît que tu avais demandé... une personne... innocente et Lena était enceinte quand Loucy est partie à sa recherche. Alors, pour ne pas risquer de perdre la somme versée par toi, cette dernière s'est proposée pour remplacer son aînée... ce que ses parents, plongés dans une misère affreuse, n'ont eu d'autre choix que d'accepter !

- Ah bon ! Tout s'explique maintenant.

- C'est sur la demande de Loucy que je me suis tu. Sa famille a vraiment besoin de ce capital pour s'en sortir. Elle craignait que toute l'affaire soit annulée laissant ainsi sa fratrie dans une situation peu réjouissante.

- Tu t'es comporté comme un gentleman, mon fils, je suis très fier de toi.

- Merci, papa !

- Et... je te rassure tout de suite... je vais renoncer à l'argent. J'ignorais tout de leur extrême détresse...

- Je t'en serais reconnaissant, papa. Ces gens... ont des difficultés... disons... à surmonter.

- Je comprends fort bien ! Bon, maintenant que je suis quiet..., il faut que je t'avoue que mon inconfort concernant cette situation était immense. Car, en général, développer des relations amoureuses avec des jeunes filles ne faisant pas partie du même milieu social que vous présente d'énormes risques et peut faire terriblement souffrir. Grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là !, parlons de ce projet de garder cette enfant chez nous pour lui permettre de s'épanouir... Je sais que tu en es « l'initiateur » si j'ose encore employer cet adjectif... astu vraiment une idée de tout ce que ce geste peut comporter ? Ta mère semble vouloir minimiser les choses, mais... cela risque de coûter une vraie petite fortune. Suzanne a exigé qu'elle puisse fréquenter les meilleures écoles, qu'elle prenne des leçons de piano, de danse, de broderie, de cuisine... et que sais-je encore... c'est comme si le Ciel lui avait offert en cadeau la fille qu'elle avait toujours désirée sans jamais l'obtenir. J'essaie de comprendre sa position. Elle est une âme sensible, trop sensible même, et toucher du doigt la misère d'autrui ne saurait rester sans conséquence sur sa personne. Mais, c'est un peu lourd comme budget. Et, je ne suis pas sûr d'avoir les reins assez solides pour faire face à cette situation toute nouvelle pour moi à laquelle je ne m'attendais nullement. Débourser une fois... pour un service bien précis est une chose, mais avoir un individu totalement à charge tout au long de l'année en est une autre ! En as-tu conscience ?

- Bien sûr que j'en ai conscience !

- Je préconise toujours à quiconque une très longue réflexion avant de poser le moindre geste dans son existence, ceci pour faire en sorte de limiter les dégâts...

- J'approuve ta grande sagesse, papa, l'interrompt Thierry, mais il te faut te rendre compte de l'urgence de la situation... Une vie n'attend pas. Le temps file à la vitesse de l'éclair. Ce geste à poser, il faut le faire tout de suite sans quoi Loucy ratera sa chance de... devenir quelqu'un. Il suffirait d'une grossesse non désirée pour que son avenir soit hypothéqué. Et dans son milieu, c'est une chose très courante. Des gamines de 12 ou 13 ans de ses amies étaient déjà mères autour d'elle. De plus, vu la misère dans laquelle sa famille végète, cela ne m'étonnerait pas si un jour elle se retrouve à faire la domestique chez monsieur X ou madame Y. C'est tout cela que nous pouvons lui éviter. Si c'est juste une question d'argent qui pose problème, eh bien, je suis prêt à faire certains sacrifices pour faciliter son avancement.

- C'est impossible, Thierry, tu n'as absolument pas de revenus !

- Oui, nous sommes d'accord, mais par exemple je sais que poursuivre ma formation à l'étranger va coûter cher...

- Non, non et non ! N'y pense surtout pas..., s'empressa de déclarer Peter qui anticipait déjà sa pensée.

- Tu as tout compris, à ce que je vois, papa ! Et je suis ferme là-dessus. Je renonce à mes études aux États-Unis pour lui donner sa chance. Je vendrai ma moto, ma collection de pièces anciennes de monnaie, ma guitare électrique... tout ce qui pourrait trouver preneur, quoi ! Je me chercherai un emploi à mi-temps s'il le faut...

- Et tu feras tout cela pour... une illustre inconnue !

- Inconnue, elle ne l'est pas tout à fait. Nous avons sympathisé toute de suite, elle et moi ! Sa venue ici m'a fait avant tout prendre conscience que je suis quelqu'un qui a été gâté par la vie. J'ai tout et il y en a d'autres qui n'ont absolument rien ! On m'a élevé en m'inculquant des

principes de générosité et d'équité. On m'a dit qu'il fallait éviter d'être égoïste. Je ne fais que suivre les préceptes enseignés par maman et toi. Et puis... c'est la fille du responsable de tes terres. Mon geste n'est que simple... humanité. Le destin de Loucy l'a emmenée dans notre demeure... ce n'est sûrement pas le fruit du hasard. Offrons-lui ce qui semble lui manquer le plus... une solide éducation et surtout l'instruction.

- Tu es un homme au grand cœur, Thierry, c'est bon ! Je me courbe devant ton altruisme.

Cependant, ne vas-tu pas... regretter... et un jour t'en mordre les doigts ?

- Je suis certain de n'avoir aucun regret à l'avenir. Je suis déjà assez outillé pour pouvoir m'en sortir. J'irai m'inscrire à la Faculté des Sciences comme la majorité de mes camarades de promotion. Elle a une excellente cote, cette université d'État ! Cela m'indiffère complètement d'avoir un diplôme étranger. Ma réussite n'en dépend nullement.

Après de longues secondes de réflexion, Peter, vaincu par les arguments en béton de son fils, acquiesça.

- Très bien, alors ! Nous ferons comme tu le désires, cela me permettra de souffler et de voir venir. Si ses parents acceptent notre proposition, Loucy sera ici chez elle !

- Oh, merci papa, merci ! s'écria Thierry en entendant ces paroles qui le transportaient de joie.

Il se leva et se jeta dans les bras de son père qu'il étreignit avec effusion.

Et, avant que ce dernier ait pu ajouter un mot, le jeune homme avait déjà bondi hors de la pièce pour annoncer la bonne nouvelle à Loucy !

\*\*\*

Longtemps après son départ, Peter Brouard était resté cloué à sa chaise. Il réfléchissait !

Son fils, mine de rien, venait de lui donner une magistrale leçon de vie. Il s'était comporté... comme un homme... un vrai ! Et, il se découvrait plein d'admiration à son endroit.

Nombre de jeunes mâles à sa place auraient tôt fait de se jeter sur la demoiselle, sans se soucier de l'âge tendre et du désarroi de celle-ci, rien que pour assouvir leurs pulsions sexuelles.

Il se rendait à l'évidence que la société même dans laquelle les hommes évoluaient les poussait à la bêtise, les forçait à avoir souvent un comportement d'animal sauvage.

Tout n'était que vanité, au fait !

Cela avait été de la barbarie de sa part d'organiser cette... cette... partie de jambes en l'air pour Thierry. Une véritable violation de vie privée. Un geste qui suscitait en lui, avec le recul, un sentiment de honte.

Avoir demandé à Cyprien un tel service était devenu, à ses yeux, tout aussi affreux. Et le fait que ce dernier ait accepté ne l'était pas moins. De quel droit disposait-il lui ainsi de ses filles ? Être le maquereau de ses propres enfants était d'une horreur sans nom. La misère incarnait, sans aucun doute, l'une des plus grandes plaies de ce monde !

C'est vrai que les mâles, ne recherchant leur satisfaction personnelle, regardaient leurs partenaires féminins comme du bétail... Une pensée qui le dérangeait maintenant et provoquait en lui un dégoût sans borne.

N'était-on un homme seulement quand on prenait femme ? Ses convictions d'hier avaient été sérieusement ébranlées par l'acte de générosité du fruit de ses entrailles !

Il en était encore tout bouleversé !

## **Chapitre 7**

### **La soirée dansante**

Quand Thierry Brouard stationna sa Yamaha, une 250cc, dans la cour des Baranco il était 9h00 du soir. Toute la bande joyeuse était déjà au rendez-vous.

La musique « Men Polo » du mini jazz « Les Difficiles de Pétion-ville » était à son plus haut débit et des tintements de verres, des bruits de voix et des éclats de rire lui parvenaient de manière distincte et il éprouva un vif soulagement de pouvoir retrouver ses copains, son ambiance et surtout, Christelle, l'élue de son cœur.

Celle-ci devait l'attendre avec une impatience grandissante. Lui, de son côté, il avait une telle hâte de la prendre dans ses bras et de la faire danser pour oublier un peu les heures douloureuses qu'il avait vécues depuis qu'il avait fait la connaissance de Loucy.

Que c'était bon de recouvrer l'insouciance de sa jeunesse !

Il enleva ses gants de cuir qu'il fourra dans l'une des poches de sa « *sport jacket* » fabriquée en tissu « *jeans* ».

Il accrochait son casque au guidon de la moto lorsqu'il entendit quelqu'un crier son nom :

- Thierry !

La voix fraîche et musicale de Christelle éclaboussa son cœur de bonheur. Elle courut vers lui et il la reçut contre sa poitrine avec une joie délirante, la serra à l'étouffer respirant à pleins poumons l'odeur de son parfum « miss Dior » fruité et délicat, de sa peau et de ses cheveux.

Quand leurs lèvres se rencontrèrent pour un baiser long et passionné, il se sentit transporté aux plus hautes cimes de l'amour.

Il l'embrassa encore et encore profitant de cet instant merveilleux de stricte intimité, car il savait que Francis, frère cadet et chaperon de Christelle, se trouvait immanquablement dans les parages. Jamais les parents de la jeune fille n'acceptaient de la laisser sortir seule et ceci depuis le tout début de leur relation qui datait déjà de l'année précédente.

- Je t'aime ! Lui chuchota-t-il entre deux mamours.

- Je t'aime ! Lui susurra Christelle en se serrant encore plus fort contre lui. Je veux être près de toi le restant de mes jours !

Puis, ils restèrent immobiles durant d'interminables minutes savourant le rapprochement de leurs corps qui tressaillaient d'un intense désir.

Une voiture de sport, roulant à toute vitesse, pénétra elle aussi dans la cour et brisa l'enchantement.

Clark Bondel, un ami commun, en descendit prestement en leur lançant :

- Salut les amoureux ! Désolé de vous déranger !

- Salut Clark, répondirent-ils en chœur sans pourtant se détacher l'un de l'autre.

Et le dénommé Clark se dirigea d'un pas précipité vers la salle de bal. Liliane, sa copine, l'y attendait avec impatience.

Nos tourtereaux allaient recommencer à s'embrasser. Leurs lèvres se touchaient presque... quand la voix de Francis, qui veillait au grain, se fit entendre :

- Christelle, où es-tu ?

L'interpellée poussa un soupir d'agacement :

- J'arrive ! Dit-elle à l'attention de son frère.

Et se tournant à nouveau vers Thierry :

- Allez, viens, entrons, je t'invite à danser ! Nous serons bien mieux sur la piste bondée de gens, ti Fritz Baranco, notre amphitryon du jour, a déjà tamisé les lumières.

\*\*\*

En effet, la piste de danse était pleine à craquer au moment où ils y arrivèrent. Un slow de

l'orchestre les Shleu-Shleu faisait déjà la joie des danseurs.

Christelle prit son cavalier par la main et l'entraîna au beau milieu de la foule.

Là, elle était sûre de ne pas être dérangée par Francis qui, lui, n'avait pas de partenaire. Nos tourtereaux s'enlacèrent avec un bonheur incommensurable et leurs corps s'épousèrent délicieusement de manière parfaite jusqu'à se souder l'un à l'autre. C'est avec un ravissement sans pareil qu'ils se laissèrent emporter par la douce mélancolie de cette savoureuse musique qui les guida sur le chemin du... paradis... celui de tout un monde de sensations merveilleuses. Thierry s'abandonna à toute cette douceur avec un enchantement sans borne.

La soirée d'hier lui avait volé une grande part de son insouciance habituelle et cela lui faisait un bien fou de se retremper dans le propre bain de son adolescence retrouvée.

Un instant, il s'interrogea sur ce qu'il aurait éprouvé comme sentiment envers Christelle si son « initiation » avait réellement eu lieu.

Non, il valait mieux ne pas y penser.

Son père avait souhaité qu'il perde son innocence sexuelle, mais, tout de même, sans avoir posé le petit doigt sur Loucy, il avait perdu son « innocence » tout court ; car jamais plus il ne regarderait la vie de la même manière qu'avant. Une nuit lui avait suffi pour passer de l'enfance à l'âge adulte.

Maintenant, il se demandait avec effroi comment il allait cacher tout ceci à Christelle.

Il espérait de tout son cœur que celle-ci jamais ne découvrirait ni le comment ni le pourquoi de la présence de Loucy chez lui.

Quelle angoisse !

Il s'en voulait à l'avance de pouvoir lui faire le moindre mal. Il en était bien trop amoureux pour cela ! La faire souffrir inutilement serait pour lui un véritable calvaire.

Rien qu'à cette idée, il était étreint par une sourde angoisse. Elle était si douce et si adorable, sa Christelle !

Il la pressa contre lui à l'étouffer comme cherchant à la protéger de tous les malheurs de l'existence. Et, les lèvres au creux de son oreille, il lui murmura des mots d'amour infinis.

Ah, comme il l'aimait !

## **Chapitre 8**

### **La confidence**

*Margaret Papillon*

Pour la première fois depuis des lustres, Thierry avait séché son cours de trigonométrie. Physiquement, il était bien dans la classe, mais mentalement son esprit voyageait dans le temps. Ses préoccupations étaient ailleurs.

Il n'avait qu'une hâte, que sonne la cloche annonçant la récréation, pour pouvoir rencontrer, Christopher Beaulieu, son meilleur ami. C'était bien la seule personne au monde à qui il pouvait confier ses tourments de l'heure.

Aussi, quand le timbre de la sonnette se fit entendre, il referma avec précipitation son livre et son cahier dont les pages étaient restées toutes vierges, d'une blancheur immaculée... pour se précipiter à l'extérieur.

Il atteignait déjà la porte lorsque la voix du professeur, le Père Mathon, freina sa course :  
- Monsieur Brouard, pourrais-je vous voir un moment s'il vous plaît ?

Le jeune homme jura entre ses dents et revint à contrecœur sur ses pas. La demi-heure que durait la récré était définitivement insuffisante pour avoir le temps de raconter à son camarade les événements du weekend et voilà qu'il devait raccourcir celle-ci pour écouter les reproches qu'il anticipait aisément.

- Oui, Père Mathon, dit-il sur un ton apparemment calme quand il fut à hauteur du prêtre ; alors qu'il maîtrisait à peine son impatience.

- Hum... j'ai noté chez vous une certaine nervosité inhabituelle durant mon cours qui en général vous passionne... il y... aurait-il une raison valable à cela ?

Thierry fut terriblement surpris de constater que le religieux avait pu déceler ses tourments malgré tous les efforts qu'il avait déployés pour n'en rien laisser paraître.

- Euh... je ne vois pas très bien là où vous voulez en venir, cher Père !

- Pourtant...

- Vous vous trompez... certainement, Père Mathon !

- Je vous ai trouvé comme étranger à ce qui se passait ici pendant les deux heures qu'a duré le cours et j'ai remarqué aussi... votre devoir non fait... de plus, vous étiez également absent à l'entraînement de foot samedi dernier...

À ces mots, Thierry se retrouva vite à court d'arguments.

- Euh...

- Les examens du mois de décembre sont dans exactement huit jours... poursuivit le prêtre, ce n'est manifestement pas le moment de flancher... Vous n'ignorez pas que l'institution compte sur vous pour battre des records aux épreuves du bac ?

- Ne vous inquiétez pas Père Mathon, j'ai quelques petits ennuis, mais ceux-ci ne peuvent être que passagers. D'ici demain..., je pense pouvoir rétablir mon équilibre et jouir à nouveau de mon énergie habituelle, tenta de le rassurer Thierry en faisant déjà route vers la sortie.

- En tout cas, sachez que vous aurez toujours en moi une oreille attentive...

- Merci de votre grande sollicitude, Père Mathon, je garderai bien ceci en tête, ne vous angoissez pas plus à ce sujet !

Et il s'en fut avec une vélocité à faire pâlir le meilleur des sprinters.

Le Père Mathon était la dernière personne à laquelle il pourrait discuter de son « initiation » ratée. La leçon à tirer pour lui du commentaire de l'homme d'Église était qu'il fallait faire très attention à mieux cacher ses sentiments à l'avenir. Être un livre ouvert pour ses pairs n'avait vraiment rien d'agréable, songea-t-il en se dirigeant vers le réfectoire désert à cette heure de la journée, où l'attendait son confident du jour.

\*\*\*

- Quoi ! Ce n'est pas possible ! Tu as eu la chance d'avoir une fille dans ton lit et tu n'as pas sauté sur l'occasion. Alors, là, je n'en reviens pas !

C'était Christopher qui s'insurgeait de la sorte.

- Mais... écoute, elle est toute jeune comme je te l'ai expliqué en début de la conversation. Elle n'a que treize ans ! C'est encore une enfant !

- Et toi ? Pour qui te prends-tu ? Pour un vieux de 80 ans. Mais c'est de la folie ! Tu es totalement zinzin !

- Je n'ai jamais rien affirmé de pareil...

- Donc, quel est ton problème ? Dans la vie, un homme doit savoir saisir ce genre d'opportunité. Et comme dirait ma mère : « l'occasion n'a qu'un cheveu ! » On n'a pas idée d'être aussi poltron. L'existence t'a fait un cadeau royal et toi, qu'est-ce que tu en fais ? Tu le lances par la fenêtre ! Essaie de t'imaginer un instant le nombre de gars de notre âge qui auraient donné tout l'or du monde pour être dans une situation semblable. Tous ceux qui comme moi, ont dû aller jeter leur gourme dans des bordels piteux du corridor « *Bois de Chêne\** » avec des filles minables ayant déjà reçu la république entière dans leur lit au risque d'attraper toutes sortes de maladies vénériennes. Tu es un malade, cher ami, un déséquilibré mental. Il faut te faire soigner !

- Comment ? s'exclama Thierry scandalisé, toi aussi, comme pour mes frères aînés, ton initiation a eu lieu dans une maison de passe ! Mais, tu m'avais dit que cela s'était fait de manière romantique avec ton premier flirt !

- Ce n'était qu'un pieux mensonge, vieux, car personne n'a envie d'avouer une telle... déchéance. On est bien contraint de broder autour... Tu connais l'histoire de Léon ?

- Non..., raconte !

- Léon n'avait que 16 ans quand des copains l'ont entraîné chez les putes d'un bidonville nommé « Jalousie ». Il y a pris goût plus que de raison. Il en fit une obsession, se désintéressant même de ses études alors qu'il était un élément brillant. Évidemment, comme cela arrive souvent à cet âge, il négligea le port du préservatif. Lorsque les autres insistaient

afin qu'il se protège, il aimait à leur répéter : « qui aurait aimé sucer un *pirouli*\* ou manger une friandise... une sucrerie encore enrobée de son emballage de plastique ? » Eh bien, ce type de comportement finit par lui être fatal. Il écopa de maladies vénériennes. En effet, il attrapa des morpions doublés d'une blennorragie aigüe. Les siens ignoraient, à n'en pas douter, tout de sa nouvelle vie et le croyaient sage comme une image. Il fut donc dans l'incapacité de leur dévoiler son état dont il avait honte à présent. Le pauvre, les copains tentèrent de l'aider en volant des médicaments dans l'armoire à pharmacie de leurs parents, mais ceux-ci se révélèrent inefficaces puisque totalement inappropriés. Léon se retrouva vite dans une situation insoutenable avec d'horribles démangeaisons. Avec sa chaude-pisse par-dessus le marché, c'est la folie qui le guettait. Il se grattait à s'arracher la peau. À la fin n'y tenant plus, pour calmer ses prurits, il dut utiliser la force. Il s'arma d'un puissant insecticide, un atomiseur Baygon, et s'en aspergea. Cela ne le soulagea que momentanément, car l'infection, elle, gagnait du terrain. Il était au bord du précipice quand finalement il se décida à confesser sa faute à ses procréateurs. Là, ce fut le branle-bas général avec une hospitalisation immédiate et la prise massive d'antibiotiques à tuer un bœuf ! Lorsqu'il put enfin se remettre de cette catastrophe, sa mère lui fit chanter une messe d'Action de grâce. Il n'y avait pas meilleure façon de répandre une nouvelle dans notre petit pays. En un rien de temps, toutes les filles furent au courant de sa mésaventure et sa *girlfriend* idem. Cette dernière, se sentant complètement flouée, ne lui adressa plus la parole. Point n'est besoin de te dire que, depuis lors, les demoiselles le fuyaient comme la peste. C'est avec la tête basse que Léon entre désormais à l'église le dimanche alors que jusque-là son port était altier et il avait été fier comme Artaban.

- Cette petite ignorait tout de la sexualité et à son âge...

- Raison de plus ! l'interrompt l'autre, de plus en plus horrifié, ce fut un double cadeau...

- Eh, là, Christopher, je te trouve un brin cynique...

- ... Tu as un paternel en or, vieux ! S'il a pu penser à t'offrir un tel présent, vraiment..., il sort de l'ordinaire. Et toi, le champion en mœurs... quelle a été ta décision ? Négliger tout ça... pour les filles de joie, qui n'ont de joie que le nom, de Carrefour ? Tu ne sais vraiment pas à quoi tu pourrais être exposé...

- Non, surtout pas ! Les prostituées ne m'intéressent pas du tout ! Oh, que non ! Moi, mon rêve c'est de le « faire » avec Christelle. Si tu savais ce que je ressens quand je la prends dans mes bras. Elle est adorable comme tout. Je l'aime à mourir ! J'estime que cela vaut la peine de se montrer patient et d'attendre patiemment...

- Attendre quoi ?

- Que l'on trouve l'occasion pour ce faire ! Ses parents lui collent à n'en plus finir son frère Francis comme chaperon. Alors, là, mission... toujours impossible !

- Ah, ah, ah, ah ! La meilleure façon de te débarrasser de ce petit... "parasite" c'est de lui fourrer une *girlfriend* dans les pattes. Je t'assure qu'il te foutra une paix royale !

- Tiens, ça c'est une très belle idée ! Je n'y avais pas pensé !

- Je connais une gentille poupée qui pourrait faire l'affaire !

- Tu me la présenteras, dis ?

- Sans aucun doute ! Quel âge a-t-il, ce fameux Francis ?

- Bientôt quinze ans !

- Donc, j'ai exactement ce qu'il te faut ! Ma cousine, Colette, une fille de quatorze ans, aimable comme tout, qui se fera, un plaisir fou de lui tenir compagnie. Car, de son côté, elle n'aspire qu'à avoir un *boyfriend*.

- Eh bien, voilà, un problème de résolu !

- Tu m'en devras une, n'est-ce pas, Thierry ?

- Pour sûr, mon ami !

- Dis-moi..., revenons aux choses sérieuses... tu ne pourrais pas proposer à Loucy de faire un tour de mon côté de préférence, lança Christopher sur le ton de la plaisanterie, je suis certain que je lui aurais réservé un bien meilleur accueil...

- Ah, ça non ! répliqua Thierry le plus sérieusement du monde. Loucy est une fille d'une rare intelligence. J'ai demandé à mes parents de lui permettre de rester vivre à la maison afin qu'elle puisse terminer ses études et ils ont finalement, après des échanges plutôt animés, pu trouver un terrain d'entente sur la question.

- Ça alors, c'est incroyable ! Elle va habiter chez toi en plus ?

- Eh oui ! Ses parents n'ont pas les moyens de continuer à lui payer son écolage... Ma mère affirme souvent, à qui veut l'entendre, que le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un être humain c'est de lui donner accès au savoir. Je l'ai tout bonnement prise au mot et j'ai plaidé la cause de cette enfant. Et cela a marché !

Et... Thierry lui raconta toute l'histoire.

- Wowww ! Thierry, je suis vraiment admiratif à ton endroit. Rares sont les gars de ton âge qui

auraient fait preuve de tant de générosité. Tu as... des qualités... humaines exceptionnelles. Mais... tu auras donc la tentation... toujours à portée de mains, plaisanta-t-il quand même.

- Ce n'est absolument pas dans mes préoccupations, Christopher, à t'avouer franchement... J'ai touché du doigt cette plaie qu'est la misère et je t'assure que cela m'a, peut-être, changé pour le restant de mes jours.

- Bon, puisque tu le dis !

- Je crois... qu'avec un tant soit peu de compassion, l'indigence aurait pu être vaincue. Mais les hommes privilégient à tous les coups la sécheresse de cœur et l'égoïsme et cela gâche tout !

- Tu ne saurais mieux l'exprimer, Thierry ! Et je pense...

Avant que Christopher ait pu achever sa phrase, ils entendirent le tocsin annonçant le glas de la récréation.

- Allez, Chris, il faut que je parte ! Merci de m'avoir écouté, cela m'a été du plus grand réconfort. J'éprouve vraiment un réel soulagement de m'être confié à toi.

- Je te comprends parfaitement, mon vieux, cela me fait toujours plaisir de pouvoir aider un ami.

Pour se dire au revoir, nos deux camarades échangèrent une solide poignée de main.

- Le rendez-vous du weekend sera à Michèle Scotch Club, y seras-tu ? demanda Christopher.

- Bien sûr ! Pour rien au monde, je ne raterai cette ambiance de pop psychédélique, comme déclarait Rico Jean-Baptiste, l'animateur de « Tambour Battant » mon émission de musiques locales préférées.

- Très bien, alors. On se verra là-bas !

\*\*\*

Thierry avait à peine tourné le dos que Christopher, grimaçant, ne pouvant contenir sa fureur, serra les poings en grinçant fortement des dents.

Il pensa que son camarade avait vraiment une chance audacieuse et la jalousie, sentiment qu'il s'efforçait toujours de cacher depuis belle lurette, qu'il éprouvait à son endroit s'en accrut.

Cela faisait longtemps qu'il enviait l'intelligence et le grand sens de discipline de son ami. Surtout depuis qu'il avait dû redoubler sa rhéto passant ainsi certainement aux yeux de l'autre pour un cancre. Qui pis est, il avait été le seul à se retrouver confronté à cette situation d'échec. Il en avait pleuré de désespoir.

Au fait, Thierry était tout ce qu'il aurait voulu être : un élément d'élite !

Il avait bien moins de fortune que lui, mais un coefficient intellectuel nettement supérieur au sien, un charme fou et, pour couronner le tout, il avait des parents merveilleux qui s'occupaient de lui avec amour ; ce qui n'était absolument pas son cas. Fils de divorcés, il était tiraillé entre ses deux vieux.

Thierry avait été gâté par la vie. Cela faisait trop pour un seul homme ! De plus, pour comble de malheur, il avait gagné le cœur de la fille qu'il aimait le plus au monde.

Mais, bon Dieu de bon sang, qu'est-ce qui lui avait pris de lui suggérer d'avoir recours à une petite amie pour détourner l'attention de Francis ; alors que celui-ci jouait son rôle de chaperon auprès de Christelle à la perfection.

Ah, Christelle, la jeune fille qui hantait ses jours et ses nuits depuis plus de deux ans.

Christelle qui n'avait d'yeux que pour Thierry, tandis que lui, il se morfondait pour elle.

Cependant, la réponse à toutes ses déclarations d'amour avait été un : « NON ! », sans appel.

Mais, comment aurait-il pu faire le poids face à Thierry l'homme intègre, lorsque de son côté il s'était taillé la triste réputation d'être un coureur de jupons invétéré et un habitué des bordels du bord de mer ?

Christelle ne trouvait en lui qu'un simple ami et cela le mettait en fureur de la voir couvrir Thierry de son chaud regard de femelle amoureuse.

Il lui avait envoyé plusieurs billets doux par l'entremise de Sophia la meilleure copine de la demoiselle, mais l'objet de sa convoitise les avait tous ignorés, trop entichée de THIERRY !

Et, il en bavait de rage !

Récemment, dans une ultime tentative de séduction, il avait profité d'un après-midi où son père faisait sa sieste pour lui voler sa voiture ; une Chevrolet Impala, verte, toute neuve. C'est le corps et le cœur secoués de trémulations qu'il s'était rendu chez sa dulcinée croyant pouvoir l'épater en lui exhibant ce rutilant matériel roulant.

Fièremment, il avait demandé en lui montrant l'auto des yeux : « Alors, maintenant..., c'est oui ?

»

Il n'avait fait que se couvrir de ridicule, car elle avait, tout simplement, éclaté de rire puis lui avait balancé au visage : « Tu te moques de moi, Christ ? Tu me prends pour qui, les petites donzelles de quatre sous que tu fréquentes ? »

Lui qui avait tant espéré qu'elle sauterait dans la Chevrolet pour une virée mémorable à travers toute la ville.

Comme il s'était trompé !

Qu'elle ne fût pas matérialiste, c'était peu dire !

Après cet incident, elle avait même refusé de lui adresser la parole une semaine entière.

Il en avait été mortifié !

En attendant, il lui fallait trouver d'autres solutions pour pouvoir ferrer ce poisson récalcitrant quitte à briser son amitié, pourtant vieille de plus de dix ans, avec Thierry.

Sa seule consolation..., après une telle confiance de la part de son ami, c'est qu'il avait de quoi ternir l'image de celui-ci auprès de la belle en travestissant quelque peu la vérité au moment opportun.

Il avait appris très tôt que la vie n'était qu'un jeu de griffes et il lui prenait l'envie de sortir les siennes.

Margaret Papillon

*La mesure de l'amour c'est d'aimer sans mesure. Saint-Augustin*

## Chapitre 9

### Christelle

- Mon Dieu, comme je l'aime !

Christelle avait passé la nuit à rêver de Thierry et elle s'était réveillée avec cette formidable constatation. Son amour pour lui devenait de jour en jour de plus en plus fort.

Il était si différent de ces petits machos qui lui tournaient autour et dont elle avait horreur.

Elle s'étira d'aise et poussa un long soupir de contentement.

Quelle extraordinaire soirée elle avait vécue dans ses bras ! Elle en était encore toute retournée de ses sensations nouvelles éprouvées quand leurs corps s'étaient épousés si étroitement sur la piste de danse. Son cœur continuait de battre furieusement. Tout son être s'était embrasé et s'était vite transformé en un véritable volcan en éruption. Et, cette explosion de ses sens l'avait plongée dans un état d'euphorie sans pareille.

Elle n'avait plus qu'une hâte : le revoir ! N'avait qu'un désir : passer sa vie à le regarder vivre ! Qu'un souhait... lui appartenir pour toujours et qu'une envie... se donner à lui pour lui prouver son amour... lui ouvrir les portes de son... paradis.

Soudain, un souvenir agréable la fit se jeter hors de son lit avec célérité. Marchant encore comme sur un nuage, elle se dirigea vers sa coiffeuse. Là, entre un flacon de parfum *Fabergé*, quelques bibelots en porcelaine de Limoges et une luxueuse boîte de poudre *Shalimar*, don de sa grand-mère maternelle, était posé un trente-trois tours de Claude-Michel Schönberg. Elle s'empara du disque microsillon et le pressa contre son cœur. Thierry le lui avait acheté chez *Anson Music Center*, le magasin d'albums le plus à la mode de la ville et le lui avait offert il y a un couple de jours et avait insisté pour qu'elle écoute le hit qui y était gravé intitulé : « *Le Premier pas* ».

C'est d'une main tremblante qu'elle plaça le précieux cadeau sur le tourne-disque et y déposa l'aiguille lectrice avec précaution.

La mélodie s'éleva dans les airs, légère et aérienne :

*Le premier pas  
J'aimerais qu'elle fasse le premier pas  
Je sais, cela ne se fait pas  
Pourtant, j'aimerais que ce soit elle qui vienne à moi  
Car voyez-vous je n'ose pas  
Rechercher la manière  
De la voir, de lui plaire  
L'approcher lui parler  
Et ne pas la brusquer  
Lui dire des mots d'amour  
Sans savoir en retour  
Si elle aimera  
Ou refusera ce premier pas...*



Des paroles merveilleuses écrites par ce musicien de talent et qui lui allaient droit au cœur lui racontant par touches délicates le désir que son amoureux avait d'elle et son envie de la voir éprise au point de vouloir faire le... premier pas.

Sa galanterie la touchait énormément et était comme un baume sur ses blessures laissées par Jean-Bernard son ex-boyfriend qui s'était avéré être un véritable rustre.

Souvent, elle se demandait où il avait la tête, ce gars. À dix-huit ans, Jean-B (son sobriquet) se comportait comme s'il en avait douze. Ses conversations se limitaient à lui et à lui seul. Avec un ego surdimensionné comme le sien, rien d'étonnant. Il était un passionné de karaté et passait son temps à lui répéter, lors de ses visites, combien il était fort et pourrait, s'il le désirait, lui briser la nuque en deux temps trois mouvements. Un jour, il l'avait invitée à une séance de cinéma et n'avait rien trouvé de mieux à faire que de faire bondir son auto à plus de 80 km/h dans une rue passante lui coupant ainsi le souffle. Elle avait eu beau attirer son attention sur le fait que ce genre de cascade lui donnait une frousse terrible, mais ce dernier ne s'était guère soucié de changer d'attitude, la traitant même de poltronne en ricanant de plaisir. Un véritable sadique ! Vraiment, elle en avait vu des vertes et des pas mûres avec ce... drôle de pistolet ! Le comble avait été le coup du trophée de volleyball.

Tous les deux, avec leur équipe respective, avaient gagné une médaille d'argent au dernier championnat de volley. À cause de l'hospitalisation de son grand-père, pour cause d'une grave crise d'asthme, elle avait été dans l'incapacité d'assister à la cérémonie de remise des prix et elle avait prié Jean-B de bien vouloir se charger de lui récupérer son bien. Ce dernier accepta volontiers de lui rendre ce petit service. Mais, lorsqu'il vint le lendemain lui rapporter sa distinction... surprise... Alors qu'il arborait fièrement à son cou une belle médaille sans défaut, brillante de mille feux, il lui tendit la sienne comme recollée avec du *crazy glue*. Quand elle s'en étonna et s'en offusqua à en faire une maladie, il se contenta de lui dire, avec sa désinvolture habituelle, que malheureusement le précieux objet, fait de terre cuite, lui avait échappé des mains et s'était brisé en mille morceaux sur le parquet de sa chambre à coucher. Il avait fait de son mieux pour le réparer, mais avait échoué à pouvoir reconstituer tout le puzzle de cette « chose » somme toute fragile ; vu que des tas de toutes petites pièces s'en étaient allés galérer on ne sait où. Quel mufle ! Il n'avait même pas eu la décence de lui offrir la sienne lorsque celle-ci pendait, orgueilleusement, ostensiblement, sur sa poitrine ! Cet incident avait signé l'arrêt de mort de leur relation qui n'avait que trop duré à son avis. Six mois d'un tel malotru, c'était bien plus qu'elle ne pouvait en supporter.

Pierre-Roger ! Celui-là, un autre phénomène. Il donnait l'impression de vouloir établir ses quartiers sur la galerie familiale. Il arrivait tôt, aux environs de sept heures du soir, et ne levait l'ancre que vers minuit, ce qui agaçait au plus haut point le maître de céans qui n'arrêtait pas de se demander, avec raison, si ce jeune homme, pourtant d'une classe aisée de la société, avait un toit sur la tête ou encore des parents l'attendant à la maison pour lui faire des remontrances concernant l'heure indue à laquelle il rentrait alors qu'il n'avait que dix-sept ans. Ces visites étaient d'autant plus pénibles qu'ils passaient leur temps, Christelle et lui, en discussions oiseuses sur la religion ou la philosophie. Comme si cela avait un sens de faire une cour assidue à une demoiselle en tenant mordicus à lui imposer sa perception des choses jusqu'à horripiler cette dernière ; tout en espérant une réponse positive à ses lettres d'amour. De la pure folie !

Christopher Beaulieu, le fameux !

Christopher Beaulieu, lui, avait cru qu'elle lui serait tombée dans les bras à la vue de la bagnole de luxe de son paternel ! Vraiment, ce garçon se faisait une bien piètre idée des sentiments humains. Et, surtout, il regardait les filles à travers le prisme d'un matérialisme outrageant.

Elle l'avait jugé si détestable ce jour-là.

Et puis, il y avait aussi ceux qui apprenaient par cœur des pages entières du dictionnaire Larousse et venait les lui réciter en espérant qu'elle les prendrait pour des érudits.

Doux Jésus, qu'est-ce qu'ils pouvaient être ô combien minables !

Tandis qu'avec Thierry, tout était à l'opposé de ces messieurs. Elle avait trouvé en lui son alter ego. Il était si différent de tous ces petits machos à la manque, qui gravitaient autour d'elle toute la sainte journée.

Et, déjà, malgré son jeune âge, elle ne désirait qu'une seule chose : « passer sa vie à ses côtés ! »

## Chapitre 10

### Journal de Loune 1

13 octobre 1977

Je n'ai qu'une semaine depuis que j'habite chez les Brouard et Thierry m'a fait une proposition que je trouve fort alléchante. C'est celle de tenir comme un journal de bord des faits les plus importants de mon existence. Il dit que de son côté il en fera de même et un jour nous échangerons nos écrits et nous pourrions rire ensemble de nos souvenirs. Il m'a convaincue aussi que c'était une excellente manière de pratiquer mon français et surtout de m'habituer à rédiger des textes et que cela me serait utile pour mes classes à venir. Vraiment, une idée séduisante, surtout qu'ici je peux jouir du courant électrique. Aux heures de coupures, un système que l'on nomme « Luminex », capable de faire jaillir la lumière d'une ampoule de 30 ou 40 watts dont la source est constituée d'une batterie de voiture de laquelle partent des fils qui s'étendent un peu partout, fournit quand même de l'électricité à toute une partie de la maison comme les chambres à coucher, la cuisine et la salle à manger. Quand le courant est rétabli, un chargeur s'occupe de régénérer le condensateur. Je trouve tout cela très ingénieux et surtout très commode. Comme ça, on a toujours le temps de terminer ses devoirs et d'étudier ses leçons.

Je réserverai donc désormais quelques minutes de ma vie à mon « journal intime ».

24 octobre 1977

Quelle joie de retourner à l'école et de retrouver les odeurs que j'adore... celles des plumes, des crayons noirs et des livres neufs. Un parfum qui m'enivre. Je sens que je vais passer l'année scolaire la plus formidable qui soit ! Hourrrra!!!!!!!!!!!!!!

25 octobre 1977

Moi qui autrefois parcourais des et des kilomètres à pied pour me rendre à l'école, voilà que maintenant j'ai un chauffeur qui m'y amène et revient plus tard me prendre à la fin des cours pour me ramener à la maison. Je me sens gâtée comme une princesse ! Et puis, finis les éreintants travaux ménagers pour aider ma mère avec les plus petits au détriment de mes études.

26 octobre 1977

Ce matin, Manmy Suzanne m'a dit que l'uniforme des sœurs m'allait à merveille. J'ai été charmée du compliment.

1<sup>er</sup> novembre 1977

Thierry m'est chaque jour d'un support précieux. Il m'aide à faire les devoirs que je trouve difficiles. Ce garçon est vraiment d'une générosité hors pair ! Christelle a vraiment une chance inouïe de l'avoir pour amoureux.

18 novembre 1977

Aussitôt que j'ai fini d'étudier le vendredi après-midi, je passe mes weekends à « Modelo », l'atelier de couture de Manmy Suzanne. J'adore cet endroit. Je raffole de tous ces beaux tissus, ces popelines, ces taffetas, ces broderies extraordinaires, ces lins de haute qualité. J'aime ce rapport sensuel que j'entretiens avec tout ce chiffon... ces crêpes de chine, ces dentelles françaises, ces guipures, ces Ivoires brodés, ces crépons, ces soies africaines. J'ai tout le temps envie de les toucher, de les palper et de les humer. Ce que j'apprécie aussi c'est d'entendre pérorer les clientes de Manmy, grandes dames de la bourgeoisie. Elles ont toujours des histoires cocasses à raconter. Manmy Suzanne dit que ce sont des cancanes de vieilles commères de me boucher les oreilles quand elles commencent leur blablabla. Mais, moi au contraire je leur suis tout ouïe. Ce monde m'était si étranger. Lorsque l'atelier se déserte enfin, je dévore les catalogues de modèles et les magazines et aussi les romans-photos. J'apprends donc beaucoup sur ma vie toute neuve.

Les ouvrières de « Modelo » sont également mes amies. Elles veulent m'inculquer tout du

métier de couturière. Elles m'apprennent à faire les patrons. Je passerai l'information à mes sœurs. Elles auront bientôt un métier en mains.

Manmy Suzanne me gâte beaucoup, chaque mois elle me confectionne une nouvelle robe. Je suis toujours chic et j'aime ça ! J'aime les belles choses !

12 décembre 1977

J'ai de quoi lire de tout mon soûl pour au moins les dix prochaines années de ma vie, car Thierry m'a offert toute sa collection de livres et de BD. Des Clubs des Cinq, des Clans des Sept, des Alice, des Tintin, des Astérix et Obélix. Des œuvres passionnantes à souhait, qui me font rêver. Quand j'aurai fini de les dévorer, je les apporterai à la maison pour mes frères et sœurs. Ah, ils vont se régaler !

20 décembre 1977

Mon premier carnet a été formidable 9.25 sur 10. La petite provinciale a pu tenir tête aux plus calées de la ville ! Manmy Suzanne et Papy Peter sont fiers de moi.

23 décembre 1977

C'est presque la Noël, l'atelier s'est transformé en une joyeuse ruche bourdonnante. C'est une ambiance du tonnerre. La radio joue en boucle des musiques de circonstance.

Manmy Suzanne me paie pour que je fasse des ourlets, car je n'ai jamais l'envie de quitter l'atelier. Je suis contente de me faire un peu d'argent tout en m'amusant. J'ai toujours hâte d'être à vendredi. Quand ma tirelire sera pleine, je l'apporterai à ma mère et elle s'occupera d'acheter de quoi se nourrir et se vêtir aux plus petits que moi. Ils auront aussi un joyeux Noël.

25 décembre 1977

Aujourd'hui, j'ai eu droit à ma toute première séance de cinéma. Nous sommes tous sortis en famille pour nous rendre au Paramount, un cinéma qui a vu le jour en 1934. Jamais je n'oublierai ce jour ! Tout m'a plu. La salle elle-même, les sièges rembourrés et confortables. Je crois que même le thème musical de la 20<sup>e</sup> Century Fox restera pour toujours gravé dans ma mémoire. Une nouvelle passion est en train de naître en moi ! Vive le 7<sup>e</sup> art !

7 janvier 1978

Manmy Suzanne dit que la musique est essentielle au développement harmonieux d'un être humain, c'est la raison pour laquelle le professeur Anna Morgan me donnait maintenant des leçons à domicile. Madame Morgan était la personne la plus cocasse que je connaisse. Agée de plus de 70 ans et célibataire endurcie, elle se prenait plus que jamais pour une jeune fille et attendait toujours, avec une patience d'ange, l'heureux élu qui demanderait sa main. Son seul regret : sa mère n'était plus de ce monde pour recevoir cette demande en mariage qu'elle avait souhaitée toute son existence. Elle répétait à qui voulait l'entendre que cet homme aurait une chance insolente, car elle était encore vierge à son âge ! Ah, l'adorable Anna ! Elle sentait le renfermé avec un léger mélange de naphthaline et portait sa perruque très souvent de travers et faisait des efforts colossaux pour que son dentier ne lui échappe pas quand elle parlait. Ah, elle était bonne causeuse ! Son péché mignon c'était le « *Seven-up* », cette boisson gazeuse pétillante dont elle ne pouvait vraiment pas se passer. Elle refusait de rentrer chez elle tant que Fanny ne lui en avait pas servi dans un grand verre plein de glace !

## Chapitre 11

### Journal de Thierry 1

24 octobre 1977

Cet après-midi en rentrant de l'école, j'ai été surpris de ne pas voir Loucy dans sa chambre en train d'étudier. Je l'ai cherchée partout dans la maison, mais il n'y avait de traces d'elle nulle part. Finalement, je l'ai retrouvée dans la cuisine extérieure. Elle faisait une grosse vaisselle. Fanny croyant que nous l'avions gardée comme *restavèk\**, une petite bonne à tout faire, avait

obligé la *ti miss* à travailler. Je suis rentré dans une colère folle. J'étais révolté contre cet affreux réflexe qu'on avait dans ce pays d'initier de jeunes personnes à la domesticité. Heureusement, maman est intervenue tout de suite pour mettre un terme au calvaire de la demoiselle et la renvoyer à ses devoirs et à ses leçons. Treize ans, c'est l'âge d'aller à l'école pour se préparer un avenir, ce n'est vraiment pas le moment des travaux forcés ! Loucy se devait d'être fraîche et dispose pour s'instruire. Un pays qui s'est battu pour obtenir son indépendance ne devrait accepter aucune forme d'esclavage. Ouf ! En tout cas, ce problème est résolu !

11 décembre 1977

Je crois que je vais donner à Loucy ma collection de livres je suis certain qu'elle va être très contente.

20 décembre 1977

Loucy a eu un carnet extraordinaire. C'est un très bon départ pour elle. Elle en est très heureuse. Comme cadeau, je lui offrirai une plume Parker. Je pense que cela lui fera plaisir.

4 janvier 1978

Loune est revenue de province cet après-midi.

J'avais été heureux de l'aider à défaire ses bagages et tout se passait bien quand soudain j'ai sorti d'un sac de papier brun de grandes sandales qui n'étaient pas les siennes, puisque visiblement trop amples pour elle, qui ne chaussait que du 6½. De plus, c'était des savates d'homme. Lorsque j'avais tenté de me renseigner auprès d'elle à leur sujet, elle avait poussé un cri d'effroi en les voyant.

- Bon Dieu de bon sang ! Où as-tu trouvé ça ? s'était-elle écriée bouleversée.

- Mais, parmi tes affaires, Loune !

- Oh la la, c'est encore un sacré tour de Ronald, le benjamin de la famille ! Où vais-je mettre ce truc maintenant ?

Elle avait l'air totalement paniquée.

- Bof ! Ce n'est pas un problème, tu les rapporteras à ta prochaine visite, un point c'est tout ! Lui soufflai-je pour tenter de la rassurer.

- Non, je ne veux pas du tout les garder avec moi. Mon Dieu, que puis-je faire ? S'était-elle demandée en se tenant la tête des deux mains et en scrutant la pièce partout autour d'elle comme pour chercher une cachette...

- Loune, arrête de te faire un sang d'encre pour des peccadilles... avais-je protesté.

- Justement, ce ne sont pas des peccadilles. Ces sandales ont... comment pourrais-je t'expliquer... des pouvoirs magiques ! Elles me font presque peur.

À ces mots, j'avais éclaté de rire.

- Dis donc, Loune, tu n'exagères pas un peu ? Je pense que tu as assisté à trop de films fantastiques...

- Écoute Thierry, cette « chose » n'aurait jamais dû être parmi mes effets personnels. Elle ne m'appartient pas...

- Oui, ça, je l'ai compris, mais de là à faire cette tête ? Tu es toute pâle comme si tu as vu le diable en personne.

- Tu ne croirais pas si bien dire !

- Eh bien, tu es en train de m'effrayer à mon tour. Si tu m'expliquais... la raison de tout cet affolement ? Moi, je ne vois qu'une simple paire de sandales.

- Je pense... que cela vaudrait vraiment mieux de tout t'avouer... pour en finir...

- Très bien, nous nous sommes promis de ne pas avoir de secrets l'un pour l'autre... alors, allons-y, je t'écoute !

- Voilà, ces sandales appartiennent à une vieille femme du nom de Grànn Dédé, que l'on dit sorcière, qui habite non loin de mon bourg. Elles ont des pouvoirs extraordinaires... surnaturels !

- Comme quoi, par exemple ?

- Elles permettent à ceux... qui les chaussent de... devenir... parfaitement... invisibles.

Elle avait buté un peu sur les mots.

J'étais resté un instant interdit puis j'avais éclaté de rire bruyamment.

Loune avait semblé très vexée de mon hilarité.

- C'est très vrai ce que j'affirme, Thierry, arrête de te moquer de moi, avait-elle protesté.

- Ce n'était vraiment pas mon intention de te ridiculiser, Loune. Tu m'excuses. Mais, avoue que tes propos ont de quoi troubler... n'importe qui.

- J'étais persuadée par avance que tu ne comprendrais pas... parce que... ce n'est pas ta réalité. Mais, ces choses-là existent pour de bon dans la mienne.  
Je fus plongé tout d'un coup dans une profonde réflexion puis... le cœur battant la chamade...  
- Alors, tu veux dire que si... j'enfile ces sacrées sandales je... disparaîtrai de la vue de tous...  
-Oui, c'est tout à fait ça, tu as parfaitement saisi.  
Toujours incrédule j'avais éclaté de rire tant un tel discours m'avait paru absurde.  
Soudain, j'avais lu de la fureur dans le regard de Loune.  
- Très bien, je vais te prouver tout de suite que je suis loin d'être une menteuse... que tu as tort... de prendre tout ceci à la légère ! Avait-elle déclaré péremptoirement.  
Et, elle enfila les sandales et au même moment, sous mes yeux ébahis elle s'était effacée de mon champ visuel.  
J'avais poussé un cri d'effroi. Cette « chose », comme elle disait, inconnue m'avait fait soudain si peur que tout mon corps s'était mis à trembler très fortement.  
Elle avait réapparu plus de trente secondes plus tard.  
- Maintenant, tu es édifié, n'est-ce pas, Thierry. À voir la mimique que tu fais..., je sens que ton incrédulité en a pris un coup !  
Je n'avais pu que hocher la tête, car j'avais pour un instant perdu l'usage de la parole.  
Cela m'avait pris au moins cinq minutes pour reprendre le contrôle de mes sens.  
- Ça alors, je n'en reviens pas ! Avais-je enfin pu déclarer la gorge encore sèche,  
- Voilà, c'est la raison pour laquelle j'ai parlé de danger tout à l'heure... quand on les enfille, on court le risque de se retrouver dans un endroit totalement inconnu de nous.  
- Chez... le diable... avais-je balbutié en avalant péniblement ma salive...  
- Tu as tout compris...  
- Tout cela est à peine croyable !  
- Et dire que tu n'as encore rien vu ! S'était-elle exclamée.  
- Quoi ?  
- Tiens, nous allons faire une nouvelle expérience...  
Et elle m'avait pris par le bras pour m'entraîner devant le miroir de son armoire.  
- Tu remarques nos reflets à tous les deux dans la glace, Thierry ?  
- Oui, bien sûr, je ne suis pas aveugle tout de même.  
Elle m'abandonna là quelques secondes et alla s'emparer des sandales qu'elle avait laissées derrière nous.  
Elle les avait posées à nouveau à ses pieds et me saisissant la main elle les avait enfilées.  
- Nous vois-tu toujours, mon frère ?  
Tout à coup, nos reflets avaient disparu de la glace.  
J'avais dû me retenir de hurler pour ne pas ameuter le reste de la maison. C'est sûr que personne ne comprendrait et Loune risquait d'être renvoyée dans son patelin pour... sorcellerie.  
Cela aurait été la catastrophe !  
- Bon, plus besoin de mots pour t'expliquer.  
Moi, j'avais été totalement abasourdi !  
Après avoir repris des couleurs, je lui avais demandé :  
- Comment ton frère avait-il pu chiper... ces choses à la vieille sorcière sans qu'elle s'en rende compte ?  
- Lui seul pourrait le dire ! Ma mère l'avait prié, quand elle s'était rendu compte de son larcin, de restituer les objets volés à sa propriétaire. Il avait acquiescé et fait semblant de lui obéir. Mais, au lieu de filer droit chez Grànn Dédé, il avait attendu que Man Louisa ait le dos tourné pour les nicher dans mes bagages. Dans quel but ? Je l'ignore complètement.  
- Que va-t-on en faire, maintenant ?  
- Il faut absolument que je mette ces machins compromettants à l'abri des regards indiscrets. Les risques de me faire attraper sont trop élevés.  
Subitement, j'avais eu une idée lumineuse.  
- Tiens, je sais là où tu pourrais les cacher en attendant leur restitution.  
- Dis vite, car le temps presse. On risque de nous surprendre en flagrant délit de... magie noire !  
- Prends-les, remets-les dans leur sac et suis-moi. Lui avais-je déclaré sur un ton de confiance...

Plus tard..., je n'avais pas été capable de fermer l'œil de la nuit ! Ce nouveau secret qui nous liait n'était pas des plus rassurants.

## Chapitre 12

### Journal de Loune 2

2 avril 1978

Ce soir, Thierry et moi avons été au Triomphe. Je devrais dire au Ciné Théâtre Triomphe. Un nom pompeux qui me plaît énormément. Un cinéma incontestablement imposant. J'ai été vraiment impressionnée par cet endroit. Il y a un tel luxe que j'en suis restée baba ! On ne marche que sur de la moquette. Il y avait grand monde et surtout des gens chics et bien éduqués qui attendaient, dans un murmure feutré de conversation, calmement, patiemment la séance de 19 heures. J'ai beaucoup aimé cette ambiance ! Nous avons aussi vu une œuvre cinématographique extraordinaire, bien qu'un peu triste : « Deux hommes dans la ville » avec Alain Delon et Michel Bouquet. Des acteurs de classe. C'est dommage que Delon soit mort à la fin. La vie a été si injuste envers lui dans le film. J'ai pleuré comme une Madeleine et je n'arrêtais pas de renifler. J'avais peur de déranger les spectateurs autour de moi. Et, c'est seulement quand les lumières se sont rallumées que j'ai compris que beaucoup d'autres partageaient une peine similaire à la mienne, le même état d'émotion. J'adore le cinéma ! Cela me permet de faire des voyages sans quitter mon bout d'île !

7 avril 1978

Ah, ces citadins, ils ont une méconnaissance totale des choses qui se passent dans le pays *en-dehors* ! Le milieu rural leur était totalement inconnu.

J'ai raconté à Thierry, ce jeune homme pure laine de la ville, cette histoire fantastique et, bien évidemment il a refusé de prêter foi à mes propos. Et pourtant !

Voici la teneur de cette ahurissante chronique :

« Un jour que nous voyagions pour Port-auPrince ma mère Louisa et moi, nous avons vécu l'aventure la plus incroyable qui soit.

À la gare routière, nous avions embarqué dans un bus répondant au vocable « Dieu seul me guide » appartenant à monsieur Accélération Mondésir, un chauffeur qui avait la réputation d'être un véritable coureur automobile. Il portait bien son prénom ! Il n'est pas donné à tous de s'appeler « Accélération » C'était un nom de baptême qui sonnait comme de prémonition. En effet, Accélération avait la célérité dans le sang. Ses excès étaient notoires. Cependant, les usagers de la route ne ressentaient aucune crainte de voyager à bord de son bolide, car jamais il n'avait eu d'accidents à son actif. Ce qui était fort étonnant, d'ailleurs. Et, surtout, la principale raison de la confiance qu'ils avaient placée en lui était que tous croyaient « qu'il n'était pas seul maître à bord de son engin » en somme, qu'il avait un « *baka\** », un esprit de feu qui tenait le volant à sa place.

Ma mère avait toujours déclaré, à qui veut l'entendre, que tout ceci n'était que balivernes inventées de toutes pièces par notre homme pour épater la galerie et jouer à l'important. Certains voyageurs pressés de se rendre à un bal populaire en ce jour de Mardi gras avaient versé de l'huile sur le feu en lui demandant de faire bondir son véhicule plus que de raison afin de n'occasionner aucun retard à leur bamboche.

Accélération ne se fit pas prier pour écraser l'accélérateur. La précipitation c'était son affaire,

son milieu ambiant ! Il ne carburait qu'à ça ! Tel était son désir !

L'autobus filait sur le réseau routier à une allure de supersonique. Man Louisa et moi tremblions d'effroi et trouvions toute cette vitesse plus qu'excessive surtout que notre bonhomme participait à toutes les blagues et les « *lodyans* » qui se donnaient dans la cabine des passagers et quittait même souvent la route des yeux pour répondre à une plaisanterie croustillante. C'était lui l'animateur, le pôle d'attraction de cette réunion de blagueurs. La conversation tournait bien évidemment autour des femmes et des tours pendables que celles-ci jouaient aux hommes et des histoires de diables et de loups-garous.

Man Louisa estimait les gars parfaitement imprudents de rigoler ainsi avec Accélération alors que celui-ci avait charge de vies humaines. La moindre petite erreur dans ce cas était toujours fatale à tous. Et là, l'existence d'une bonne vingtaine de personnes était en jeu. Quelques dames, dont le sang s'accélérait dangereusement dans leurs veines en constatant l'irresponsabilité de ce drôle de conducteur, s'insurgèrent contre cet état de fait avec véhémence ; pourtant, leurs propos tombèrent plattement dans l'oreille d'un sourd. Accélération, l'homme pressé, n'en faisait qu'à sa tête, appuyant à fond sur le champignon en ricanant. De la pure inconscience !

Puis, tout alla en s'accélération !

Alors que ces voyageuses complètement chavirées avaient associé leurs forces pour protester énergiquement une nouvelle fois, la chose la plus incroyable au monde se produisit.

Notre rigolo, plein de malice, voulant leur montrer de quel bois il se chauffait, abandonna subitement son volant et donnant totalement dos à sa cabine de pilotage il rejoignit ses pairs à l'arrière du bus, prit les rênes de la « *lodyans* » et s'érigea en roi de la bouffonnerie.

Le « Dieu seul me guide », lui, même privé de guide, continuait de filer à une allure d'enfer.

Des cris et des hurlements hystériques s'élevèrent dans les airs et provoquèrent une assourdissante clameur.

Notre plaisantin n'en fit aucun cas, au contraire il tint bon son show comme si de rien n'était, ne se sentant nullement concerné.

L'accident semblait maintenant inévitable. Des prières montaient déjà vers le Ciel.

Mais, à la surprise générale, le véhicule poursuivait sa route sans ambages, sans aucun problème ni grabuge ; abordant les courbes les plus serrées et les plus difficiles avec une extraordinaire maestria.

Face à cet incroyable constat, là ce fut la panique intégrale ! Les cris redoublèrent d'intensité. Peine perdue !

La folie gagnait du terrain !

Accélération, de son côté, riait, riait, riait sans désespérer..., et ceci, jusqu'à ce qu'ils atteignent leur destination.

Lorsque l'autocar s'immobilisa enfin, les gens, rendus fous d'effroi, se précipitèrent tous en même temps vers la sortie ce qui créa un bouchon de tous les diables. Pendant quelques secondes, ils ne purent bouger d'un pas. Leur épouvante s'en alla croissante.

Soudain, les digues furent comme rompues et ils purent s'échapper dans la précipitation, ce qui occasionna des chutes mémorables et ils furent poursuivis par l'hilarité démoniaque de notre diable de bonhomme.

J'avais vécu ce jour-là la plus grande émotion de ma vie. Un fait réellement inoubliable où la logique et le rationnel n'avaient pas leur place. En fait, une véritable histoire de déments !

10 mai 1978

Thierry m'a présenté à Christelle. Il a dit que j'étais sa sœur adoptive en prenant la précaution de ne pas mentionner la date de mon arrivée dans la maison. Cette dernière et moi avons sympathisé tout de suite. J'espère qu'elle ne saura jamais la raison pour laquelle j'ai atterri dans cette maison. Oh, mon Dieu, protégez-moi... protégez-nous !

13 avril 1980

Maintenant que j'avais grandi, Thierry, Christelle et moi nous nous entendions comme larrons en foire. Le dimanche après-midi, nous nous réunissions sur la galerie pour donner des blagues et pour écouter les disques de Francis Cabrel, Gérard Lenorman, Joe Dassin, Julio Iglesias et Michel Sardou, Michael Jackson, James Brown et Bob Marley. Des moments formidables !

## Chapitre 13

### Louloune

Depuis plusieurs semaines Loucy avait noté le comportement pour le moins étrange d'une dame qui, chaque jour, s'asseyait des heures entières sans bouger sur sa galerie jusqu'à des heures indues de la nuit.

Intriguée, elle avait demandé des explications sur la conduite bizarre de cette mystérieuse voisine limitrophe, Liliane Rivière, et Suzanne lui avait raconté sa terrible histoire :

« La vie de Liliane Rivière bascula au mois de novembre 1965.

En effet, le 13 novembre 1965, aux premières lueurs de l'aube, une cousine de Fritz-Gérald Rivière s'était empressée de venir le mettre au courant de ce qui se tramait contre lui. « Je viens de parler à un haut gradé de l'armée, toujours dans le secret des dieux au sein du pouvoir duvaliériste, il m'a appelé spécialement pour me dire que cette nuit tu seras arrêté pour cause de conspiration contre Duvalier. Il semble que l'un de tes amis a été emprisonné pour avoir voulu, armes au poing, renverser le régime. Ce dernier a été battu et torturé dans les sous-sols du Palais National par Luc Désir et le colonel Jean Tassy, deux tortionnaires notoires. On l'a forcé à donner le nom de ses complices. Il en a lâché deux, mais ses bourreaux ont trouvé ce nombre nettement insuffisant. Fouetté jusqu'au sang pour lui faire cracher le morceau, le prisonnier, endurant une souffrance des plus atroces, n'y tenant plus à un certain moment a fini par accéder à leurs vœux en énonçant au hasard le nom de quelques-uns de ses proches parmi lesquels le tien ! Je t'en prie, mon ami, metstoi à couvert, je te connais et je te sais innocent du complot dont on t'accuse ; cherche-toi un refuge sûr, car ces gens-là sont des « à tout faire » ils sont capables des pires crimes et des plus basses ignominies ! »

Fritz-Gérald Rivière, avocat et notaire de son État, homme honnête et rectiligne à outrance qui avait toujours joui de la confiance de ses pairs, soucieux du bien-être de sa famille, se sachant innocent de ces accusations, somme toute farfelues, portées contre sa personne, refusa net de prendre la fuite. Fuir, à son avis, serait un véritable aveu de culpabilité.

Décamper, serait une manière aussi de livrer sa femme et ses quatre filles adolescentes aux mains de ces chacals, ces sbires zélés du pouvoir sans foi ni loi. Vivre dans le maquis alors que l'on se sait innocent de tout était la chose la plus horrible qui soit. Déguerpir, signifiait aussi un aller simple sans retour, prendre le chemin de l'exil, abandonner tout derrière soi sans assurance de pouvoir revoir sa famille et accepter de recommencer sa vie à zéro en terre étrangère comme l'avaient fait nombre de ses camarades qui avaient vu leur existence se transformer en un enfer du jour au lendemain. Non, trop peu pour lui !

Il décida donc de rester chez lui et d'attendre sagement qu'on vienne l'arrêter pour pouvoir défendre son honneur. Il allait plaider sa cause auprès du président Duvalier comme il avait l'habitude de le faire au tribunal où son éloquence et la verve de ses plaidoyers avaient toujours terrassé celles de ses adversaires. La réussite d'une telle entreprise ne faisait aucun doute à ses yeux, habitué qu'il était à remporter victoire après victoire contre ses opposants. Son épouse, femme de tête, après avoir mûrement réfléchi, le conjura de partir, mais en vain. Tard dans la nuit, le bruit effrayant de moteur de trois DKW, ronflement annonciateur de terreur, se fit entendre. Des hommes en armes, animés, semble-t-il, par une rage sourde, descendirent de leur véhicule et frappèrent sans ménagement à la barrière.

Liliane Rivière tremblante d'émotion adjura une dernière fois son époux de se sauver par la cour arrière, rien n'y fit. « N'aie pas peur, ma chérie, avait répondu Fritz-Gérald, je saurai convaincre Duvalier de mon innocence, je serai de retour très certainement demain dans l'avant-midi ! »

Soudain, les chacals envahirent la maison en poussant des cris de bêtes sauvages.

Après un dernier baiser à sa femme, il encercla de ses bras ses enfants qui pleuraient sans retenue en leur demandant d'avoir la foi et de garder en tête que son absence ne serait que temporaire.

Il croyait fermement au triomphe du droit sur la barbarie !

Sans ménagement, les prédateurs, les uns en vêtements bleus et les autres en uniforme kaki arrachèrent le naïf des bras de ses rejetons qui hurlaient de douleur et s'accrochaient désespérément à lui.

Avec brutalité, les envahisseurs les séparèrent et agrippèrent Rivière par le collet et l'emportèrent comme un voleur et un criminel sans que ses pieds ne puissent toucher terre ; sourds aux cris de détresse poussés par toute la maisonnée.

Depuis ce jour funeste, on n'eut plus aucune nouvelle de Fritz-Gérald Rivière, malgré les démarches faites par sa femme, ses parents et ses proches.

Où l'avaient-ils emmené ? Au Fort Dimanche, aux Casernes Dessalines ou encore au Pénitencier National... Était-il encore vivant ? Quand allaient-ils se rendre enfin compte que



cette arrestation était une erreur grossière ? Des questions et des questions perpétuellement ressassées qui restaient toujours sans réponse.

Une véritable barbarie !

C'est ainsi que disparaissaient sans laisser de traces des citoyens honnêtes et travailleurs qui n'avaient absolument rien à se reprocher. La bête immonde frappait tous azimuts.

Liliane, avec un dévouement hors normes, s'occupa seule de subvenir aux besoins de ses enfants.

Des sommes faramineuses ont été dépensées pour payer de soi-disant informateurs qui n'apportèrent aucune réponse aux milliers de questions que se posaient les parents de FritzGérald.

Et l'attente s'installa telle une mort lente...

Inlassablement, chaque jour de sa vie, Liliane prépara une cantine pleine d'un repas apprêté avec amour qu'elle apportait au Pénitencier National (la grande prison) où « l'on » affirmait que son mari avait été incarcéré.

On disait que les prisonniers étaient nourris d'une affreuse bouillie de maïs « *blanche \** », c'est-à-dire non composé de viandes ni pois ni légumes ; un met fade et sans goût, alors comme elle voulait que son homme ne manquât de rien...

À la maison, chaque jour le couvert était mis comme si le maître de céans allait rentrer d'une minute à l'autre de son étude de notaire.

Et le soir, après le travail éreintant de la journée, tandis que les enfants répétaient leurs leçons dans leur chambre ; Liliane prenait siège sur la galerie et le regard fixé sur la barrière qui s'était refermée derrière son époux... elle attendait... le retour du guerrier...

Mais le guerrier ne revint pas !

Et..., cela faisait bien douze ans maintenant... qu'elle avait perdu l'amour de sa vie et ses filles un merveilleux père, tendre et attentionné ! »

Après avoir écouté cette triste histoire, Louloune avait eu des frissons dans le dos en s'imaginant que quelque chose du genre aurait pu arriver à la famille Brouard. Rien qu'à cette idée elle se mit à trembler de la tête aux pieds.

## Chapitre 14

### Les sandales magiques

La rumeur avait enflé dans la ville à la vitesse de l'éclair jusqu'à parvenir aux oreilles de Suzanne Brouard par l'entremise d'un ami de la famille : le nom de Peter Brouard était sur une liste de gens à arrêter par la dictature pour complot contre la sûreté de l'État.

Des fratries entières avaient déjà été faites prisonnières ces jours derniers et on parlait même d'exécutions sommaires.

Depuis le moment où Peter avait été mis au courant de cette terrible épée de Damoclès qui pendait au-dessus de sa tête, la maison n'était plus que tristesse et désolation, murmures et chuchotements.

Loucy avait entendu quelques bribes de conversation dans lesquelles il était question que Peter, qui se savait innocent des faits qui lui étaient reprochés, préférât attendre que l'on vienne l'arrêter plutôt que de fuir comme un fautif ce qui mettrait toute sa famille en danger de mort. Et elle repensa à l'horrible mésaventure de Fritz-Gérald Rivière appréhendé par la milice de Papa Doc et qui depuis lors avait totalement disparu de la circulation. Le pauvre, son entêtement à vouloir raisonner des chacals lui avait certainement coûté la vie. Sa femme, des années plus tard, l'attendait toujours sur la galerie familiale espérant chaque seconde son retour.

La jeune fille tremblait de la tête aux pieds rien qu'à l'idée que ce triste épisode dans l'existence des Rivière pourrait se répéter, avec des années d'écart, dans une maison contiguë à la leur.

La descente de lieu était imminente. Il était même question que celle-ci se fasse en tout début de soirée.

À pas de loup, elle quitta sa chambre pour se rendre dans celle de Thierry qui, lui, étendu sur sa couche, crevant d'angoisse, avait les yeux fixés au plafond.

- Thierry ! Chuchota-t-elle.

L'interpellé tourna lentement la tête vers elle.

- Oui, Louloune ?

Elle s'assit à ses pieds sur le rebord du lit.

- J'ai peur ! Lâcha-t-elle.

- Moi aussi... je suis... dans le même cas.

- Tu te souviens... Man Suzanne m'avait raconté l'histoire du voisin..., monsieur Rivière...

- Hum... je connais cette chronique par cœur... depuis ma plus tendre enfance, on me l'a répétée sur tous les tons. C'est la raison pour laquelle je crains aujourd'hui pour la vie de mon père.

- C'est exactement ce à quoi j'étais en train de réfléchir. S'ils l'emmènent, nous risquons de ne jamais plus le revoir...

- Oh, mon Dieu, ce serait une véritable catastrophe. Je préfère ne pas y penser !

- Euh... Thierry...

- Je t'écoute, Loune...

- Tu te souviens... des sandales magiques de Grann Dédé, la sorcière de mon village ?

Thierry eut soudain un sursaut de surprise. Il redressa le tronc et ses yeux allèrent se planter droit dans ceux de Loune.

- Quoi ? Tu les as encore ces sandales ? S'écria-t-il sur un ton de bonheur.

- Oui, je les ai toujours.

Il éclata de rire.

- Ça alors, je pensais que tu les lui avais remises depuis le jour où maman avait eu si peur d'elles et avait exigé que tu t'en débarrasses.

- Je voulais bien lui obéir... Lors d'une visite à mes parents, je me souviens les avoir confiées à un de mes frères afin qu'il les restitue à leur propriétaire, mais à ma grande surprise de retour à Port-au-Prince... elles étaient encore, comme par magie, dans mes valises.

- Ah, ah, ah, nous sommes là en présence d'un véritable miracle du Ciel !

- Je pense qu'elles peuvent... sauver la situation... n'est-ce pas, Thierry ?

- Le hasard n'existe pas, avait déclaré Albert Einstein..., ce célèbre philosophe avait parfaitement raison. La présence de ces fameuses sandales dans la maison n'était pas du tout fortuite. Elles avaient une mission à accomplir et le moment est peut-être venu qu'elles remplissent celle-ci.

- Quel sera... le plan ?

- Le plan ? J'ai ma petite idée là-dessus... Nous n'allons... rien dire à personne jusqu'à l'instant crucial. Ce sera mieux ainsi !

\*\*\*

Pour la maisonnée Brouard, avait commencé l'attente la plus effroyable qu'elle n'ait jamais vécue. La peur et l'angoisse, en permanence dans l'air, étaient devenues palpables.

Ils étaient tous assis dans le salon, domestiques compris, comme des gens attendant des convives alors que peut-être... seule la mort se présenterait.

Le silence des tombeaux qui régnait dans toute la grande demeure n'était troublé que par l'agaçant tic-tac de la vieille horloge.

Le souffle court et le cœur battant la chamade, Loucy et Thierry avaient organisé ce cérémonial sans rien révéler de leurs réelles intentions à quiconque de peur de voir leur plan se solder par un cuisant échec. Ils avaient juste avancé que ce serait mieux pour eux tous qu'ils soient dans la même pièce au moment où débarqueraient les sbires de la dictature afin de ne perdre personne de vue en cas de pépins.

Suzanne, les yeux clos, égrenait avec ferveur son chapelet, son visage bouleversé en disait long de ses états d'âme ; tandis que Peter, lui, voulait se donner une apparence d'impassibilité, mais les fréquentes contractions nerveuses de sa mâchoire contredisaient son attitude de glace.

Après d'interminables heures d'attente, ils entendirent enfin croître le bruit particulier des camions de l'armée spéciale de Baby Doc... Le corps des Léopards.

Dans un affreux cliquetis d'armes, ces militaires, super entraînés, débarquèrent de leurs véhicules en toute hâte, comme s'ils avaient le diable aux trousses, et se massèrent devant l'entrée des Brouard en position de combat.

Leur chef frappa avec violence à la barrière avec la crosse de sa mitrailleuse. Tous les chiens du quartier se mirent à aboyer avec rage. L'un d'entre eux passa même à l'attaque et plantait déjà ses crocs dans le mollet d'un des soldats quand il fut abattu sans sommation aucune.

Les jappements de la meute canine redoublèrent d'intensité.

Un ordre fut gueulé avec virulence... une nouvelle détonation retentit et la chaîne du portail, brisée, glissa vers le sol où elle alla s'étaler dans une sonorité sinistre.

Un bruit de bottes, que le silence de la nuit amplifiait, enfla sur le pavage de l'allée...

La mort gagnait du terrain...

Suzanne se précipita dans les bras de son mari en éclatant en sanglots.

À ce moment précis, Thierry et Loucy, tremblants d'émotion, échangèrent un regard entendu. Cette dernière récupéra promptement les sandales magiques cachées sous son siège et les chaussa en toute discrétion à la vitesse de l'éclair alors que l'attention des autres était portée sur la porte d'entrée et sur la catastrophe qui leur tombait dessus.

Le jeune homme se mit alors debout et demanda à tout le monde de former un cercle de prière pour solliciter l'aide du Très-Haut en se tenant par la main.

Tous s'exécutèrent sans se faire prier. Le moment était plus que propice à l'obéissance aveugle.

Thierry poursuivit :

- Nous allons fermer les yeux quelques secondes et accoler aussi nos pieds pour permettre à toutes nos énergies de se fondre l'une dans l'autre pour que nos doléances grimpent plus vite vers notre Père qui habite les Cieux...

La porte de persienne s'ouvrit avec fracas...

Et la magie opéra... une fois de plus...

Tous furent frappés d'invisibilité..., partis pour une dimension qui n'était pas la leur.

C'est comme dans un rêve qu'ils virent les hommes en armes pénétrer dans la maison à la recherche de Peter Brouard et du reste de la famille. Ils passèrent et repassèrent à travers leur cercle sans jamais soupçonner un instant, une seconde, leur présence.

Le grenier, la cave et même les dépendances furent fouillés de fond en comble sans grand résultat.

Après une bonne demi-heure de recherches infructueuses, les chacals en kaki verts abandonnèrent la place le regard chargé d'incompréhension. Leur indic leur avait pourtant bien certifié que tout ce beau monde se trouvait à la maison seulement quelques secondes

avant leur arrivée sur les lieux. Mystères !

Loucy attendit que le bruit du moteur de leur camion qui s'éloignait à vive allure soit totalement inaudible pour rompre le charme en se déchaussant.

Tous revinrent à leur dimension habituelle.

Peter qui avait tout de suite compris l'implication de Loucy dans leur soudaine invisibilité se précipita vers la jeune fille et l'enferma dans ses bras pour la remercier.

- Oh, Loucy, merci de tout cœur, tu m'as sauvé la vie !

- De rien, papa Peter, je suis si contente d'avoir pu te rendre ce petit service.

Thierry et le personnel de maison, heureux de la tournure des événements, applaudirent à tout rompre la prouesse, mais leur enthousiasme ne trouva pas d'écho chez Suzanne Brouard qui prise d'une peur rétrospective était tombée dans les pommes.

Quand elle put enfin revenir de ses émotions, elle serra Loucy à son tour dans ses bras à l'étouffer.

- Mille mercis, ma chérie, mille mercis, n'arrêtait-elle pas de répéter. Nous n'oublierons jamais ton geste ! Et dire que j'avais été si effrayée par le pouvoir de ces sandales que je t'avais demandé de t'en débarrasser.

- J'avais obtempéré à ta demande, mammy Suzanne, moi aussi j'ai été la première surprise de les retrouver dans mes bagages la dernière fois que je suis rentrée de ma ville natale.

- Oh, mon Dieu !, c'est un miracle du ToutPuissant ; il avait prévu cette descente de lieu et il t'a laissé cette arme secrète rien que pour pouvoir nous sauver tous de la barbarie du régime en place. Alléluia !

\*\*\*

Le lendemain, à la Radio Nationale on annonça que les vrais coupables du complot avaient été identifiés et débusqués de leur refuge dans les montagnes de Kenscoff.

\*\*\*

Malheureusement, les gens qui avaient été exécutés, eux, ne reviendraient pas à la vie !

Margaret Papillon

## **Chapitre 15**

### **Journal de Loune 3**

17 mai 1983

Je me sens merveilleusement bien, car j'ai pu sauver Papy Peter des griffes des *makoutes*. J'étais vraiment fière d'avoir pu accomplir quelque chose de grandiose ; une façon de dire merci à cette famille qui m'a accueillie si chaleureusement. Ces gens ont tant fait pour moi alors qu'ils ne me devaient rien. Ma vie entière ne saurait suffire pour leur exprimer toute ma gratitude.

18 mai 1983

C'était la date choisie par Thierry pour que nous allions restituer enfin les sandales magiques à Grann Dédé. Il voulait profiter du jour de congé (c'était la fête de notre bicolore), pour ce faire, nous avons pris l'auto de Papy Peter. Ce fut une belle balade. La vieille Dédé avait été très contente de récupérer son précieux bien. Nous voulions bien satisfaire notre curiosité de connaître l'origine de ces fameuses sandales, mais nous n'avons pas osé lui poser la question.

3 juin 1983

Manmy Suzanne n'a de cesse de me répéter : Bats-toi, Loune, défonce-toi dans tes études pour ne jamais te retrouver à la merci des hommes... pour ne pas avoir à coucher avec eux pour assurer ton quotidien, sans quoi une fille intelligente de ta trempe sera malheureuse toute sa vie !

Et je la crois sur parole ! Je suivrai son conseil à la lettre !

Elle disait aussi que les hommes lorsqu'ils ont des problèmes financiers, ils se jettent sur le sexe. C'est seulement quand ils peuvent engrosser une femelle qu'ils se sentent virils. À faire une kyrielle d'enfants, ils perdent de vue qu'ils sont en train d'édifier leur propre misère. La femme sans instruction se laissera utiliser et la vie se chargera de lui faire la peau !

L'exploitation sexuelle des enfants, et des adolescents poursuivait-elle, constitue la pire forme de travail des jeunes. Il renforce le cercle vicieux de la misère. C'est un phénomène dramatique pour le développement psychologique et physique de nos chers petits qui va avoir un impact sérieux sur leur estime de soi. Vendre son corps quotidiennement pour assurer la survie de sa famille est une forme d'esclavage ! Souviens-toi toujours, Loune, le principal ennemi d'une femme peut être son corps. Un corps qui peut fabriquer des êtres humains que l'on doit absolument, loger, nourrir, vêtir et instruire.

Une grossesse est rarement une solution, au contraire. Il y aura bientôt des tas d'autres problèmes à gérer !

Hum... cela me fit penser tout de suite à ma sœur Léna, trop jeune pour être déjà mère. Elle devait se fendre en dix pour assurer la survie de sa petite Julie.

20 juillet 1983

Thierry se garda bien de croire que mon voisin, Manès, un peintre adoré par les étrangers et reconnu internationalement, a refusé, un jour, de vendre un tableau à un millionnaire américain parce que tout juste avant la visite de ce dernier dans son atelier une chèvre noire était venue brouter de l'herbe verte devant sa porte. De l'avis de l'artiste, cela portait malheur !

C'était comme si je lui avais raconté une mauvaise blague.  
Je le comprends, dans son monde à lui la superstition ne régit pas la vie des gens !

## Chapitre 16

### Dilemme

Accoudée à la fenêtre de sa chambre, Loune regardait le jardin des Brouard avec une mélancolie déjà teintée de nostalgie.

Sa décision était prise, elle allait retourner vivre avec les siens ! Cet épisode de son existence ne serait donc qu'une simple parenthèse, une courte embellie.

C'est vrai qu'elle s'était parfaitement adaptée à sa nouvelle vie et jouissait d'un bien-être et d'un bonheur sans pareil dans cette maison. Mais ce qui lui posait problème c'était la disparité qui existait maintenant entre elle et sa famille biologique.

Son âme sensible se retrouvait fortement éprouvée quand, lors de ses visites mensuelles, elle constatait l'état de misère dans lequel végétaient ses proches comparé au luxe dans lequel elle baignait actuellement.

Au début, cela avait été une véritable joie de les revoir tous, mais au fil du temps les choses avaient changé.

Les frictions aussi avaient commencé à émerger et un fossé gigantesque s'était creusé entre elle et ses frères et sœurs.

Elle avait mal jusque dans ses entrailles de les voir aussi démunis alors qu'elle-même vivait dans l'opulence. Mal de constater combien ils se nourrissaient si chichement tandis que chez

les Brouard c'était pratiquement «bombance» tous les jours. Il lui arrivait d'avoir l'appétit coupé rien qu'en imaginant les autres, privés de viande, car celle-ci n'était pas à la portée de leur bourse, en train de se contenter d'un plat de maïs moulu « *blanche* ».

L'attitude de son père aussi n'aidait pas à aplanir le problème. En effet, ce dernier prenait ses remarques les plus anodines pour de virulentes critiques et lui répétait à tout bout de champ de se souvenir de ses origines comme si elle aurait pu effacer ses propres racines de sa vie en seulement trente-six mois de séjour dans la capitale.

Elle se retrouvait donc condamnée à se taire alors qu'elle avait plein de choses à dire pour améliorer la vie de tous.

Mais, hélas, elle se voyait coller une étiquette de « *petite bourgeoise zurzure\** » sur la peau. Elle avait la triste impression de devenir jour après jour une étrangère au milieu des siens. Et ça, elle ne le supportait pas.

Un profond chagrin la minait.

Son père, Cyprien Firmin, avait maintenant une façon d'agir avec elle qui faisait peser sur ses frêles épaules toute la culpabilité de la Terre. Il s'imaginait qu'elle regardait tout le monde de haut alors que cela ne se passait que dans son imagination.

Pas plus tard que la semaine dernière, il avait fait tout un drame d'une élémentaire leçon de savoir-vivre qu'elle inculquait à ses jeunes frères. Elle leur apprenait tout simplement comment se tenir à table. « Prétentieuse » avait été le qualificatif qu'il avait employé pour casser ses ardeurs à vouloir enseigner aux autres les bonnes manières.

Au fait, elle était en train de vivre en direct la lutte des classes au sein même de sa famille. Et dans cette lutte, elle s'avouait vaincue d'avance.

Quand elle avait fait part de tout ça à sa mère, celle-ci l'avait priée de se montrer patiente. « Tu le mets face à ses incapacités, avait-elle dit pour justifier le comportement de son homme. Tu représentes tout ce qu'il aurait voulu pour tous ses enfants, mais, malheureusement, la vie ne lui avait jamais offert la possibilité de se surpasser ! » Elle lui avait expliqué aussi ses frustrations face toujours au refus de la vie de lui offrir ce qui était le plus important au monde pour démarrer une affaire, quelque chose qui tenait en un seul petit mot qui ouvrait toutes les portes vers la richesse : OPPORTUNITÉ ! Là, comme il était, il avait souvent l'impression d'avoir les pieds et les mains liés. « Ton séjour prolongé aussi dans cette demeure de gens de la « haute » lui rappelle aussi la raison pour laquelle tu t'y étais trouvé... ce pacte qu'il avait accepté avec Monsieur Peter pour avoir un peu d'argent en poche pour ensemer son champ de maïs. Ne pense pas que cela laisse indifférent ! »

Ces paroles avaient laissé Loune songeuse.

Il valait mieux revenir au bercail alors plutôt que de lui imposer un tel inconfort, pensa la jeune fille.

Lors de ses visites maintenant elle appréhendait son visage hermétique, fermé et boudeur et les reproches muets qu'il essayait de cacher sans succès au fond de ses yeux fuyants.

Vraiment, tout pour la mettre mal à l'aise ! Elle ne voulait pas être vue par les siens comme une traîtresse.

C'était décidé, elle allait faire ses adieux aux Brouard et regagner ses pénates... Adviene que pourra, car cette situation lui était, à n'en point douter, très difficile à supporter.

Cette décision fut aussitôt prise, qu'elle se demanda si elle pourrait se réadapter à son ancien train-train quotidien.

La maison Brouard allait lui manquer terriblement... une demeure pleine de fleurs, de rires et de musiques... de Celia Cruz, d'Eydie Gormé, de Daniel Santos et de Fernando Valadés.

Le dilemme était entier ! Elle aimait sa famille, mais elle chérissait aussi les Brouard. La première représentait une réalité plate et étroite... sans surprises et les seconds avaient ouvert la porte de la cage dans laquelle elle était enfermée pour lui offrir une liberté qui n'avait que le ciel pour limite ! Ils lui avaient donné en cadeau... des ailes !

Oui, de quoi grimper haut dans le ciel !

Ce dont elle avait le plus peur c'était de froisser Thierry. Ce jeune homme avait vraiment tout mis en œuvre pour lui permettre de changer le cours de son existence. Il allait être plus que déçu de la voir partir. Mon Dieu ! Il était la dernière personne au monde à qui elle aurait aimé faire de la peine. Il avait tant sacrifié pour la sauver de la misère. Il fallait qu'elle cherche avec soin les mots qu'elle utiliserait pour lui apprendre cette nouvelle désastreuse. Thierry... son frère, son ami, son petit papa ! Le garçon le plus généreux de l'humanité tout entière !

Loune poussa un profond soupir de découragement. Vraiment, tout cela tombait au bien mauvais moment. Elle avait terminé son année scolaire avec une mention d'excellence et la directrice de l'établissement évoquait déjà la possibilité qu'elle passe directement en seconde

tant ses notes avaient été formidables.

Adieu veaux, vaches, cochons, couvées !

Demain, elle parlerait à Thierry. À tout seigneur, tout honneur. Il devait être le premier à être mis au courant.

Elle anticipait d'avance sa déception, mais elle n'avait plus le choix. Le destin, encore une fois, semblait vouloir lui forcer la main.

*L'initiatrice*

178

## **Chapitre 17**

### **Sauver Loune**

Depuis que Thierry lui avait fait part des intentions de Loucy de renoncer à ses études et de retourner vivre dans sa famille biologique, les jours et les nuits de Suzanne Brouard s'étaient transformés en un véritable cauchemar.

Elle ne pouvait plus compter ses heures d'insomnie. Elle avait bien essayé de faire fléchir la volonté de cette dernière, mais, hélas, l'inconfort de la jeune demoiselle par rapport à la situation financière de ses proches avait été plus fort que tout.

Suzanne trouvait les motivations de sa fille adoptive parfaitement légitimes.

Et, par le simple fait qu'elle était un être sensible et profondément humain, la réaction de cette adolescente lui était tout à fait compréhensible et elle l'approuvait à 100%. Mais, son âme de mère en avait pris un coup.

Trois ans depuis qu'elle la couvait d'un amour maternel total en lui fournissant tout ce dont elle avait besoin pour lui permettre de s'épanouir et apprendre, brusquement, qu'elle pourrait la perdre à jamais ; vraiment, c'était trop lui demander. Et puis, la petite se verrait obligée de faire une croix sur tous les avantages de ces 36 mois de combat au niveau de sa scolarité.

Toutes ses mentions d'excellence obtenues au prix de très longues heures d'études seraient jetées aux oubliettes alors qu'un avenir plus que prometteur lui tendait les bras.

Elle avait livré bien des batailles au cours de son existence et celle-là ne serait qu'une de plus.

Elle allait, une nouvelle fois, devoir plaider cette cause face à Peter et elle savait par avance qu'elle avait intérêt à bien fourbir ses armes, car la partie ne serait pas facile.

\*\*\*

Elle était déjà au lit s'adonnant à la lecture pour tromper son angoisse quand Peter rentra enfin de sa réunion d'avec le conseil d'administration de la « Banque Régionale » dont il était le comptable en chef.

- Ah, pas encore endormie, chérie ? Dit-il en se penchant pour l'embrasser.

- Il m'est difficile de trouver le sommeil. J'attendais avec fébrilité ton retour...

- Content d'apprendre que ma petite femme ne peut plus se passer de moi..., plaisanta-t-il.

- Ton meeting a bien été ?

- Oui, celui-ci s'est parfaitement déroulé, je te remercie.

- Pas trop fatigué, j'espère...

- Un peu, mais je vais prendre une bonne douche et je serai en pleine forme dans cinq minutes, répondit-il d'un air coquin en s'imaginant que l'impatience de son épouse à le voir rentrer était due à une humeur plutôt... lubrique de sa part.

- Vas-y vite alors, je t'attends, renchérit-elle sans toutefois l'éclairer sur ses véritables intentions ; préférant pour le moment le laisser à ses illusions.

Quand il revint quelques minutes plus tard..., il était tout sourire.

Il se jeta avec bonheur dans son lit, pris sa femme dans ses bras et se mit à l'embrasser.

Elle répondit à son baiser, il est vrai, sans pour autant faire preuve de l'enthousiasme qu'il avait escompté.

Il sentit tout de suite qu'il y avait quelque chose qui la chipotait.

Par expérience, Peter savait parfaitement interpréter ce genre de réaction chez sa femme.

Cela arrivait toujours quand elle était minée par un profond souci.

Pour couronner le tout, elle poussa un soupir à fendre l'âme.

- Qu'est-ce qui ne va pas mon amour, ton désir s'est-il déjà émoussé ? s'inquiéta-t-il. Pourtant, j'ai fait aussi vite que je le pouvais...

- Chéri, il y a quelque chose dont j'aimerais te... parler...

La surprise le laissa éberlué.

- Cela... ne pourrait pas attendre... demain ?

- Non, je ne pense pas...

- Ou encore... deux heures... le temps de...

- Peter, ce que j'ai à te dire est extrêmement important.

- De quoi s'agit-il ? Demanda-t-il sur un ton découragé en levant les bras au ciel.

- Loune souhaite s'en aller d'ici ! Lâcha Suzanne abruptement, alors que ses yeux se gonflaient de larmes.

- Pardon ? s'étonna Peter en redressant brusquement le buste de saisissement. C'est une mauvaise plaisanterie ou quoi ?

- Loin de moi l'envie de vouloir badiner avec un sujet aussi sérieux.

- Mais..., je ne comprends pas... Que s'est-il passé ? Elle a un problème ? Quelqu'un dans cette maison lui a-t-il causé un tort ?

- Absolument pas !

- Alors, pourquoi ces larmes... Thierry...

Elle ne lui donna pas le temps de finir sa phrase.

Elle attrapa un mouchoir posé sur la table de chevet et s'essuya les yeux.

- Non, Thierry n'est pour rien dans cette histoire, au contraire... il est le premier à être bouleversé par la volonté de Loune de plier bagages.

- Bon, c'est tant mieux ! Alors, qu'est-ce qui ne va pas chez cette demoiselle ? A-t-elle perdu la tête ? Tout se passe toujours bien pour elle concernant ses études ?

- Aucun souci de ce côté-là, elle est d'une telle intelligence que l'école pour elle est un détail.

- Eh bien alors, c'est quoi cette affaire... ce désir irréprouvable, semble-t-il, de vouloir foutre subitement le camp ? N'est-elle pas heureuse de vivre avec nous ?

De nervosité, Suzanne se leva du lit et se mit à faire les cent pas dans la chambre.

- Vu ton état de grande agitation... j'imagine que... c'est très grave... n'est-ce pas ?

- Oui, c'est très sérieux... parce que je n'ai... pas envie de... perdre MA FILLE !

Peter eut un bref éclat de rire.

- Tu ne la perdras pas, voyons ! Sois assurée d'avance que je mettrai tout en œuvre, quel que soit le problème, afin que tu gardes ta Loune chérie auprès de toi.

Les yeux de Suzanne brillèrent soudain d'une merveilleuse lumière.

Elle s'arrêta de marcher pour lui faire face.

- Tu as bien dit... quel que soit le problème, n'est-ce pas, Peter ? Insista-t-elle.

- C'est ça, tu as bien entendu... quel que soit le problème !

Elle poussa alors un long soupir de soulagement et totalement rassurée elle eut la force de poursuivre :

- Voilà... Loune veut partir... parce qu'elle a honte de manger gros et gras ici tandis que... sa famille croupit dans un état de quasimisère. Cela lui fait mal de vivre dans l'opulence alors que les siens doivent se fendre en dix pour subsister... Elle se culpabilise du fait qu'elle peut fréquenter une école bien cotée alors que ses frères et sœurs sont obligés de se contenter d'un enseignement médiocre...

- Ah bon ?

- Elle s'en veut de revêtir de beaux vêtements quand les autres portent des habits usagés venus des États-Unis que leur distribue le pasteur de la mission méthodiste de leur coin... et je saisis fort bien son point de vue. Moi à sa place... j'aurais ressenti la même gêne... le même malaise... face à cette situation plus qu'inconfortable.

Peter se retrouva abasourdi par cette soudaine évidence à laquelle il n'avait pas pensé.



Après de longues et silencieuses secondes de réflexion, il finit par lâcher :

- Moi aussi je comprends ses frustrations, mais que veux-tu que l'on fasse ? On ne peut pas changer cet état de choses ! Il nous est impossible de refaire le monde.

À sa grande surprise, comme dans un rêve, il entendit Suzanne affirmer avec force, un trémolo dans la voix :

- Mais si, on peut refaire... leur monde !

Interloqué dans un premier temps par une déclaration aussi farfelue, Peter, pourvu d'un esprit fort rationnel, finit par déduire qu'il devait certainement être victime d'une mauvaise plaisanterie de la part de sa seconde moitié.

Alors, il s'esclaffa.

Un éclat de rire qui dura longtemps, mais qui s'estompa graduellement devant l'attitude plus que sérieuse de Suzanne qui, elle, n'avait pas du tout envie de se marrer.

Soudain gêné, ses lèvres se refermèrent sur ses dents et il se racla la gorge.

- Tu veux rire, n'est-ce pas Suzanne ? Interrogea-t-il anxieux tout d'un coup.

- Non, Peter et tu m'en vois désolée.

Après une courte pause..., des larmes glissant le long de ses joues, elle reprit :

- Il est dit dans la Bible que : « L'argent est la source de tous les maux ! » Moi j'affirmerais plutôt que c'est LA MISÈRE qui est le point de départ des nombreux problèmes que confronte l'humanité. En éliminant celle-ci bien des choses pourraient... disons s'arranger...

Sommes-nous d'accord au moins sur ce point, Peter ?

- Euh... oui, je te le concède ! Et... en ce sens, je crois avoir fait ce qu'il fallait pour permettre à Loune d'avoir une vie meilleure.

- Cela est tout à fait vrai, mais tu pourrais faire... mieux que ça...

- Je ne vois pas trop bien... là où tu veux en venir..., avança Peter légèrement perplexe, tu as déjà tout obtenu de moi ce concernant.

Soupir à fendre l'âme de Suzanne.

- Et pourtant, non !

- Que puis-je faire de plus ?

- Eh bien...

(Longue hésitation)

- Allez, tu peux dire ce que tu as sur le cœur, Suzanne. S'il me faut déboursier encore un millier de dollars, je le ferai...

- Peter, je te rappelle tes paroles de tout à l'heure : « Sois assurée d'avance que je mettrai tout en œuvre, quel que soit le problème, afin que tu gardes ta Loune chérie auprès de toi ! »

- Oui, cette promesse je te l'ai faite et je l'assumerai entièrement.

- Bon, voilà... Thierry et moi avons mûrement réfléchi... et nous sommes parvenus à la conclusion que le meilleur moyen de sortir la famille Firmin du besoin et de soulager ainsi Loune du poids de sa culpabilité était de donner l'usufruit à ces gens de ta propriété en province ainsi que celles des terres qui entourent celle-ci. Ou... tout simplement leur faire don de tout ceci.

Peter eut un haut-le-corps de saisissement.

Il poussa un cri d'effroi.

- Quoi ? Mais, tu es complètement folle ! Ce domaine est l'héritage des Brouard depuis au moins quatre générations et tu voudrais... que j'en fasse cadeau tout bonnement à la famille Firmin...

- Les Firmin nous ont offert bien plus que ça... ils nous ont donné la garde de leur enfant... un être humain fait de chair et de sang. Cela n'a pas de prix !

- Mais...

- Il n'y a pas de « mais », Peter, souviens-toi de ta promesse d'il y a seulement quelques minutes. L'interrompit-elle déterminée à le forcer à respecter ses engagements.

Peter Brouard avala péniblement sa salive.

- Écoute, ma chérie, ce domaine est un patrimoine familial et il est destiné à appartenir un jour à mes fils...

- Eh bien, il reviendra à « notre fille » pour quelques années... un point et c'est tout ! Tu t'imagines l'horreur ? Une superbe propriété comme celle-là, où on ne met, pour ainsi dire, jamais les pieds, située sur des et des hectares de terre et dont on ne fait absolument rien. On y emploie un gardien à qui on alloue un minuscule lopin de terre et une pauvre mesure et on lui paye une pitance par mois ; juste ce qui est nécessaire à sa survie. Moi, j'appelle ça de l'égoïsme ! Il y a vraiment trop de gaspillage dans ce pays. Nous sommes tenus d'y mettre un frein. Cette demeure a au moins cinq chambres à coucher, c'est tout ce qu'il faut pour les Firmin. Ils sont nombreux, comme tu sais ! Ce ne serait que générosité de ta part que de leur permettre de s'y installer pour avoir un mieux-être. Et, comme ça, Loune aura le cœur en paix pour poursuivre son merveilleux destin sans se soucier du lendemain des siens.

Peter Brouard était de plus en plus renversé par les propos de sa chère et tendre. Il n'en revenait tout simplement pas de cette nouvelle requête.

Il ne savait plus quoi dire. Il fulminait presque. Mais, il évitait d'exploser, car il était pleinement conscient que tout cela n'avait que lui comme source. En effet, c'est à cause de lui que Loune était un jour arrivée dans cette maison et il n'avait pas envie que sa femme le lui rappelle une fois de plus.

Il lâcha sur un ton peu aimable :

- Dans un futur proche, tu viendras également me raconter que le bonheur des Firmin serait complet seulement si nous leur faisons don de notre résidence, de notre propriété de la plage et aussi de celle de Kenscoff ? Il ne faut pas exagérer tout de même !

- Écoute Peter, implora Suzanne, je te promets de ne plus rien te demander d'autre, ce sera là ma dernière doléance. Mais, je t'en prie, accorde-moi cette faveur ! Fais-le pour Loune ! Je sais combien tu lui voues, toi aussi, une affection sans borne et ça... ce serait vraiment la moindre des choses à faire pour lui prouver tes sentiments.

Ce fut au tour de Peter de se lever du lit afin de faire les cent pas. Franchement, il était terrassé par ce dernier argument en béton.

Le cœur de Suzanne battait la chamade en le voyant si agité et elle priait avec ferveur afin que son verdict lui soit favorable.

Suite à de très longues minutes de réflexion qui provoquèrent une tension sans pareille dans la pièce, il finit par lâcher après avoir soufflé bruyamment :

- Très bien, demain je passerai à l'étude notariale de Me. Grandoit pour régler les formalités concernant cette affaire d'usufruit ! Cyprien Firmin aura bientôt du boulot sur la planche. Il possèdera vingt carreaux de bonne terre à cultiver ; cela fera de lui un homme riche par rapport à sa condition première !

Suzanne poussa un cri de joie et lui sauta au cou pour l'embrasser et se mit à pleurer.

Ses nouvelles larmes étaient celles d'un immense bonheur.

- Merci, merci, merci, mon amour ! Dieu te le rendra ! Merci pour Loune. Elle mérite tout cela, c'est une fille intelligente, gentille et merveilleuse, affirma-t-elle en reniflant.

Il l'enferma dans ses bras et ajouta :

- Oui, je connais ses qualités, je suis certain qu'elle ne nous décevra jamais. Elle vaut bien tous ces sacrifices. Moi aussi, je ne veux pas avoir à m'inquiéter de la savoir loin de nous.

- Mon Dieu, Peter, de ne plus l'avoir avec nous m'aurait fait mourir d'angoisse.

- Maintenant, tout cela fait partie d'un passé révolu. N'aie plus aucune crainte, l'avenir s'illumine sous les pieds de Loune.

- Je m'en vais sans tarder lui annoncer la bonne nouvelle, dit Suzanne en s'élançant déjà vers la porte de la chambre.

Peter lui attrapa promptement le bras pour freiner son élan et l'enlaça amoureusement.

- Non, madame, lui susurra-t-il à l'oreille, cela pourra attendre demain. Pour ce soir, moi je mérite une jolie récompense que j'aimerais obtenir tout de suite.

Et il se mit à l'embrasser goulûment.

Suzanne, tout heureuse, ne se fit pas prier pour répondre à ses baisers.

*L'initiatrice*

## Chapitre 18

### Louisa, mère de Loune

Louisa Firmin, mère de Loune, en train de faire la lessive ce matin-là, ne put s'empêcher de repenser à la conversation qu'elle avait eue la veille avec son mari, Cyprien, concernant le désir de leur fille de retourner au bercail.

Vraiment, elle ne partageait pas son avis, car il avait agréé tout de suite à cette idée de retour, alors qu'elle-même y était farouchement opposée.

À son avis, il n'avait pas pu faire taire son égoïsme. Ah, les hommes, tous pareils ! Il était bien incapable d'assurer un avenir meilleur à la petite, pourtant son orgueil mal placé de mâle frustré lui interdisait de convaincre sa demoiselle de mettre une sourdine à ses sentiments de culpabilité pour pouvoir échapper au destin cruel qui l'attendait aussitôt qu'elle aurait franchi les limites de la barrière des Brouard.

Cette enfant, c'était Moïse sauvé des eaux ! La vie avait décidé de lui faire un don précieux ; celui de pouvoir tenir la misère à distance et à cause de ses problèmes de conscience, qu'elle comprenait parfaitement entre autres, voilà qu'elle était sur le point de tout gâcher. Elle était sa grande fierté, son unique réussite ; elle n'allait surtout pas laisser tout ça lui filer entre les doigts !

C'est vrai que cela lui faisait de la peine de ne voir son enfant qu'un seul petit weekend par mois, cependant elle avait enfermé son excès d'amour maternel à double tour tout au fond de son cœur pour permettre à cette enfant d'avoir une vie totalement différente de celle de tout le reste de la fratrie.

Un jour, elle aussi, la chance lui avait souri. Un jeune homme de la ville chez les parents de qui elle travaillait lui avait déclaré sa flamme. Elle n'y avait pas cru malgré son attitude débordante de sincérité. La peur avait alors pris possession d'elle. Les barrières sociales étaient si élevées. Son père lui avait conseillé de ne pas prêter foi aux paroles ensorceleuses de ce petit « bourgeois » qui, de toute évidence, ne voulait que profiter de son corps aux courbes affolantes capables de laisser les mâles « langues pendantes et verges roides ». D'après lui, il ne désirait que la coucher et serait « porté disparu » aussitôt que son ventre commencerait à enfler. Pour son plus grand malheur, elle avait suivi les conseils de son paternel et avait fait la sourde oreille aux serments de ce gentleman, bien sur tous les rapports, venu jusque dans son bourg faire sa demande en mariage.

Ce dernier l'avait alors fourrée dans les bras de Cyprien Firmin qu'il disait riche seulement parce qu'il possédait un lopin de terre, deux vaches, une demi-douzaine de cabris et une paire de cochons créoles. Elle avait pris ce Firmin pour conjoint et depuis lors, sa vie avait épousé les courbes folles de la monotonie. Le seul moyen pour Cyprien de prouver à tous sa virilité était de la forcer à pondre des gosses même s'il ignorait encore totalement comment il allait pouvoir les nourrir.

Plus d'une fois, elle avait manifesté le désir de se rendre au centre de santé du coin pour commencer un programme de *planning familial* (après quatre poupons elle aspirait à absolument mettre un terme à sa capacité d'enfanter en acceptant de se faire faire une ligature des trompes), mais son homme avait poussé de hauts cris et l'avait accusé de vouloir le tromper. Quelle bêtise ! Elle avait dû renoncer définitivement à ce vieux rêve et la famille s'agrandit... de trois nouvelles bouches alors que le pain quotidien se faisait rare dans le foyer. Elle avait été bien bête de faire une croix sur l'amour véritable pour cette existence de misère !

Un autre avenir s'était dessiné pour Loune. C'était la chance de la petite d'être quelqu'un dans la vie grâce à la générosité des Brouard et vlan... plein d'obstacles se dressaient sur sa route. La jeune fille avait eu la bonne fortune d'être tombée sur des gens de bien qui ne souhaitaient que son avancement sans rien lui demander en retour, au contraire. Et, si près du but, voilà que celle-ci, de son propre chef, parlait de tout foutre en l'air pour revenir croupir dans leur misère à tous sous prétexte qu'elle se sentait coupable d'abandonner le clan. Non ! Elle se devait de poursuivre sa route, de continuer à marcher dans les empreintes de pas que le Ciel lui avait imprimées sur le sol de cette terre d'Haïti. Elle, Louisa Firmin, allait l'y aider en lui annonçant qu'elle ne voulait plus d'elle parmi eux ; c'était la seule façon de l'empêcher de faire une erreur gravissime !

Loune, c'était sa fierté ! Elle avait mis au monde une enfant d'une intelligence hors pair et une simple question de conscience s'apprêtait à tout gâcher. Elle était disposée à s'opposer farouchement à ce retour afin que sa petite fille chérie puisse continuer à marcher dans la lumière. Que pourrait-elle tirer comme bénéfiques en regagnant ses pénates ? Se faire engrosser par l'un des gars du quartier qui la laisseraient en plan un jour avec une kyrielle de gosses sur les bras ? Ça, jamais !

Elle avait remarqué l'empressement de Similien, le fils du voisin, auprès de Loune durant les jours de visite de celle-ci. Mais, qu'avait-il à offrir à une fille bien préparée telle que Loune si ce n'est que désagréments, pleurs et douleurs ?

Pour elle, Loune poursuivra sa route... foi de Louisa Firmin ! Au moins, elle aurait un enfant, chair de sa chair, sang de son sang, à pouvoir s'échapper du ventre affreux de l'indigence ! C'est très dur de ne pas avoir voix au chapitre dans la vie de ses propres filles ! Le corps des femmes, depuis la nuit des temps, est un territoire occupé... par les hommes ! Loune l'a échappé belle. Plus jamais personne ne pourra la prostituer.

196

## Chapitre 19

### La première fois, le premier pas...

Pour Christelle, l'heure du départ avait sonné, son voyage d'études à New York était imminent. Son tiraillement ne faisait donc que commencer.

L'excitation qu'elle éprouvait était tout à fait à son comble, mais en même temps, une affliction immense la minait : elle allait être séparée de l'amour de sa vie pendant d'affreux longs mois. Une éternité ! Son cœur profondément épris en souffrait déjà terriblement.

Comment pourrait-elle supporter un tel cauchemar ?

Quand Thierry lui avait annoncé qu'il devait renoncer à ces études à l'étranger à cause de la situation financière « désastreuse » de son père elle avait cru mourir de chagrin. Elle s'était tellement réjouie de se retrouver seule avec lui sur un territoire nouveau pour entretenir la flamme de leur bonheur au quotidien. Quelle déception !

D'un coup, tous ses beaux rêves s'étaient effondrés. Elle continuait à se brûler de désir pour lui et commençait à désespérer maintenant de pouvoir assouvir celui-ci à court terme.

Quand allaient-ils enfin être capables de se donner l'un à l'autre ? Quand pourraient-ils découvrir la passion charnelle tous les deux, ce formidable feu qui les consumerait tout entier ? Quand pourrait-elle fondre dans ses bras pour lui prouver ainsi l'immensité de ses sentiments ? Ce qui l'effrayait le plus était le fait de le laisser au pays livré totalement à la convoitise d'autres demoiselles en fleur qui ne tarderaient pas à lui ravir son bien le plus précieux. Les jeunes gens de sa trempe ne couraient pas les rues et par ce fait, aussitôt qu'elle aurait le dos tourné, l'amour de sa vie se retrouverait être la cible privilégiée de ces demoiselles de la capitale, bonnes à marier, en quête d'un parti enviable sur qui mettre leur grappin. À la simple idée qu'elle risquait de le perdre à n'importe quel moment, elle en tremblait d'effroi. Tout ceci n'avait rien à voir avec l'entière confiance qu'elle avait en lui, mais on n'était jamais sûre de la réaction des hommes quand les tentations charnelles étaient si omniprésentes dans ce pays tropical si propice à la débauche.

Cela faisait des années maintenant qu'ils s'étaient promis l'un à l'autre de faire « ce premier pas », comme avait su si bien le dire Claude Michel Shoëmborg, ensemble et cette promesse n'avait jamais encore été tenue.

Vraiment, Francis, son « jeune-frère-adoré » y avait veillé au grain accomplissant ainsi la tâche de chaperon que lui avaient assignée leurs parents avec brio. Jamais Thierry et elle n'avaient pu échapper à sa vigilance.

Même en ayant un flirt avec la petite amie de commande que lui avait attribuée Thierry, il ne s'était jamais départi de sa mission initiale au grand regret des amoureux. Résultat : Thierry

et elle étaient encore vierges à plus de 18 ans. Partir pour elle, dans ces conditions, c'était comme un peu mourir !

\*\*\*

De son côté, Thierry vivait les mêmes affres que la belle de son cœur. Pas un instant il n'avait douté des sentiments que la jeune fille lui vouait, mais il savait aussi que cette séparation pouvait être lourde de conséquences pour leur couple. Le désir avait également « ses raisons que la raison ne connaissait pas ». Il était surtout habité par l'angoisse de la perdre un jour. Dans le langage vernaculaire, on disait « *lanmou pa janbe dlo* » ce qui signifiait que l'amour ne résistait jamais trop longtemps à l'éloignement. Pourront-ils tous les deux faire mentir cette vérité de La Palice ? Les gars de New York n'étaient tout de même pas des idiots. Une jeune fille aussi belle, aussi instruite et cultivée ne saurait certainement pas les laisser indifférents. C'est certain que pour eux pareillement la tentation serait grande.

À cette simple pensée, la panique s'installait chez lui pour de bon avec la ferme intention de rester loger au fond de son cœur pour y effectuer un séjour plutôt long. Rien qu'à s'imaginer que d'autres pourraient couvrir sa bienaimée de leurs regards concupiscent le mettait en rage. Il se sentait prêt à marquer le visage de quelques-uns de l'empreinte de son poing. Mais, que voulez-vous, il fallait bien qu'elle parte pour l'université en vue de se construire un avenir à la hauteur de ses rêves et de ses ambitions les plus grandioses et New York était le meilleur endroit au monde pour lui permettre d'y accéder.

Elle l'avait supplié de renoncer à demeurer au pays et de rester fidèle à leur plan ancien de se retrouver tous les deux dans le « *Big apple* » de manière à préserver leur intimité... Cependant, tout cela était pour le moment impossible et il ne pouvait vraiment pas lui en fournir les vraies explications. Il ne saurait lui dire de but en blanc : J'ai fait une croix sur mes rêves pour permettre à Loune de devenir quelqu'un ! C'est sûr qu'elle ne comprendrait pas, qu'elle se figurerait des millions de choses qui seraient tellement loin de la vérité qu'il préférerait se taire. Le bâillon qu'il s'imposait quand à présent était nécessaire pour préserver leur amour de toute querelle stérile et aussi pour ne pas égratigner inutilement les promesses d'un avenir radieux pour sa sœur adoptive. Lui, il connaissait à l'avance le salaire de son sacrifice et son âme généreuse en était gonflée de fierté. Trente-six mois... trois ans de séparation et le calvaire serait terminé. Il était prêt à avoir ce courage-là, cette patience-là pour protéger d'autres acquis tout aussi importants à ses yeux que le bonheur du couple qu'il formait avec Christelle. Il était convaincu de la force de ses sentiments, il n'avait aucun doute que ceux-ci sauraient résister à cette longue période de disette sentimentale. Mais, cela ne l'empêchait pas non plus de penser qu'il fallait cimenter leur relation... couler un béton armé entre eux pour parer aux mauvaises surprises... du désir inassouvi... aux exigences des hormones rendues totalement folles à leur âge tendre.

Et à cause de cela, il jura qu'elle sera sienne sous peu.

\*\*\*

Dernier weekend avant l'envol...

Christelle avait 18 ans accomplis maintenant et rien ni personne ne pouvait plus l'empêcher de sortir sans chaperon.

Thierry l'avait invitée à aller danser. Après avoir dîné aux chandelles (un parfait dîner d'amoureux) « Aux Cascades », l'un des restaurants les plus chics de Pétion-Ville, il lui avait pris la main pour l'entraîner à un bal à l'hôtel « Le Florville » un dancing de Kenscoff où jouait « Les Gypsies de Pétion-Ville », le *minijazz* en vogue du moment.

Ils avaient commandé des bières Prestige qui ipso facto les plongèrent tous les deux dans un océan d'ambiance tout à fait sensuelle.

L'orchestre interprétait un slow au moment où ils gagnèrent la piste. Celle-ci, bondée de couples, baignait dans une délicieuse pénombre.

Ils dansaient étroitement enlacés et se laissaient aller à cette profonde ivresse qui s'emparait d'eux. Un univers de sensation qu'ils ne demandaient qu'à explorer.

Qu'elle était belle la vie ! De vrais moments de pure grâce.

Elle s'était lovée contre lui avec tout l'amour et toute la tendresse du monde et lui, il l'avait enfermée dans ses bras avec force comme si ce geste pouvait l'empêcher de le garder à distance.

Ils s'embrassèrent goulûment avec passion et volupté ce qui eut pour effet d'embraser tous leurs sens.

Les grandes mains viriles de Thierry glissèrent avec bonheur sur sa robe moulante qui

épousait étroitement ses courbes envoûtantes pour remonter jusqu'à ses épaules dénudées grâce à son décolleté.

L'ivresse monta encore d'un nouveau cran.

Il fourragea sa tête dans le cou de sa bienaimée et couvrit celui-ci de baisers.

Elle ne put s'empêcher de pousser un gémissement de plaisir.

- Je t'aime, dit-il alors qu'ils étaient soudés l'un à l'autre par un désir puissant.

- Je t'aime, répondit-elle en glissant ses mains sous sa chemise pour partir à la conquête de son torse.

Ah, la magie des sens !

Thierry frémit sous la caresse et ferma les yeux de ravissement. Il savoura avec bonheur la câlinerie et en retour l'embrassa à perdre haleine.

Leurs corps maintenant n'étaient qu'une paire de brasiers incandescents. Et, ils n'étaient que deux êtres pris au piège d'une passion dévorante.

Le slow avait pris fin, des lumières tamisées éclairaient subrepticement la piste que les autres couples commençaient à abandonner, mais Christelle et Thierry ne se rendirent compte de rien. Ils étaient comme seuls au monde et se regardaient les yeux dans les yeux.

Leur désir, l'un de l'autre, était si intense qu'il en devenait palpable.

Les yeux de Thierry n'étaient que questionnements et ceux de Christelle lui crièrent sa réponse belle et enflammée.

Alors, il lui attrapa la main, une petite menotte qui tremblait de bonheur contenu, et l'entraîna hors de la salle de bal.

Il se dirigea vers le desk de l'hôtel, loua une chambre et c'est presque en courant d'un pied ailé et aérien qu'ils s'y rendirent ; pressés de s'aimer et d'atteindre ensemble le nirvana.

\*\*\*

À l'intérieur de la pièce tiède et agréable, c'est dans un lit recouvert d'un drap d'un blanc totalement pur que leurs corps, tremblants d'émotion et de passion, tendus tels des

câbles de courant de haute tension, assoiffés de sensations merveilleuses et de tendresse trop longtemps refoulées, s'épousèrent et se donnèrent tout le plaisir du monde.

Au début, leurs gestes avaient été plutôt gauches, entravés par l'innocence et l'inexpérience, mais très vite (à peine une trentaine de secondes avait suffi), la forte attirance qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre avait pris le dessus pour guider leurs tâtonnements de tendres novices et les transforma en une incroyable volupté.

Réinventer l'amour, n'était-ce pas la mission de tous les amoureux de la Terre ?

Eh bien, nos tourtereaux s'y adonnaient de manière tout à fait admirable, n'ayant plus rien à envier aux experts.

Bientôt, on n'entendit plus que leurs râles et leurs gémissements de plaisir.

L'un à l'autre, l'un pour l'autre, l'un avec l'autre... pour la vie !

## Chapitre 20

### Journal de Thierry 2

3 février 1982

J'ai été tenté en maintes fois d'avouer à Christelle les circonstances dans lesquelles Loune était venue à la maison. Mais, à chaque coup, mon instinct me disait de m'en abstenir, car c'était trop compliqué à comprendre. Je risquais de faire plus de dégâts qu'autre chose. Heureusement que Christopher est le seul ami à qui j'ai parlé de cette histoire. Comme c'est mon meilleur copain, je suis persuadé que je peux compter sur lui pour ne pas me trahir. Il ne vendra jamais la mèche et c'est mieux ainsi. On ne sait jamais, souvent la jalousie des femmes est si terrible !

28 février 1982

Fanny, en revenant du marché, est venue me montrer les photos d'elle que lui avait remises son studio de photographie. Elle en était très fière, mais le personnage qu'elle m'avait présenté ne lui ressemblait pas du tout. Lorsque que je le lui ai fait remarquer elle m'a répondu : « Comment, monsieur Thierry, parce que le photographe m'a mis des lunettes et à rallonger mes cheveux ; parce qu'il m'a transformé en une très belle femme..., ce n'est plus moi ?

Je suis resté baba de saisissement ! L'analphabétisme est, pour de bon, un cancer qui ronge notre société. Fanny était bien incapable de reconnaître son propre visage dans une photo. J'ai alors compris à ce moment-là pourquoi les candidats aux postes électoraux sont obligés d'avoir un chiffre ou un autre emblème qui puisse les représenter. Sans cela le gros peuple ne fera pas de distinguo. Quelle tristesse !

Au fait, je me demande parfois quelle quantité d'intelligences haïtiennes a été gaspillée à cause de l'illettrisme et des préjugés contre les femmes.

17 mars 1982

Je suis abasourdi !

Loune vient tout juste de me parler d'une pratique qui a cours dans le pays d'Haïti qui m'a horrifié.

La complexité de la mentalité haïtienne, définitivement, me laissera toujours pantois. Je n'en viendrai jamais à bout !

Cher journal, au risque de t'offusquer je m'en vais te raconter cette histoire...

Loune m'a dit qu'une infirmière, amie de sa mère, lui a confié ceci :

Venus Plaisadiou était de service ce jour-là à l'hôpital de X où Madame Nancy Lafortune avait donné naissance à une fille.

Vénus s'était occupée de l'enfant avec un professionnalisme hors pair juste après que l'obstétricien, le Dr. Jean Lecorps ait coupé le cordon ombilical.

Elle l'avait lavée, poudrée et emmitouflée dans des vêtements propres.

Elle allait le mettre dans le sein de la nouvelle maman pour sa première tétée quand la porte de la chambre s'ouvrit brusquement pour livrer passage à une délégation d'une demi-douzaine de personnes, autant d'hommes que de femmes, vêtue de blanc.

Irina Lafortune, mère de Nancy Lafortune, notre accouchée du jour, faisait partie de ladite représentation.

Un monsieur de grande taille qui avait l'air d'être un *hougan*, un prêtre vaudou, demanda au Dr. Lecorps si le corps médical toujours présent au chevet de la parturiente pouvait leur accorder quelques minutes d'intimité avec la patiente.

Le Dr. Lecorps et le pédiatre du bébé, le Dr. Yves Phanord, surpris, se concertèrent du regard un instant avant de faire valoir qu'ils avaient encore à faire pour sécuriser la vie de la mater et de l'enfant.

Mais, Irina Lafortune, à son tour, insista afin qu'on laissât sa progéniture et elle seules avec les visiteurs qu'elle avait elle-même amenés ; seulement pendant... deux minutes... après... la vie pourrait reprendre son cours. Face à son entêtement, les médecins obtempérèrent, quittèrent les lieux et se dirigèrent vers le couloir extérieur pour pouvoir patienter durant le délai d'attente sollicité. Tandis que, de son côté, Vénus, désireuse de connaître le pourquoi et le comment de cette étrange requête, prétextait avoir du linge à laver pour le nouveau-né pour se faufiler dans la salle de bain contiguë à la chambre.

Et c'est de là, par le trou de la serrure, qu'elle put satisfaire sa curiosité.

Ce qu'elle vit et entendit alors lui coupa le souffle.

La grand-mère de la jolie fille avait entièrement déshabillé celle-ci et l'avait allongée dans son berceau avec les jambes écartées. Le *hougan* prit dans sa besace, qu'il portait en bandoulière, une minuscule sacoche et en versa le contenu sur le sexe de l'enfant. De loin, cela ressemblait fort à du sucre brun. Puis, il plongea à nouveau la main dans son sac et en sortit un objet à la forme phallique.

Après avoir récité une drôle d'incantation, il enroula le cordon ombilical autour du truc, en fit un nœud et ferma les yeux comme pour prier.

Les autres, entre-temps, psalmodiaient des sortes de litanies incompréhensibles.

Quelques secondes plus tard, « l'officiant » récupéra prestement la réplique du membre viril, la glissa dans sa sacoche, puis battit des mains pour marquer la fin du cérémonial.

Irina Lafortune se dépêcha alors de faire disparaître l'édulcorant en lavant la fufoune de la fillette à l'aide d'une débarbouillette qu'elle avait imbibée d'un liquide pris dans sa propre

bourse, rhabilla la demoiselle en vitesse et posa à nouveau celle-ci sur le ventre de sa mère. Comme prévu, cent-vingt secondes avaient amplement suffi pour boucler cet ahurissant rituel. Ensuite, ils repartirent tous comme ils étaient venus ; dans le silence le plus absolu. Vénus, pétrifiée derrière la porte, tremblait de tous ses membres.

\*\*\*

Aussitôt après avoir épuisé ses heures de travail, Miss Plaisadiou fila droit chez sa grand-mère qui, elle en était certaine, en tant qu'ancienne, saurait trouver une interprétation à tout ceci.

En effet, la vieille Samora Marcelin, connaissait tout de cette pratique.

- Ce rite s'appelle un « charme » et un « *marré lonbritt\** » ou encore un « *coupé lonbritt\**, expliqua-t-elle à sa petite-fille, il sert à préparer, dès le berceau, la vie érotique turbulente de la demoiselle. Grâce au sucre mis sur sa « *chouchoune\** » et le cordon ombilical enroulé autour du godemichet, elle va devenir une véritable boule de feu sexuelle. Son sex-appeal sera à son top. Elle est ainsi programmée pour séduire les hommes. Ils seront tous fous d'elle et prêts à dépenser une fortune pour jouir de ses charmes. Elle sera une assurance vie pour sa mère et sa grand-mère. Car, c'est de cela qu'il s'agit... une forme larvée de prostitution qu'une certaine société tolère... Le pire, c'est que ce sont les femmes même de la famille qui en sont les instigatrices. Elles se feront courtières pour appâter les riches partis et après... la fille s'occupera de ferrer le poisson. La courtisane, il faut appeler un chat un chat, se tapera une bonne dizaine d'hommes à la fois qui ne jureront que par elle et la marchande de plaisir assurera ainsi les arrières de toute sa... tribu !

En vérité, le monde dans lequel on vit de nos jours... hum... ce n'est pas du *joli-joli* !

## Chapitre 21

### Journal de Loune 4

3 mars 1982

Thierry, Christelle, Christopher, Clifford, Léon Savain, deux autres amis de Thierry, et moi avons été à un concert d'un nouveau groupe tout à fait moderne et fantastique dénommé « Zèklè ». Ce fut un moment plus que fabuleux. Une performance vraiment extraordinaire. Je pense que cette formation musicale a beaucoup d'avenir devant elle. Je leur souhaite beaucoup de succès.

6 mars 1982

Christopher n'a de cesse de me questionner sur la nature de mes relations avec Thierry. Je le trouve bizarre, d'une curiosité quasi malade. J'ai beau lui dire que nous ne sommes que frère et sœur, il demeure pourtant sceptique. Mais bon Dieu, en quoi est-ce que cela le regarde-t-il ?

16 mars 1982

Cher journal, j'ai passé de très longs jours sans te confier quoi que ce soit, tu m'en excuses, mais j'avais une somme de leçons et de devoirs à abattre qui exigeait toute mon attention. Je suis toujours en plein là-dedans, mais je peux quand même te parler du concert de l'orchestre Philharmonique de Sainte-Trinité auquel Manmy Suzanne et Papy Peter m'avaient invitée, avec la soprano Nicole SaintVictor. Ce fut vraiment sublime. J'en ai eu les larmes aux yeux.

Il y a eu aussi cette magnifique exposition de peintures au Musée d'Art Haïtien du Collège Saint-Pierre. Un vrai régal pour l'œil. Des tableaux sans conteste de toute beauté. Cela m'a donné l'envie de revenir souvent dans ce lieu sacré de l'art. Au prochain vernissage, j'y serai, sans aucun doute !

## Chapitre 22

### Journal de Thierry 3

J'ignore quelle date on est... aujourd'hui...



Loune avait de ces histoires incroyables à relater. Et, c'était toujours un plaisir pour moi de les écouter. Vraiment si elle n'était pas venue habiter à la maison je serais resté ignorant de bien des choses qui se produisaient dans mon propre pays. Voilà l'anecdote de Grànn Silibo tel qu'elle me l'a contée :

Un homme jeune, beau et élégant du nom de Prévoyant Misère, s'était laissé dire par des amis « qui ne lui voulaient que du bien » que dans une ancienne habitation coloniale, située à la Croix-des-Bouquets, vivait une très vieille femme sans âge (Victor Hugo aurait formulé cela ainsi : « que le chiffre de ses ans avait passé quatre-vingts »), qui avait le pouvoir de fournir à ceux qui le lui réclamaient la chance nécessaire pour gagner régulièrement à la loterie.

Éreinté de gérer un quotidien toujours précaire, Prévoyant Misère était prêt à tout pour faire une croix sur sa misère. Il décida donc un jour de voir de plus près de quoi il en retournait du côté de la demeure vétuste (en vérité, cela lui démangeait) ; bien qu'il s'étonnât qu'un tel patrimoine puisse réellement exister puisque sa présence n'était signalée nulle part dans les dépliants touristiques du pays.

« Les amis » ayant insisté sur la véracité de cette histoire rocambolesque, leurs propos fort élogieux, ce concernant, lui donnèrent la force d'aller jusqu'au bout de sa curiosité.

C'est ainsi qu'il prit, par un matin frileux de janvier, le chemin qui lui avait été indiqué malgré les mises en garde répétées de Suze, sa concubine, qui ne voyait pas d'un bon œil cette quête effrénée de revenu facile. D'après le livre saint dans lequel elle était plongée toute la sainte journée, Dieu avait dit : tu gagneras ton pain à la sueur de ton front !

Prévoyant, têtu comme un âne ne voulait en faire qu'à sa tête. Il fit fi des conseils de sa compagne et décida de se lancer dans l'aventure.

Après avoir traversé un bois fourni et odorant, Prévoyant Misère se retrouva dans une superbe clairière au milieu de laquelle trônait effectivement le monument en question.

La maison de Grànn Silibo existait bel et bien !

Mystère !

Il s'avança avec prudence et une ruse de Sioux afin d'éviter toute mauvaise surprise, car il ignorait tout de ce lieu que l'on qualifiait de hautement mystique.

L'endroit semblait désert et le silence qui l'entourait était profond, troublé seulement par le piaillage heureux de nombreux oiseaux aux plumages multicolores.

La porte d'entrée de la maison n'était qu'entrebâillée. Prévoyant la poussa lentement d'une main hésitante. Celle-ci grinça sur ses gonds de manière lugubre ; preuve que par ici les visiteurs étaient plus que rares.

Grànn Silibo était assise dans un fauteuil à bascule et se dodinait en portant à ses lèvres une tasse en porcelaine fine contenant un breuvage encore fumant.

Une bonne odeur de thé de basilic flottait dans l'air.

- Ah, tu es venu pour la chance dit-elle, alors que l'autre n'avait toujours pas desserré les dents.

Après avoir posé la tasse sur la table toute proche, elle détacha une chaîne qui pendait à son cou au bout de laquelle était suspendu un crucifix. Elle la lui tendit simplement comme si existait entre eux un accord tacite.

La main de Prévoyant tremblait fortement au moment où il allongea celle-ci pour se saisir du bijou.

- Tu la porteras chaque jour de ta vie. Et, lorsque tu te rendras au bureau de la loterie, ton gain sera continûment assuré.

Notre homme retrouva l'usage de la parole pour demander :

- C'est tout ?

- Quand tu commenceras à gagner, tu viendras me voir à nouveau et nous pourrions discuter de... certains... détails... Moi, tout ce qui m'intéresse c'est de faire le bonheur... de mon prochain !

- Très bien, je reviendrai, soyez rassurée, répondit l'autre trop heureux de n'avoir rien à donner en échange jusqu'à ce qu'il puisse tester la véracité des propos de la vieille.

Il mit la chaîne à son cou et s'en alla à reculons.

Quand il referma la porte derrière lui il se sentit brusquement poussé des ailes. Aussi, il était léger comme une plume.

Il partit en courant. Destination... le premier bureau de loterie qui se trouverait sur son chemin.

Et pour son plus grand bonheur, il gagna ce jour-là.

Pour être certain que ce n'était pas un fruit du hasard, il récidiva très tôt le lendemain. Bingo ! Il se rendit au Casino... Bingo ! Il joua à la *Borlette*\*... Bingo !

Pour de bon, il remportait la cagnotte à tous les coups ! Il avait maintenant de l'argent plein les poches. Il vivait un véritable rêve éveillé. Il allait devenir plus riche que Crésus ! Il échafaudait toutes sortes de plans, voulait avoir dans son lit toutes les filles de la ville. Suze présentement ne l'intéressait plus. Elle n'était qu'une empêcheuse de tourner en rond qui n'arrêtait pas de lui casser les oreilles avec des recommandations dont il n'avait cure. Ses versets de la Bible qu'elle déblatérait à longueur de journée l'énervaient au plus haut point. D'ailleurs, elle ne lui faisait plus aucun effet depuis quelque temps. Dans leur grand lit, elle le laissait de glace.

Il l'avait frappée avec une violence inouïe et l'avait foutue dehors avec fracas.

Lui, ne souhaitait que de jouir de son argent et profiter de la vie.

Jouir ?

Mais, au fait, pendant qu'on y était, en parlant de « jouir », au sens sexuel du terme des mois s'étaient écoulés depuis qu'il ne pouvait plus conjuguer ce verbe.

Au début, il avait cela sur le compte de l'euphorie, cependant à bien penser cela faisait cent quatre-vingt-deux jours qu'il était plein aux as et vivait une situation de panne sèche au point de vue de sa libido !

Impossible pour lui d'avoir la moindre érection ! Il sortait avec quelques gonzesses, mais il était incapable de les satisfaire au lit. Il se contentait de les couvrir de cadeaux.

Mon Dieu, y avait-il une relation entre ce bijou de Grànn Silibo qui pendait ostensiblement sur sa poitrine et... cette... anaphrodisie brutale dont il était frappé ?

Une bonne demi-douzaine de femelles en rut étaient prêtes à lui ouvrir les portes de leur paradis et lui il ne pouvait même pas en franchir le seuil.

À quoi cela servait-il d'être riche comme Crésus s'il perdait en échange cette masculinité dont il était si fier.

Non..., il ne voulait pas croire que tout était de la faute de Grànn.

Peut-être qu'il avait commis une grave erreur en ne retournant pas la voir. Mais, pris dans un tourbillon comme il l'avait été ces temps derniers, il avait même oublié la promesse qu'il lui avait faite.

\*\*\*

Rêvant d'en avoir le cœur net, il se rendit dans un bordel notoire où évoluaient les plus pulpeuses femmes du pays. Rien, *nada, nothing* ! Les courbes affolantes de ces dames le laissèrent totalement froid.

Un terrible désespoir lui tomba dessus telle une chape de plomb.

Pris d'une rage folle, il voulut se débarrasser de la chaîne. Il essaya de l'arracher de son cou. Surprise !, cela lui était tout à fait impossible ! Toutes ses tentatives restèrent vaines. Il était bel et bien enchaîné à un pacte dont il ignorait tout.

Même le plus habile des orfèvres ne réussit pas à l'en délivrer.

Il tenta sa chance chez un forgeron. Mais les tenailles de celui-ci furent bien incapables de gagner aussi ce pari.

Une démente sans nom maintenant le guettait.

Il se rendit à l'adresse de l'habitation coloniale, mais il ne parvint pas à localiser celle-ci. Dans la clairière, il ne vit rien d'autre que des bœufs en train de paître tranquillement.

De désespoir, il se prit la tête entre les mains et se mit à hurler de douleur. Il pleura toutes les larmes de son corps et pensa avec nostalgie à sa petite vie tranquille d'autrefois.

La vieille lui avait fait un coup fumant et ça, Prévoyant ne l'avait pas prévu. Quelle misère ! Comment allait-il pouvoir se sortir de ce pétrin ? Se demandait-il affolé. Il payait très cher sa désinvolture et son appétit du gain facile.

Il rentra chez lui totalement abattu. Il avait tout perdu en courant après des chimères.

Posséder une fortune ne lui disait plus rien !

Miséréré !

Des semaines et des semaines plus tard...

Et, c'est au cours d'une nuit d'insomnie, au moment où il n'espérait plus rien de la vie qu'il vit apparaître Grànn Silibo dans sa chambre alors que toutes ses portes étaient verrouillées.

- Tu n'es jamais revenu t'enquérir de tes redevances envers moi, Prévoyant. Dit-elle d'une voix d'outre-tombe.

Une panique sans pareille fit sursauter notre bonhomme. Il hurla d'effroi.

- Mais, que fais-tu chez moi, vieille sorcière ? Qui t'a accordé le droit d'être ici ?  
 - Mais... la chance que je t'ai donnée en don, mon ami.  
 - Tu peux tout reprendre, je n'en veux plus...  
 - Il est trop tard, tu dois maintenant respecter ta part du pacte.  
 - Je ne t'ai rien promis, chère Madame, et je ne te dois absolument rien. Tout ce que je désire c'est que tu m'ôtes cette saloperie du cou, cette chaîne qui me lie à toi et qui est une véritable malédiction.  
 - Étais-tu assez naïf pour t'imaginer que dans la vie on pouvait tout avoir sans rien donner en échange ? Ce sont là des enfantillages qui vont te coûter cher. Pour qui te prends-tu ? Tu te crois au-dessus des lois de l'existence ? Il faut réfléchir avant d'agir. Et même un enfant de six ans connaît cette règle.  
 - Je n'ai aucune dette envers toi...  
 - La chance au jeu que j'accorde aux éléments de la gent masculine ne se fait qu'en échange de somptueuses noces, cher ami.  
 - Quoi ? Mais, tu es folle ! Moi, un mâle vaillant d'à peine 30 ans... tu me vois devenir l'époux d'une vieille édentée de 80 ans ?  
 - Tu n'as qu'à faire ton choix, mon chéri..., des épousailles pour moi et tu redeviendras un homme dans... mes bras ! C'est la seule façon pour toi de recouvrer ta virilité.  
 Prévoyant éclata en sanglots, il hurla de désespoir.  
 L'autre fit la sourde oreille à son chagrin.  
 Elle lui présenta seulement deux alliances dans un écrin de velours bleu marine et lui donna rendez-vous pour le lendemain, à 18 heures, devant la Cathédrale de la ville.  
 Et c'est ainsi que la cité entière, totalement abasourdie, assista au mariage de l'homme à l'allure la plus fringante du conté d'avec une dame qui avait le triple de son âge ; toute décrépie dans la robe blanche de ses noces.  
 Hum... l'argent ne fait vraiment pas le bonheur !

## Chapitre 23

### Journal de Loune 5

9 juin 1983

Comme je suis heureuse pour Thierry, ses études se sont bien déroulées et sont enfin terminées, il vient d'obtenir son diplôme d'ingénieur avec mention. Manmy Suzanne et Papy Peter sont si fiers de lui...

Il est un homme comblé !

Et puis... Christelle sera de retour au pays pour au moins trois semaines de vacances. Il est tellement content le bonhomme ! Moi, je trouve que l'amour qui existe entre ces deux-là est sublime, très pur, et aussi, sincère et merveilleux. Je ne suis pas encore tombée amoureuse de mon côté. Il y a plusieurs garçons qui me tournent autour, mais je ne ressens toujours pas le « déclic » comme dit Manmy Suzanne. Alors, je suis patiente !

10 juillet 1983

Vénus, une des ouvrières de Manmy Suzanne m'a raconté l'histoire des clientes les plus exubérantes de l'Atelier. C'était vraiment cocasse ! Ces grandes bourgeoises de la société, qui s'exprimaient dans un français châtié, parlaient sur un ton plus haut que tout le monde et qui se croyaient chez elles quand elles venaient à Modelo pour un essayage ; celles qui interpellaient tous les gens en disant : ma chérie, ma cocotte, étaient en quelque sorte des mijaurées aux mœurs... très, très relâchées ! Le surnom affublé à ces dames par leurs pairs était : « Les sans-culottes » et cela n'avait rien à voir avec les insurgés au temps de la Révolution française au 18<sup>e</sup> siècle. C'était seulement des femmes à la cuisse légère qui ne s'embarrassaient d'aucun sous-vêtement. Elles se rendaient ainsi, la chatte à l'air, à toutes les fêtes, les mariages les réceptions diplomatiques, les baptêmes, les communions et les vernissages des peintres de la haute société comme Jean-Claude Castera et Bernard Séjourné ; de véritables bacchanales où les convives s'attifiaient à la mode de la Rome antique du temps de l'empereur Néron, le despote extravagant et sanguinaire. Tous les mâles du pays étaient au courant de leurs « sacro-saintes » petites habitudes et ça les faisaient baver la gueule pendante. Coquines, elles distillaient elles-mêmes l'information sur un ton de confidences, pour feindre une pseudo discrétion, à toutes les raconteuses de cancans de la ville, des dames

qu'elles savaient d'avance incapables de tenir leurs langues et le tour était joué ! Les éléments de la gent masculine s'attachaient à leur pas et ne les lâchaient pas d'une semelle (en dépit du fait qu'elles étaient toutes des femmes mariées), comme des chiens rendus fous de désir faisant le pied de grue au chevet de leurs femelles en rut !

L'une d'entre elles, Marie-Marguerite de Lescure, Marie-Gue pour les intimes, la plus belle, la plus voluptueuse et la plus extravagante de toutes, prenait un malin plaisir à laisser croire à son mari qu'elle était souvent à l'Atelier. Elle garait sa voiture, bien en évidence, devant la barrière de la maison familiale des Brouard pour laisser accroire qu'elle s'y trouvait, alors qu'un amant magnifique (tel Zorro sur son pur-sang arabe) passait l'arracher aux épingles, aux aiguilles et aux ciseaux de Manmy Suzanne pour l'emmener forniquer en pleine fraîcheur dans les hauteurs de Kenscoff et de Furcy, là où le brouillard faisait loi et où l'air dégageait des effluves de pins et d'Eucalyptus. L'époux, comme un grand dadaï, nigaud par excellence, faisait semblant de flâner dans le quartier pour vérifier les dires de madame et se sentait tout à fait rasséréné quand il trouvait le véhicule de sa tendre moitié sagement parké au 33, rue de Lamontagne. Si par hasard il voulait pousser plus l'investigation en franchissant le seuil du lieu sacré de la mode haïtienne, les ouvrières, gâtées, en veux-tu en voilà par une Marie-Gue, débordante de générosité, à coups de dollars et de bijoux auxquels elle ne tenait plus, récitaient leur leçon apprise par cœur : « Madame est dans la cabine d'essayage et elle en a au moins pour heure, monsieur ! » Et le mari cocu retournait à ses occupations la mine réjouie, satisfait d'avoir découvert qu'il n'avait pas été berné ! Quelle ironie !

J'avais un jour entendu Marie-Gue raconter à une autre de ses commères que le président Duvalier, le 8 juin 1967, n'avait pas fait fusiller les 19 hauts gradés des Forces armées d'Haïti à cause d'un quelconque complot que ceux-ci auraient ourdi contre lui, mais bien parce que ceux-ci couchaient avec ses filles... toutes ses filles. Il avait vu rouge, le papa ! Avait-elle déclaré.

Il y en a vraiment qui voyait le sexe partout ! Un évènement aussi grave avait été réduit à une simple affaire de bas-ventre ! Manmy Suzanne s'en était offusquée.

Quand on sait, avait-elle ajouté, que cette exécution collective avait, à l'époque, atterrée et l'armée et la société civile, plongeant le pays dans un abîme de détresse... Il y avait absolument de quoi se désoler que d'autres prennent cette cruauté atroce à la légère.

11 juillet 1983

J'ai eu des nouvelles de mon amie d'enfance Genise Valentin. Elle s'est retrouvée en domesticité chez des gens aisés. Elle a fini par avouer à sa mère qu'elle était régulièrement violée par les trois hommes de la maison. Elle ne fait que pleurer. Quel triste sort !

## Chapitre 24

### Journal de Thierry 4

14 juillet 1983

Une nouvelle histoire de Loune tout aussi fascinante :

Harvey Bretou, un jeune homme de 25 ans, était un ingénieur qui travaillait dans le projet de réaménagement de la route nationale #2, puis précisément le tronçon de la ville des Cayes.

Un jour, après le boulot, qu'il se dirigeait vers la grande cité du Sud en longeant le littoral, il avait aperçu la plus belle déesse du monde en train de se baigner en solitaire.

Il décida de s'arrêter pour faire connaissance, fasciné par tant de beauté et tant de grâce.

La jeune femme n'était pas du tout farouche, au contraire, elle accepta avec empressement de passer un peu de temps en sa compagnie.

Harvey lui en fut très reconnaissant.

Ils conversèrent tous les deux familièrement pendant plus d'une heure, puis la demoiselle se leva d'un bond souple, gagna la mer et invita l'ingénieur à venir l'y rejoindre.

Que la vie était belle !

Ce dernier trop heureux de cette proposition, pour le moins inattendue, ne se fit pas prier ; d'autant que depuis un moment il n'avait qu'une envie : la serrer très fort dans ses bras et l'embrasser goulûment. Avec sa silhouette de rêve, elle provoquait en lui des désirs violents.

Il faut avouer que la nymphe n'était pas trop prude, car dès qu'elle fut dans l'eau, elle s'était débarrassée promptement de son slip et de son soutien-gorge. Ce fut pour notre ami, un mâle en pleine vigueur, comme une invitation à la débauche. Il n'allait surtout pas rater cette occasion qui ne se présenterait pas à lui une seconde fois.

Sans plus tarder, il enveloppa la belle sirène dans ses bras et l'embrassa à pleine bouche, ce que l'autre sembla adorer.

Il caressa son corps aux courbes vertigineuses et éprouva le désir le plus violent de sa vie.

Cette fille était la femelle la plus sensuelle qu'il ait jamais rencontrée.

Ils s'aimèrent là, dans l'eau, un fantasme récurrent chez notre éphèbe, avec toute la fougue et la passion dévorante de leurs vertes années.

Leurs orgasmes furent merveilleux !

Tard dans la soirée, leurs sens enfin assouvis, la dame émit le vœu de rentrer.

Harvey, tout heureux de tout ce plaisir qu'il avait reçu comme un cadeau du Ciel, lui proposa de la ramener.

Elle déclina l'offre. Il insista. Elle hésita. Il la supplia. À la fin, elle céda !

Il en fut très heureux.

Elle embarqua donc dans son auto et lui spécifia le chemin à suivre pour atteindre sa destination.

En cours de route, il en profita pour faire plus ample connaissance avec sa passagère.

Quand ils arrivèrent à deux pas de l'endroit indiqué, Harvey aperçut au loin la grande barrière du cimetière de la ville qui surplombait l'autoroute.

Harvey trouva curieux que sa maison puisse se situer à une si courte distance du boulevard des allongés. Aux alentours, il ne remarqua pas d'autres résidences. C'était plutôt bizarre et macabre. Mais, il ne s'attarda pas trop sur cette pensée se disant qu'il y avait plein de gens qui habitaient non loin d'un lieu de sépulture.

Lorsqu'ils furent à deux pas du but, la femme demanda à son nouvel amant de stopper son véhicule au pied de la colline parce qu'elle souhaitait faire le reste du chemin à pied, craignant le courroux de son père, prétextait-elle, qui avait pris en horreur les individus qui lui faisaient la cour.

Face à cet argument massue, Harvey renonça à vouloir la déposer devant sa porte.

Elle était déjà hors de la voiture quand il prit conscience qu'il ne connaissait pas son nom et n'avait pas du tout ses coordonnées. Tout ce qu'il y a de plus important afin qu'ils soient capables de se revoir.

Il lui tendit rapidement une plume et un papier.

Le cœur d'Harvey battait la chamade...

Elle écrivit les informations demandées à la hâte.

*Marie-France Aline Dépeignes 25, rue de l'enterrement 5-4528*

Et elle s'en fut après lui avoir précisé qu'il serait préférable qu'ils se revoient toujours sur la plage... c'était plus romantique... à cause surtout de la jalousie malade de son père... qui n'appréciait guère les visites galantes... bien évidemment.

Il promit tout ce qu'elle voulait et la regarda grimper la côte qui menait à son domicile avec comme une espèce de regret au fond du cœur. Il aurait tant aimé ne jamais devoir la quitter.

Il s'endormit cette nuit-là avec le souvenir des jouissances inouïes qu'il avait éprouvées dans ses bras.

Une femme comme celle-ci, il n'allait pas la lâcher d'un poil !

\*\*\*

Dès le lendemain matin, il tenta de la joindre au téléphone. Peine perdue, le numéro qu'elle lui avait donné ne fonctionnait pas du tout. Il se dit tout de suite que peut-être dans son empressement elle s'était trompée d'un chiffre. Une erreur courante et banale. Il n'allait surtout pas se décourager pour si peu et se promit de passer quand même la voir un peu plus tard après le travail.

Pendant la journée entière, l'euphorie de leurs ébats de la veille ne l'avait point quitté. Il était heureux comme un roi et s'estimait vraiment chanceux d'être tombé sur une telle perle.

Il lui acheta un bouquet de fleurs, laissa le chantier avant l'heure pour se rendre chez elle et prit le soin d'emprunter le même chemin pour s'assurer qu'elle ne l'attendait pas sur la plage.

Il ne la remarqua nulle part.

Il fila donc tout droit à l'adresse qu'elle avait gravée sur le carré de papier blanc.

Et là, à sa grande surprise, après avoir grimpé la pente qu'elle avait escaladée après leurs adieux il y a à peine quelques heures, il ne vit que le cimetière.

Une déception sans pareille le ficha en terre.

Il ne comprenait pas pourquoi après des moments aussi merveilleux elle se soit montrée assez fourbe pour lui refiler une fausse information. Il en tombait des nues. Non, se dit-il, il y avait certainement une autre explication.

Il avisa quelques maisons en contrebas de la route et décida d'aller s'informer.

Au moment où il atteignait l'une d'elles, un homme vint à passer.

Quelle chance !

- Excusez-moi monsieur, lança-t-il en abordant celui-ci, je cherche mademoiselle Dépeignes, Aline Dépeignes, s'il vous plaît, ai-je la bonne adresse ?

- Ah, miss Dépeignes ? C'est bien par ici qu'elle réside... cela fait des années depuis qu'elle est là avec sa famille. Suivez-moi, je vais vous montrer où la trouver...

À ces mots, le regard de Harvey s'illumina. Une joie nouvelle et profonde l'envahit tout entier. Sa belle déesse ne lui avait pas menti.

- Mais oui, avec plaisir, lança-t-il à l'autre qui marchait déjà devant lui.

- Vous lui avez apporté des fleurs ? C'est un geste louable... plutôt rare... après tout ce temps...

Sans plus prêter attention à son radotage, notre homme le suivit ; le corps tremblant d'une excitation toute joyeuse, anticipant à l'avance le bonheur partagé de ses retrouvailles avec l'amour de sa vie.

Mais quelques minutes plus tard, à sa grande surprise, l'inconnu pénétra dans la dernière demeure des disparus et s'arrêta devant un trio de pierres tombales.

- Et... nous y voilà, elle est ici, dit-il en allongeant la main vers la sépulture du milieu comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, elle gît à côté de son père et de sa mère. Ils sont tous les trois morts dans un accident de la route... cela fait... voyons... une bonne dizaine d'années !

Harvey était abasourdi ! Qu'est-ce que tout cela pouvait bien vouloir dire ?

Chaque tombe affichait une photo de son occupant et une épitaphe qui se lisait comme suit :

Ci-gît Axan Dépeignes 15 août 1930 - 12 octobre 1975

Ci-gît Marie-France Aline Dépeignes 1er novembre 1955 - 12 octobre 1975

Ci-gît Marie-Josée Balin Dépeignes 24 mai 1929 - 12 octobre 1975

Harvey qui avait reconnu le visage de sa bien-aimée sur la seconde pierre tombale eut un sursaut d'effroi. Il ne voulait pas en croire ses yeux.

- Vous... vous trompez peut-être, parvint-il à balbutier, celle dont je parle est bien vivante... et...

- Ah, je vois, l'interrompit son vis-à-vis avec un pâle sourire désolé sur les lèvres, vous êtes la nouvelle victime du spectre d'Aline...

Le visage du jeune technicien devint d'une pâleur mortelle. Une grande frayeur l'habitait tout entier.

- Comment ça, le fantôme d'Aline ? Questionna-t-il encore sous le choc d'une telle affirmation.

- De temps à autre, des hommes passant par ici tiennent le même discours que le vôtre. Ils affirment avoir connu des orgasmes hors du commun avec ladite Aline. Mais, ce n'est qu'une dépouille, cette demoiselle ! Et quand ces mâles sont devant cette vérité accomplie, là, ils perdent la tête.

Harvey, maintenant, tremblait de tous ses membres.

- Êtes-vous certain... de ce que... vous avancez, mon ami, moi j'étais avec elle pas plus tard qu'hier soir... et je puis vous assurer qu'elle était bien vivante...

- Oui, je suis affirmatif ! Vous avez été tout simplement le jouet... disons... d'une apparition. Rien de tout cela n'existe vraiment. Aline est trépassée et enterrée depuis des lustres.

Harvey, sous le coup de la déception, sentit son crâne se transformer en un cratère de volcan bouillant de larves brûlantes.

L'autre totalement ignorant de sa profonde blessure poursuivait :

- Si vous passez en ville, vous verrez un fou au milieu de la rue principale sur la grande avenue... il fut le premier partenaire sexuel de la défunte. Ses neurones n'ont pas tenu ! Je le comprends... Il y a des aventures dont on ne revient pas. D'ailleurs, des orgasmes comme ceux qu'elle procure ne peuvent pas se retrouver dans la vraie vie... c'est ce qui rend dément ses

amants de passage... C'est l'idée de la perte à jamais de ces sensations si fortes, si merveilleuses, éprouvées dans ses bras. Ses proies se comptent par douzaines maintenant... Les gens d'ici disent, à qui veut l'entendre, avec un rire moqueur, qu'elle a été engagée comme courtier par l'asile d'aliénés du coin pour lui trouver des clients... Ces fous sont... Mais Harvey ne l'écoutait plus. Il se dirigea vers sa voiture comme un somnambule avec la terrible impression que sa tête allait éclater.  
La folie distillée dans ses veines par Aline avait-elle déjà posé ses tentacules autour de son corps ?

20 août 1983

Loune est encore revenue de sa ville natale avec un nouvel aspect de notre culture dont des gens du village voisin du sien ont le secret.

Elle m'a parlé de ces filles que l'on cadenasse.  
Un terme que je ne connaissais pas du tout (comme d'habitude).  
Oui, c'est bien ça... vous avez bien entendu... que l'on **cadenasse** ! Verrouiller, boucler, fermer à clé... sont des synonymes de cadenasser... d'après le dictionnaire Larousse.  
Cher journal, avoue que c'est ahurissant !  
Elle dit que ces dames après avoir été victime de ce « *charme* », qui s'accomplit en général à leur insu, ne peuvent plus du tout être... pénétrées par un homme.  
Ce dernier aura beau faire mille tentatives, que toutes resteront stériles. Sa verge ne pourra en aucun cas se glisser par l'orifice de leur vagin.  
C'est de la haute magie, non !  
Elle avance aussi qu'il y a des mères qui ont recours à cette pratique pour garder intacte la virginité de leurs filles.  
Elle m'a fourni quelques explications...

*L'initiatrice*

Le procédé pour les fillettes que l'on veut protéger d'éventuels « violeurs » est celui-ci :  
Le prêtre vaudou récite une formule magique après s'être recueilli pendant quelques minutes devant son oratoire. Puis, il demande à la jeune innocente d'uriner à même le sol sur de la terre meuble. Ensuite, il se munit d'un dé à coudre qu'il enfonce dans celle-ci toute saturée de pisse jusqu'à ce que cette espèce de boue qui finit par se former soit bien tassée à l'intérieur du petit fourreau de métal.  
En dernier lieu, la mère de la demoiselle vierge met l'objet ayant servi pour le rituel en lieu sûr, à l'abri des regards indiscrets.  
On ne peut renverser la vapeur qu'en vidant le dé de sa terre souillée du pipi de la pucelle.  
Quelle affaire !

*Margaret Papillon*

**Chapitre 25**  
**Journal de Loune 6 / L'éveil à l'amour**  
7 février 1986

La dictature duvaliériste vient de prendre fin. Nous avons regardé les images du départ du couple présidentiel à la télévision. Enfin, Haïti a pu se défaire de ce cancer qui la rongait jusqu'aux os. Nous espérons tous avoir des lendemains meilleurs.

5 avril 1986

La Faculté de médecine est divisée et déchirée. Les étudiants font des grèves et des manifestations à n'en plus finir. L'ambiance n'est plus du tout aux études. Je crains de ne pas être capable de poursuivre mon cursus dans cet état de choses. Je m'en suis plainte au Doyen et il m'a dit que j'avais des notes si extraordinaires que je pouvais faire une application pour la *Harvard University*. Je suis restée bouche bée. Il m'a ensuite demandé si cela me plairait qu'il leur écrive pour soumettre ma candidature. Sans hésiter une seconde, j'ai répondu par l'affirmative. C'était ce qui pouvait m'arriver de meilleur dans l'existence. J'ai pleuré la matinée entière. Moi, la petite-fille d'un paysan dans l'une des plus grandes universités au monde, quelle apothéose ! Mes « quatre » parents et surtout Thierry et Christelle allaient être fiers de moi pour de bon !

19 octobre 1986

Branlebas général dans la maison Brouard ! Franklin, Robert et la femme de ce dernier vont rentrer de l'étranger à l'occasion des 30 ans de mariage de Papy Peter et de Manmy Suzanne. J'ai hâte de faire leur connaissance, tous les trois, on m'a tellement parlé d'eux dans cette maison.

22 octobre 1986

J'ai été très contente de rencontrer Robert et Franklin. Ils sont tous les deux très beaux et très virils autant que Thierry d'ailleurs. Mais, c'est Franklin que je trouve le plus sympathique. Il y a quelque chose chez lui qui me trouble, je ne saurais dire quoi exactement. Peut-être était-ce la façon qu'il avait de m'observer avec insistance. Ou était-ce moi qui tournais souvent mon attention vers lui ? Je n'en sais vraiment rien ! En tout cas, nos regards se sont croisés fréquemment et il n'arrêtait pas de me sourire avec une sorte de douceur qui me faisait fondre. À Boston, il avait sûrement plein de filles à ses pieds. Et cette dernière pensée ne me plut pas !

24 octobre 1986 18 h 15

Franklin m'a invitée à la projection d'un film au Capitol, le ciné de la rue Lamarre. J'ignore pourquoi, mais mon cœur s'est mis à galoper dans ma poitrine jusqu'à provoquer chez moi une douleur vive au niveau de ma cage thoracique. Je me sens de plus en plus bizarre en sa présence. Je vivais comme un état d'exaltation qui m'était inconnu dans le passé. J'en ai presque honte et je ne veux surtout pas que Manmy Suzanne s'en aperçoive. Encore un autre mystère ! En quoi cela regardait-il Manmy Suzanne ? Comme si j'étais devenue tout d'un coup une voleuse de... fils. Bizarre !

Il avait dit : « Nous irons voir "Emmanuelle", cela te plairait-il ? C'est une histoire tirée du roman d'Emmanuelle Arsan. Tu connais Pierre Bachelet ? C'est lui qui a composé la musique du film. L'actrice principale du long métrage, sorti en 1974, est Sylvia Kristel ». « Non, je ne connais pas ! », avais-je répondu.

Il m'avait pris alors par la main et m'avait entraîné dans la salle de musique et avait posé le disque de Bachelet sur le tourne-disque. La délicieuse mélodie s'était élevée dans les airs, douce et aérienne.



*Mélodie d'amour chante le Cœur d'Emmanuelle  
Qui bat cœur à corps perdu Mélodie d'amour chante le*

*Corps d'Emmanuelle Qui vit corps à cœur déçu*

*Tu es encore  
Presque une enfant Tu n'as connu  
Qu'un seul amant Mais à vingt ans Pour rester sage L'amour est un  
trop long voyage...*

Je l'avais aimé tout de suite cette romance, mais je n'avais aucune idée de ce qu'était l'œuvre cinématographique.

21 h 35

J'avais enfilé la superbe robe jaune d'œuf que Manmy Suzanne m'avait confectionnée la semaine dernière, celle qui valorisait beaucoup mon teint ; heureux mélange de caramel et de chocolat... et avait attaché à mon cou un collier de fines perles blanches assorti à mes boucles d'oreilles.

En me voyant descendre l'escalier, Franklin avait poussé un « Wouahhhhh » d'admiration. « Comme tu es splendide, Loune ! S'était-il écrié, d'une voix chaude et chaleureuse.

Je me suis sentie à ce moment-là, vraiment belle et radieuse.  
23 h 35

Mon Dieu, « Emmanuelle » était un film érotique, oui, ÉROTIQUE à la limite du porno soft ! Je ne me suis jamais sentie aussi mal à l'aise de toute ma vie. J'étais si gênée que je n'arrêtais pas de m'agiter sur mon siège et Franklin avait dû me retenir la main pour me calmer un peu, mais cela a eu sur moi l'effet contraire. J'avais de petits picotements dans tout mon corps, accompagnés de bourdonnements d'oreilles et j'avais l'impression que les autres spectateurs pouvaient percevoir mon embarras malgré la pénombre. Le parfum même de Franklin m'enivrait, un Paco Rabane que j'adorais. Un effluve terriblement sensuel qui, mélangé à son sui generis de mâle viril, provoqua en moi un désir brûlant. Vraiment, j'étais dans tous mes états et je ne voulais surtout pas qu'il s'en rende compte. Je me tenais droite comme un piquet telle une statue de cire pour ne pas trahir mes sensations quand soudain il se pencha au creux de mon oreille pour me murmurer : « Tu ne veux pas rester ? Nous pouvons partir, tu sais ! » Et, ce chuchotement sembla s'emparer de mon être et fit courir sur tout mon corps des frissons jusqu'à inconnus de la demoiselle réservée que j'étais. Je dus me pincer les lèvres pour ne pas hurler.

De toute façon, il n'était pas question pour moi de me lever, car mes jambes tremblaient tellement que ce ne serait pas une bonne idée d'essayer de me mouvoir au risque de m'étaler de tout mon long au milieu de l'allée menant vers la sortie.

« Non, ça va ! » Avais-je murmuré d'une voix éteinte.

Il se pencha à nouveau :

« Il semble que tu as froid... ta main tremble... »

Je n'ai rien répondu, car le faire serait mettre à nu mes émotions. Et ça jamais !

Et il entrelaça ses doigts aux miens, comme le font en général les amoureux.

Je crus défaillir ! Un puissant vertige m'avait envahi de la tête aux pieds et me bouleversait totalement.

Au fait, ce film fut pour moi une... merveille de supplice... et je ne devais rien en laisser paraître.

Quand nous sommes rentrés, toute la maisonnée était déjà endormie. Je me suis précipitée dans ma chambre au lieu de m'attarder avec lui au salon pour « trinquer à notre première sortie » comme il le désirait... comme si je me sentais en danger.

25 octobre 1986 3 h 12

Je n'arrive pas à fermer l'œil tant je suis emplie de Franklin. Je suis déchirée par toutes sortes de sentiments contradictoires. Je pense que je n'accepterai plus de l'accompagner nulle part et j'ai maintenant hâte qu'il reparte pour Boston afin de retrouver la paix de mon cœur, de mon âme et de mon corps. Entre ma 4<sup>e</sup> année de médecine et lui, c'était la pagaille ! Et dire que demain j'avais examen. Donc, j'avais besoin d'une bonne nuit de sommeil pour faire face à ce difficile test d'anatomie ! Franklin partait dans quatre jours. Ouf ! Enfin, la torture allait se terminer bientôt après trois semaines « d'enfer. J'avais lu dans l'un de mes bouquins que

l'amour nous déchirait puis nous rassemblait à nouveau. Qu'il nous emmenait au paradis pour ensuite nous plaquer au sol ! Je crois qu'il n'y avait rien de plus vrai !

26 octobre 1986

J'ai fui la maison de bonne heure pour me rendre à la Faculté. Je ne voulais surtout pas revoir Franklin. Je ne savais plus quoi lui dire après notre soirée d'hier.

27 octobre 1986

Carla, une camarade de promotion, m'a demandé si j'étais tombée en amour, car elle me trouvait changée. Elle se plaignait que j'avais la tête ailleurs et que je n'étais plus assidue dans mes études depuis quelques jours. J'avais eu la surprise de ma vie ! Étais-je à ce point un livre ouvert ?

Mon Dieu !

Suis-je amoureuse ? Je me posais moi-même la question. Mon angoisse s'amplifia. Je me demandais si Franklin lisait aussi clairement en moi que Carla et j'eus soudain un accès de panique.

Était-ce cela être éprise ? Avoir tout le temps le cœur qui battait la chamade ? Des insomnies carabinées et le regard toujours aux aguets pour essayer d'entrevoir l'être aimé en secret... Je ne fais que repasser dans ma tête l'instant où il avait lié ses doigts aux miens et surtout celui durant lequel il s'était penché à mon oreille pour me murmurer... du... n'importe quoi. Peut-être qu'il agissait ainsi avec toutes les filles qu'il invitait à sortir... Je n'étais ni la première ni la dernière qui avait reçu son souffle tiède dans sa nuque... Était-ce sa technique habituelle pour chavirer les demoiselles ?

27 octobre 1986

Ca y est, il part après-demain 29, tôt dans la matinée. Je viens d'entendre Papy Peter en parler à Thierry et demander à celui-ci de conduire son frère à l'aéroport.

Mes tourments sont presque à leur terme.

28 octobre 1986

Pour mon plus grand « malheur », Franklin a eu le temps de m'intercepter avant que je ne prenne la poudre d'escampette. Il semble qu'il avait compris mon manège, car il était déjà attablé devant son petit déjeuner quand moi je fus prête à descendre. J'ai eu la surprise de le trouver dans la salle à manger avec ses parents.

De but en blanc, il m'a demandé si cela m'intéressait d'aller danser plus tard... l'orchestre « Les frères Déjean », que j'adore, joue à Cabane Choucouné !

Au moment où j'ouvrais la bouche pour décliner l'invitation, Papy Peter décida à ma place. Rrrrrrrrr !

« Bien sûr qu'elle veut volontiers aller danser ! avait-il déclaré. D'ailleurs, elle adore ça ! Elle danse merveilleusement, tu sais. Elle avait pris des cours de Rumbas, de Salsa et de Chachacha chez le « maître » Harry Policard avant de se laisser entièrement absorber par ses études... Se détendre un peu ne peut que lui faire du bien ! »

Moi, qui voulais m'appuyer sur le prétexte que j'ignorais tout de cet art pour éviter toute intimité avec lui qui mettrait mes sens en « danger »... C'était raté !

Une, deux, chachacha, une, deux, chachacha ! Oui, j'adorais vraiment danser !

28 octobre 1986 16 h 23

Ma journée d'étude avait bel et bien été foutue en l'air. Je ne vivais plus que dans l'attente de cette soirée. Je passai mon temps à me demander quelle robe j'allais porter, ce qui me ressemblait fort peu. Définitivement, Carla avait raison... j'avais attrapé une terrible maladie... celle de l'amour et aucun remède n'était apte à guérir celle-ci. Moi, la future doctoresse, devais accepter l'évidence de la présence d'un doux poison dans mon sang. J'ai bien peur que je ne détinsse aucun antidote à mon délicieux malheur...

Je me mourrais d'amour !

29 octobre 1986 2 heures 35

Cher journal, j'avais hâte de te retrouver pour te confier les événements de la soirée. Pour de bon, je vais me forcer à rester calme pour pouvoir te faire ces confidences, car à l'intérieur de moi brûle un feu ardent qui me consume tout entière.

Dès notre arrivée à Cabane Choucouné, d'entrée de jeu, Franklin avait commandé deux rhums coca. Je pensais que les deux drinks étaient à lui. Erreur ! Il y en avait un pour moi. Il a ri lorsqu'il a vu mon expression stupéfaite et il m'a dit que deux gorgées ne sauraient me souler, mais que c'était juste pour me mettre dans l'ambiance. Moi qui n'avais jamais consommé d'alcool de ma vie, j'étais abasourdie ! J'allais refuser quand soudain une petite voix me souffla : « Tu n'as tout de même pas 15 ans et rien ne t'oblige à vider le verre. Une petite gorgée de temps en temps ne te fera pas de mal ! » Et, tout de go, je me suis sentie adulte... une grande fille... qui ne craignait pas de boire un coup.

D'une seconde à l'autre, Franklin était passé à mes yeux du statut de « corrupteur » à celui de superman venu me libérer de mes inhibitions. Après deux gorgées de cette boisson spiritueuse..., je lui étais tout à fait reconnaissante de m'avoir un peu forcé la main !

J'étais vraiment relaxe et détendue, je n'avais plus peur ni de lui ni de mes sentiments. J'étais heureuse comme une reine de me retrouver en compagnie d'un homme si beau, si charmant et si prévenant. Je le trouvais superbe, rasé de frais et vêtu d'un costume bleu marine à la coupe impeccable qu'il portait avec une chemise blanche sans cravate.

Nous nous sommes abstenus d'aller danser tout de suite. Nous avons d'abord bavardé sur des sujets variés et ri ensemble de bon cœur.

Dieu, qu'est-ce que je me sentais bien ! J'avais eu raison d'accepter ce grog, me suis-je dit à un certain moment. Elle était partie en fumée mon attitude coincée de gamine à son premier rendez-vous galant. Je venais de fêter mes 22 ans tout de même ! Maintenant, je ne voulais que profiter du moment présent. Tout me semblait tellement magnifique !

L'orchestre avait entamé le morceau « Marina », leur plus gros succès de tous les temps, lorsque Franklin finit par m'inviter à gagner la piste de danse. Il me prit par la main pour m'y entraîner.

Je l'y suivis d'une démarche très aérienne. J'avais comme l'impression d'avoir la légèreté d'un duvet.

Mon Dieu-Marie-Joseph, quel bonheur d'avoir tournoyé ainsi dans ses bras. Une pure délectation !

Puis, vint le moment d'un slow et là, il n'avait plus été question de se mouvoir dans tous les sens.

Il m'attira contre sa poitrine et me serra d'abord gentiment tout contre lui. Puis, à mesure que nos émotions croissaient, il resserra de plus en plus son étreinte.

Nous étions maintenant étroitement enlacés... si près l'un de l'autre que son corps épousait intégralement le mien ; c'était à un point tel que nous pouvions percevoir les battements de nos cœurs respectifs.

Mon bien-être frisa soudain l'euphorie. Je me laissai embarquer sur ce navire ivre qu'était la volupté.

Ne ressentant aucune réticence de ma part, il s'enhardit. Sa tête s'inclina lentement et alla se nicher délicatement au creux de mon cou. Ses mains glissèrent amoureusement le long de mes hanches puis remontèrent vers mon décolleté.

Prise de vertiges, je fermai les yeux sous l'effet de tant de douceur. La caresse m'avait fait frissonner et je ne pus retenir un léger gémissement de plaisir. J'étais secouée par de très fortes trémulations.

Ce furent des minutes magiques, des instants d'éternité.

Longtemps après que la musique se soit tue, nous sommes restés enlacés sur cette piste plongée dans une douce pénombre, à savourer la joie d'être dans les bras l'un de l'autre.

Je n'avais qu'une envie, ne plus bouger de là pour des siècles et des siècles, AMEN !

Le reste de la soirée fut tout aussi formidable ! Nous avons dansé jusqu'à l'épuisement, dégustant chaque seconde passée ensemble ! Demain, il s'en irait pour Boston et qui sait quand il reviendrait.

Maintenant, il me prenait l'envie de pleurer sur son départ.

C'est avec regret que nous nous sommes résignés à quitter les lieux à plus de 2 heures du matin.

Dehors, on n'entendait que le chant des grillons.

Une brise fraîche soufflait. Galant, il se débarrassa rapidement de sa veste et recouvrit mes épaules nues. J'avais froid. Je lui en fus reconnaissante.

Je m'apprêtais à embarquer dans la voiture parquée sous un lampadaire. Il tendit la main pour m'ouvrir la portière puis sembla changer d'avis. Celle-ci retomba le long de son corps. Je me tournai vers lui pour tenter de comprendre son geste. Nos regards se croisèrent et s'accrochèrent l'un à l'autre pendant toute une éternité. Mon souffle se fit court. Notre émotion était palpable. Nos âmes avaient gardé le souvenir de ces étreintes vertigineuses de tout à l'heure, de ces frôlements sensuels à souhait qui nous avaient rendus incandescents. Mon cœur était prêt à éclater. L'embrassement, intense que j'éprouvais me força à reculer d'un pas pour m'adosser contre l'auto. Mes jambes ne me tenaient plus... De longues secondes passèrent... Il fit un premier pas vers moi... puis un second... « Mon Dieu, que va-t-il faire ? » Me demandai-je en fermant les paupières... Quand je rouvris celles-ci, ses lèvres étaient à deux souffles des miennes. Je tremblais de tous mes membres. Tout mon être appelait de tous ses vœux à ce baiser avec une impatience grandissante, il n'aspirait qu'à ça ! Il effleura ma bouche d'abord tout doucement, puis la passion prit vite le dessus... Il m'embrassa avec une fougue qui traduisait son désir de moi. J'y répondis avec la même chaleur. J'étais loin d'être une experte, puisque c'était mon tout premier baiser, mais l'amour transcenda l'expérience et je me laissai aller dans ses bras. Sa langue s'enroula autour de la mienne. J'étais au bord de l'évanouissement... Combien de minutes dura cette étreinte ? Je ne saurais le dire, car j'avais perdu toute notion de temps et de lieu ne voulant jouir que de la caresse. À ce moment précis, je n'avais plus du tout envie qu'il prenne l'avion pour les États-Unis ! Ce baiser me donnait le goût de recommencer. Quand je suis rentrée à la maison, je flottais sur un nuage.

31 octobre 1986

Incroyable pendant des années, Franklin et moi avons joué au chat et à la souris. Lorsqu'étudiant il venait en vacances en Haïti, moi j'étais toujours en province pour passer un moment avec ma famille biologique. Un chassé-croisé extraordinaire. Pourtant, nos destinées étaient déjà scellées à notre insu.

En amour, tel mot, dit tout bas, est un mystérieux baiser de l'âme à l'âme. *Victor Hugo*

## **Chapitre 26**

### **Franklin / Loune de mon cœur**

*Loune de mon cœur,*

*Je me sens un peu intimidé de t'écrire ces quelques lignes parce que pendant très longtemps j'ai considéré les hommes sentimentaux comme des faibles.*

*Me voilà donc pris en flagrant délit de faiblesse et j'adore ça ! J'éprouve soudain la sensation d'avoir l'âme d'un poète... un peu maladroit, pourtant, à coup sûr, sincère ; capable de te composer des vers entiers constitués seulement de mots d'amour pour te confier ce que je ressens à ton endroit. J'ignore si vraiment tu liras ces lignes dans l'immédiat, mais elles attendront patiemment que tu veuilles bien y jeter un coup d'œil et témoigneront de ma franchise.*

*On t'a sûrement parlé de moi. On t'a raconté mes « prouesses »... même celles dont je ne suis pas très fier... mes frasques de jeune homme désinvolte et coureur de jupons. Mais, l'adolescence n'est-elle pas une courte période de folie, une époque où il faut laisser exploser tout ce que l'humain contient comme trop-plein de passion pour la vie et de révolte contre l'ordre établi... le désir de transgresser les lois, les principes et les conventions sociales ?*

Oui, j'ai fait les 400 coups, je l'avoue humblement, mais depuis j'en ai eu pour mon compte et est venu soudain le moment où je me suis assagi.

Peut-être que tu méconnaissais ce que c'est que d'avoir 17 ans, de posséder une moto et en plus d'être bien de sa personne ? Les filles étaient toutes à mes pieds, prêtes à tout pour faire une virée avec moi sur mon cheval de fer dans Pétion-Ville. Je sais que j'ai brisé bien des cœurs, mais tout cela fait désormais partie du passé.

On te dira aussi que je m'étais fiancé à deux reprises. Une première fois avec Arielle Dadesky, mais que je suis parti pour Montréal à quelques mois de nos noces, sans crier gare, avec la belle Gabrielle Duvivier. Et la seconde avec Tamara Bellande à qui j'ai fait aussi faux bond à cause toujours de cette peur de m'engager qui me travaillait au corps. Je ne saurais démentir tout ça ! Ma vie sentimentale a été comme une marmite pleine d'huile bouillante. Un chien fou, voilà ce que j'étais ! Un jeune chien qui voulait tout savoir, tout connaître ; qui désirait jouir de tout ce que cette existence avait à lui donner.

Ma vie de musicien ne m'a pas aidé non plus à garder les pieds sur terre. Avec ma guitare, j'ai aussi conquis bien des cœurs. Et comme aurait dit Georges Moustaki :

*Avec ma gueule de métèque, De Juif errant, de pâtre grec Et mes cheveux aux quatre vents, Avec mes yeux tout délavés Qui me donnent l'air de rêver, Moi qui ne rêve plus souvent*

*Avec mes mains de maraudeur, De musicien et de rôdeur  
Qui ont pillé tant de jardins, Avec ma bouche qui a bu, Qui a embrassé et mordu  
Sans jamais assouvir sa faim...*

Oui, on te dira que je n'ai pas été un enfant sage à une époque de ma vie : Franklin l'homme à femmes, Franklin le tombeur de ses dames, Franklin le buveur de rhum Barbancourt, Franklin le petit bandit... tout cela je les regarde par-dessus mon épaule maintenant. J'ai très vite repris le contrôle du gouvernail de mon existence et grâce à Dieu je m'en suis bien tiré. J'ai terminé de brillantes études dans l'une des universités les plus cotées des États-Unis d'Amérique et je gagne mieux ma vie que des milliards d'autres humains sur terre. J'ai de quoi donc faire vivre plus que décemment une famille.

*Avec ma gueule de métèque, De Juif errant, de pâtre grec, De voleur et de vagabond, Avec ma peau qui s'est frottée Au soleil de tous les étés  
Et tout ce qui portait jupon, Avec mon cœur qui a su faire Souffrir autant qu'il a souffert Sans pour cela faire d'histoires,*

*Avec mon âme qui n'a plus La moindre chance de salut Pour éviter le purgatoire...*

On te dira... que j'ai foutu le camp un jour pour la Martinique sans prendre le soin d'avertir mes parents qui étaient presque devenus dingues d'inquiétude ; croyant que les makoutes de Duvalier m'avaient fait la peau... et que je suis revenu un mois plus tard avec le sourire aux lèvres et une peau bronzée à souhait accompagné de Sylvie, une jolie Française.

On te dira...

Que j'ai appris à parler la langue de Cervantès dans les bordels du bord de mer...

On te dira que mon père est venu m'intercepter un jour à Miami sur un bateau plein de kamokins\*, des rebelles qui se préparaient à renverser la dictature des Duvalier.

Encore un peu... j'y aurais laissé quelques plumes...

On te dira... aussi que je faisais le fou à l'époque du carnaval tout au haut du char allégorique des Gypsies de Pétion-Ville dont j'étais pratiquement le porte-étendard. Que torse nu, j'ai dansé sur toutes les méringues\* possibles et imaginables. Que j'étais le roi de la nuit qui lançait sa moto, une magnifique Honda 750cc, à 200 km/h sur la dangereuse route de la côte des Arcadins, une nana accrochée à mes reins. Que j'ai fait l'école buissonnière parce que j'avais des amies qui voulaient se rendre à la plage un jour de classe ; de celles qui se baladaient avec leur bikini dans leur sac à dos en lieu et place de leurs livres. Que j'habitais presque dans des clubs comme l'Hypopotamus et le Michel Scotch Club...

Mais tout ceci ne m'a jamais empêché d'avoir de très bons carnets. Je n'étais qu'un cœur tendre sous une carapace d'airain.

Le frère Ernest pourra aussi témoigner que je fus un sportif hors pair, un capitaine d'équipe capable de mener sa bande vers la victoire en travaillant positivement sur le moral de ses coéquipiers. Zoupim te racontera mes prouesses sur les terrains de foot de la sélection nationale et le public dans les gradins en train de crier mon nom... Je fus une fierté nationale ! Mais... on devra te dire aussi que j'ai le cœur plein de générosité, que j'ai aidé beaucoup de camarades en difficultés financières à avoir un repas chaud avec mon argent de poche ; que j'invitais aussi plusieurs d'entre eux à manger à la maison et leur offrais ma propre ration

*quand il n'y en avait pas pour tout le monde. Que je leur donnais en cadeau bicyclette, guitare, stéréo, risquant ainsi de fâcher mon père. Que j'en ai empêché plusieurs de sombrer dans l'enfer de la drogue. Que j'ai fait du bénévolat pour alphabétiser des concitoyens totalement illettrés. Que j'ai forcé des amis à prendre leur responsabilité en les poussant à épouser des filles qu'ils avaient engrossées. Que je n'ai jamais frappé une femme de ma vie même avec une fleur ; au contraire, je crois que je les ai trop aimées. D'ailleurs, j'ai composé nombre de musiques pour rendre hommage à leur beauté, à leur courage et à leur détermination.*

*Tout cela a fait de moi un homme à la vie bien tumultueuse, mais aussi un individu ayant un grand désir de jeter son ancre quelque part.*

*Avec ma gueule de métèque, De Juif errant, de pâtre grec Et mes cheveux aux quatre vents, Je viendrai, ma douce captive, Mon âme sœur, ma source vive, Je viendrai boire tes vingt ans Et je serai Prince de sang, Rêveur ou bien adolescent, Comme il te plaira de choisir; Et nous ferons de chaque jour Toute une éternité d'amour Que nous vivrons à en mourir. Et nous ferons de chaque jour Toute une éternité d'amour Que nous vivrons à en mourir.*

*C'est bizarre quand même d'abandonner sa famille, son pays, de parcourir le monde pour partir à la recherche de celle avec qui on aurait aimé vieillir et de trouver celle-ci, comme par miracle, sur les lieux que l'on avait quittés derrière soi. Quelle ironie !*

*Comme tu vois, Loune de mon cœur, je suis loin d'être un saint, mais je ne suis pas le diable non plus. Je ne suis rien qu'un humain avec tout ce qu'il y a de forces et de faiblesses.*

*J'ai tout connu, tout vécu et c'est la raison pour laquelle mes sentiments pour toi ont bien plus de poids dans la balance. Je sais peser le pour et le contre.*

*Je suis tombé amoureux de toi et cette nouvelle passion me consume tout entier. J'ai embrassé tant de lèvres de filles et possédé tant de corps de femmes, mais c'est seulement avec toi que j'ai envie d'avoir des petits.*

*Maintenant, c'est un homme métamorphosé qui veut te faire l'étalage des sentiments profonds qu'il éprouve à ton égard.*

*Tu m'inspires une vie de paix et de douceur. Ça, je l'ai compris dès les premiers jours de notre rencontre.*

*Sincèrement, Loune, j'aimerais voir une part de toi dans ma progéniture, reconnaître sur le visage de mes enfants à venir les traits que je chéris chez toi.*

*Et puis, après tout cela, je te demanderai si tu veux bien m'accorder un peu d'amour tout en osant espérer que tu éprouveras pour moi un attachement à la hauteur de celui que mon cœur spontanément t'a offert.*

*Loune, mon amour, veux-tu m'épouser ?  
Avec toute ma tendresse. Franklin Brouard.*

*L'initiatrice*

## Journal de Thierry 5

29 octobre 1986

Maman a été vraiment très catégorique quand elle s'est rendu compte de l'idylle naissante entre Franklin et Loune. Elle a regardé son fils cadet droit dans les yeux et lui avait déclaré sur un ton sans appel : « Je n'admettrai en aucune façon que tu viennes bousiller la vie de Loucy et lui briser le cœur. Si tu veux une fille pour t'amuser, cherche-t'en une ailleurs. Des demoiselles aux mœurs légères, ce n'est pas ce qui manque dans ce pays ! »

Mais Franklin lui avait rétorqué qu'il n'avait nullement l'intention de causer du tort à Loune. Il en était réellement amoureux fou. Il désirait plus que tout au monde l'épouser et lui offrir tout ce qu'il y avait de plus beau sur terre. Alors, rassurée, Madame Brouard avait baissé la garde. Son inquiétude de mère s'était évaporée tel un nuage de fumée. Jamais elle n'aurait accepté que son garçon vienne profiter des charmes de cette adorable jeune fille qu'elle considérait comme sienne depuis le premier jour de sa venue dans la demeure familiale. « Aucun écart ne saurait être toléré de ce côté-là ! », avait aussi tonné le maître de céans. Heureusement que tout était pour le mieux sans quoi il y aurait du grabuge !

Franklin, à genoux, avait fait le serment à maman : « Loune restera « toute neuve » jusqu'à ce que nos noces soient célébrées ! »

En tout cas, de mon côté, je suis prêt à lui casser la gueule si jamais il osait lui faire de la peine.

12 novembre 1986

Franklin, qui adorait sa génitrice et qui disait souvent qu'il aurait aimé avoir une épouse à l'image de celle-ci, pense que se lier pour la vie à Loune sera la meilleure affaire qu'il ait faite de toute sa vie. Car, c'est sa mère qui a élevé et formé sa future femme. Il sait ce que ça vaut. Il n'aurait pas pu trouver mieux !

30 novembre 1986

Moi, je n'ai jamais eu d'histoire fantastique à raconter à Loucy à part celle de mon camarade de classe Léon Savain. Ce dernier dit avoir vu à l'intersection de l'avenue John Brown et de la rue Nazon, un soir qu'il rentrait d'un bal des *Shleu-Shleu\**, un être démesurément grand (une vingtaine de mètres avait-il précisé) qui était accompagné d'une dame vêtue d'une blanche robe de mariée. Il n'était jusqu'à présent pas revenu de sa frayeur.

Et aussi celle de Clifford Kerlegrand à qui un simple quidam a tendu du feu provenant du bout de son index afin qu'il allume une cigarette.

Peut-être que celle-ci pourrait se hisser à la hauteur de celles passionnantes qu'elle a déjà partagées avec l'humble auditeur que je suis.

Cher journal, je m'en vais te la conter et toi tu me diras si elle est digne d'être transmise à Loune :

Clifford Kerlegrand était un noctambule de première qui, malgré la présence des sbires de la dictature duvaliériste dans les rues de la capitale tirant sur tout ce qui bougeait, ne changeait nullement ses habitudes de s'attarder dehors à des heures indues au grand dam de ses parents.

Il vivait pratiquement seulement la nuit et ne craignait rien ni personne ; surtout pas des loups-garous et des diables qui semblaient rendre misérable la vie de ses congénères, que l'on invoquait toute la sainte journée pour l'effaroucher et le forcer à garder la chambre lorsque le soleil s'était éclipsé.

Lui, il était l'homme sans peur. Il s'esclaffait même quand quelqu'un évoquait ce genre d'histoires en sa présence et affirmait toujours que tout ceci n'était que mensonges. Il se baladait bien dans Port-au-Prince chaque soir sans que jamais malheur ne lui soit arrivé. Ces contes à dormir debout d'espèces diaboliques, de sociétés secrètes et de bandes de *Zobops\** et de *Champwèls\**... de la foutaise ! Il était un être rationnel et pragmatique qui ne saurait prêter foi aux bobards que l'on racontait par-ci par-là dans le pays.

Pourtant, une nuit sans lune où il rentrait à pied, vers minuit, sortant du night-club le plus en

vogue du moment, il éprouva soudain un grand désir de fumer une clope.

Il tira une *mentholée* de la pochette de sa chemise, la porta à ses lèvres et tâtant son gousset à la recherche de son briquet, il se rendit compte tout d'un coup qu'il avait oublié ce dernier à la table où il avait passé sa soirée.

- Zut, alors ! Maugréa-t-il, vexé de sa négligence qui allait le priver du meilleur instant de la journée : aspirer quelques bouffées de nicotine avant de tomber dans les bras de Morphée.

Il désespérait déjà d'avoir à renoncer à sa drogue douce, quand soudain il aperçut dans la nuit noire le bout incandescent... d'une cigarette.

Son cœur battit la chamade, là, à quelques mètres de lui se trouvait... un fumeur ! Un monsieur était là, soufflant des volutes de fumée odorante.

En effet, un homme adossé à un pylône électrique s'adonnait à la délectation d'inhaler la fumée d'un tabac blond.

Quel bonheur !

Il fut si heureux de cette rencontre, toute fortuite, qu'il se précipita sur le gars pour lui demander du feu.

- Excusez-moi, monsieur, dit-il la cigarette au coin des lèvres, auriez-vous du feu par hasard ? Le fumeur inconnu parut interloqué quelques secondes, puis tout à coup sembla comprendre ce que notre camarade attendait de lui.

Brusquement, il éleva sa main droite dans les airs, claqua ses doigts avec force dans un bruit sec qui fit sursauter Cliff et soudain une flamme longue avec des tons de jaune et d'orange, cerclée d'un halo bleuté tremblota au bout de son index dans la brise fraîche du petit matin.

Une voix de stentor résonna dans l'obscurité :

- Du feu, à votre service, monsieur !

Notre noctambule se figea d'effroi. Qu'est-ce que pouvait bien être cette chose-là ?

Ses dents et ses genoux se mirent subitement à s'entrechoquer très fortement.

Une peur sans nom s'empara de lui. C'était la première fois de sa vie qu'il éprouvait cette sensation... désagréable.

La mentholée s'échappa de ses lèvres...

Il poussa un cri d'effroi que les gens durent entendre à des kilomètres à la ronde.

L'envie de fuir, de prendre pour de bon ses jambes à son cou le tarauda, mais il lui était tout à fait impossible de bouger. Il était comme paralysé.

L'autre agita la flamme sous son nez en signe d'insistance et lui, était toujours figé ; complètement sonné.

Le bonhomme rapprocha dangereusement son visage du sien et c'est alors qu'il découvrit qu'il avait le blanc des yeux entièrement rouge et ceux-ci lui sortaient des orbites et ses dents avaient l'air phosphorescent à la lueur de la flamme.

Un puissant instinct de conservation lui souffla l'idée de foutre le camp en 4<sup>e</sup> vitesse.

Il n'allait pas se faire prier pour suivre ce conseil.

Au bout d'un effort surhumain, la peur au ventre, il finit par retrouver l'usage de ses jambes et se mit à courir avec toute la force que lui permettaient les muscles de ses membres inférieurs.

Sur son chemin, il ne rencontra pas âme qui vive, ce qui n'était pas pour le rassurer. Les rues étaient malheureusement désertes, il n'avait en conséquence personne sur qui compter pour le débarrasser de cette « chose », ce « diable » d'homme.

Son effroi s'en allait donc en s'accroissant.

Il courait, courait, courait à perdre haleine en jetant constamment un coup d'œil pardessus son épaule pour s'assurer que le mystérieux fumeur n'était pas à ses trousses. Il ne voyait personne ! Mais, il ne s'offrit pas de repos pour autant.

Quelques minutes plus tard...

C'est à bout de souffle qu'il arriva enfin en vue de son domicile.

Il avait un mal fou à respirer, était au bord de la syncope, cependant il était heureux de pouvoir rentrer sain et sauf.

Heureusement, encore quelques secondes et il serait dans son lit douillet, à l'abri des mauvaises rencontres.

C'est d'une main toute tremblante et impatiente qu'il tira la clef de la porte d'entrée de la poche de son pantalon...

Mais, au moment où il allait introduire celle-ci dans la serrure, brusquement notre dragon crachant du feu apparut comme par magie à ses côtés le faisant sursauter une seconde fois en rééditant son geste de tout à l'heure.



Un claquement de doigts et la flamme jaillit à nouveau du bout de son index et éclaboussa le visage de notre couche-tard de son éclairage fauve.

- Ah, ah, ah, ah ! Vous vouliez du feu ? En voilà du feu ! Prononça l'énigmatique pyromane d'une voix gutturale qui semblait provenir de l'enfer.

Terrassé par une frayeur sans pareille, Clifford Kerlegrand poussa un interminable cri de terreur et perdit connaissance.

Pour la première fois de sa vie, il s'était retrouvé totalement dépassé par les événements. Cela lui prit bien des mois avant de pouvoir revenir de ses émotions.

Il finit par admettre que les autres disaient vrai quand ils parlaient de toutes ces choses mystérieuses qui avaient cours dans le pays.

Depuis lors, jamais plus il ne se risqua seul dans les rues à des heures aussi tardives et ceci, pour le plus grand bonheur... de sa mère.

264

*Aimer jusqu'à la déchirure Aimer, même trop, même mal, Tenter, sans force et sans armure, D'atteindre l'inaccessible étoile. Jacques Brel*

## **Chapitre 28** **Journal de Loune 7**

2 novembre 1986

Tout ce bonheur qui me tombe dessus, oh, mon Dieu, j'ai peine à croire à ma chance. Je pensais que Franklin allait perdre le souvenir de ce merveilleux moment que nous avons passé ensemble. Et pourtant non ! Il m'a appelée au téléphone dès son arrivée aux États-Unis. Nous avons causé pendant une bonne heure. Cela a dû lui coûter cher cet appel « *long distance* » comme il le dit en anglais. Moi, j'étais si heureuse qu'il ne m'ait pas oubliée.

13 novembre 1986

Je viens tout juste de parler à Franklin. Il m'a expliqué sa vie à l'étranger en détail. Je ne lui ai rien demandé, mais lui, il tenait à ce que je sache qu'il avait fait un master en chimie et que depuis l'an dernier il travaillait dans la plus grande usine chimique de Boston et qu'il avait un salaire mirobolant qui lui permettait bien des folies. J'étais très contente pour lui. Bien que je ne voyais pas du tout pourquoi il se sentait obligé de m'avouer tout ça.

29 novembre 1986

Franklin et moi nous nous parlons maintenant pratiquement tous les jours. Nous passons de longues minutes à nous susurrer des mots d'amour et des « je t'aime pour toujours ». Thierry entrebâille de temps à autre la porte de ma chambre pour me taquiner. En pouffant de rire, il me dit que je converse avec son frère sur un ton si bas que personne ne peut vraiment entendre le sujet de notre conversation... et au bout de tout ça il perçoit mes gloussements telle une poule. Je m'étais esclaffée à mon tour et je l'ai chassé de mon antre en lui lançant mon oreiller au visage.

30 novembre 1986

J'ai eu la surprise de ma vie en quittant la faculté aujourd'hui. J'ai cru mourir de saisissements. Franklin était devant à l'entrée à m'attendre. Hier, jusqu'à minuit nous étions

au téléphone et il n'était pas question pour lui de faire un saut à Port-au-Prince et voilà qu'il était là, devant moi ! Il m'a dit qu'il ne peut plus vivre sans moi et qu'il allait prendre l'avion deux fois par mois s'il le fallait pour seulement me serrer dans ses bras. Mon Dieu, je me meurs d'amour pour lui !

4 décembre 1986

On dit souvent qu'un bonheur ne vient jamais seul...

Ça y est, après plusieurs mois d'une insoutenable attente, le doyen m'a fait appeler à son bureau ce matin et m'a annoncé que j'avais été accepté à Harvard. Une nouvelle bénédiction dans ma vie ! Je suis folle de joie ! Lorsque j'ai appris cette bonne nouvelle à Franklin, à travers le combiné je l'ai entendu hurler d'allégresse. Puis, il m'a dit qu'il allait rentrer au pays au plus vite pour faire sa demande en mariage. Mes pieds ne touchent plus terre... je flotte !

1<sup>er</sup> décembre 1986

Quand j'ai appris à mes parents biologiques les bonnes nouvelles concernant Harvard et mon prochain mariage, ils ont passé la journée entière à pleurer de joie et d'émotion. Ils avaient énormément de reconnaissance envers la famille Brouard.

15 décembre 1986

J'ai parlé très sérieusement à Franklin concernant ma famille biologique, mes origines et du milieu dans lequel j'ai passé les premières années de ma vie, car je ne voulais pas qu'il regrette un jour son choix de m'avoir épousée. Il m'a fait taire d'un baiser puis il m'a déclaré qu'il se foutait pas mal de toutes ces choses, ces conventions, qui n'existent que pour barrer la route au bonheur ; que son amour pour moi transcendait toutes les barrières sociales. À entendre ses paroles, mes sentiments à son endroit s'étaient décuplés. Ce jour-là, nous avons fixé la date de nos noces.

## Chapitre 29

### Journal de Thierry 6

16 décembre 1986

Après avoir demandé la main de Loune à monsieur et madame Firmin. Franky se plia aussi au devoir d'en faire de même pour ses propres géniteurs, Suzanne et Peter. Nous avons bien ri de cette scène toute la soirée. Deux paires de parents. Ah, ah, ah, ah ! Loune resplendissait de bonheur !

20 janvier 1987

Les noces de Franklin et de Loune ont été célébrées en grandes pompes à l'église du Sacré-Cœur. Christelle était rentrée pour la circonstance. Elle était belle comme un ange dans sa robe de soie rose de fille d'honneur. Franklin avait tenu toutes ses promesses et j'étais moi aussi fier de lui autant que papa et maman. C'est l'Atelier Modelo de Madame Suzanne Brouard qui avait confectionné la robe de la mariée. Celle-ci était magnifique ! Mère m'a promis une aussi jolie pour Christelle. 21 janvier 1987

Et voilà, Franklin et Loune sont maintenant mari et femme. Ils viennent de s'envoler pour Cancún, au Mexique, pour une quinzaine de jours de lune de miel.

Au moment où je m'y attendais le moins, Suzanne et Peter ont tenu à me féliciter. Ils m'ont dit que c'est grâce à moi que Loune avait pu gagner bien des batailles. Nous avons pleuré de joie tous les trois. Puis, maman a déclaré qu'elle avait hâte que Christelle termine son master en *Business administration* pour que nous puissions convoler en justes noces à notre tour. Encore un peu de patience, lui ai-je répondu, dans six mois ce sera bouclé et au début de l'été Modelo aurait à coudre une nouvelle robe d'épousailles.

21 janvier 1987

Christopher a une façon de regarder Christelle qui me déplaît fortement ces jours-ci. Il la couve des yeux. Je le soupçonne d'en être profondément amoureux. Je le comprends parfaitement. Qui serait assez fou de ne pas admirer une jolie et gentille fille comme Christelle. Heureusement qu'il est quand même respectueux du bien d'autrui. En tout cas, qu'il garde ses distances. C'est mon meilleur ami, c'est vrai... mais...

*Margaret Papillon*

### **Chapitre 30**

#### **La forfaiture**

Christopher Beaulieu avait passé une nuit réellement tourmentée après que sa mère lui ait tendu une carte d'invitation à des noces qu'elle avait reçue tôt dans la matinée.

Geste à la suite duquel son univers s'était effondré.

Il était rentré du travail tout heureux d'avoir pu obtenir une promotion importante qui allait être accompagnée d'une substantielle augmentation de salaire. La journée entière, il avait rêvé de la manière dont il s'y prendrait pour annoncer la nouvelle à Christelle et lui faire enfin sa demande en mariage.

Avec les années, son amour pour elle était devenu de plus en plus fort. Pas une seconde de sa vie ne s'écoulait sans qu'il ait une pensée pour elle. Elle était si charmante, si adorable. Ses études terminées, elle était revenue de l'étranger plus belle que jamais et avec toujours ce merveilleux sourire illuminant son visage qui le chavirait à chaque coup.

Il la visitait souvent depuis son retour et sa gentillesse à son endroit avait créé en lui l'illusion qu'il avait encore quelques chances de la conquérir.

Mais, pour son plus grand malheur, cela n'avait été vraiment qu'une... simple impression... aujourd'hui, il le découvrait avec horreur. Tous ses rêves les plus fous et ses espoirs les plus utopiques avaient reçu, au moment où il avait pris connaissance du contenu de cette enveloppe, un coup de grâce.

Il était certain que sans la présence de Thierry Brouard elle serait bel et bien sienne... elle aurait été madame Christopher Beaulieu... depuis longtemps, car elle était son idéal à tous points de vue. Christelle et Christopher... Chris et Chris... leur union n'était-elle pas prédestinée ?

Sa frustration avait été donc à son paroxysme lorsque sa mère, ignorant tout de son amour secret, sentiment qu'il n'avait jamais osé révéler à quiconque, un sourire aux lèvres, lui avait, en toute innocence, placé cette bombe entre les mains.

L'explosion de cette dernière avait fait des dégâts considérables dans son cerveau et dans son cœur.

Maintenant, il était fou de chagrin et de jalousie.

Son bouleversement à son comble, il cherchait désespérément le moyen d'empêcher la concrétisation de cette union qui sonnerait le glas de toutes ses espérances.

À la recherche d'une solution salvatrice, il faisait les cent pas dans sa chambre et d'impuissance s'arrachait presque les cheveux.

Soudain, une idée lumineuse lui parvint dans un flash. Il se remémora avec une clarté foudroyante le jour où Thierry lui avait fait des confidences sur les vrais motifs de la présence de Loucy chez lui... Oui, c'est ça... il devait tout lui raconter... Il fallait détruire à tout prix l'image trop lisse d'homme honnête et sérieux qu'avait de lui sa fiancée, et ceci, tout de suite, avant qu'il ne soit trop tard.

Il jeta un coup d'œil à sa pendule et pesta contre le fait qu'il n'était que quatre heures du matin. Il allait devoir attendre des heures avant de pouvoir contacter Christelle pour solliciter d'elle un rendez-vous.

Il poussa un long soupir d'agacement, serra les dents et se laissa tomber dans son lit pour peaufiner son plan... machiavélique...

\*\*\*

Il était 10h00 tapant au moment où Christopher frappa à la barrière des Villard. Pour rien au monde, il n'aurait couru le risque d'avoir une seconde de retard, trop content que Christelle ait accepté tout de suite de le recevoir quand il lui avait avoué avoir une importante confidence à lui faire concernant Thierry.

Elle vint personnellement lui ouvrir. De toute évidence, elle voulait préserver la confidentialité de cette rencontre.

- Bonjour, Christopher ! dit-elle de cette voix mélodieuse qu'il adorait tant.

- Bonjour, Christ !

Et elle l'invita à la rejoindre sous la véranda de la cour arrière, pour être à l'abri des oreilles indiscretes, avait-elle précisé, où les attendait déjà, sur une jolie table vitrée de forme circulaire, un grand pichet de limonade et des verres pleins de glace.

Ils s'installèrent aux abords de la table dans un silence plutôt gêné.

Christopher retint son souffle.

Quelques longues minutes de mutisme plus tard, Christelle, pour tromper son impatience, versa le jus dans les verres et en tendit un à son ami.

- Merci, prononça-t-il d'une voix hésitante, tu es gentille, tandis qu'il sentait un étau se resserrer autour de sa gorge.

Incapable de brider sa curiosité mise à rude épreuve plus longtemps, la jeune femme n'attendit pas qu'il ait étanché sa soif pour demander à brûle-pourpoint :

- Alors, Christopher, qu'avais-tu de si important à me dire sur mon cher et tendre... mon futur mari dans... juste quelques semaines ?

Beaucoup d'émotion transperçait dans le trémolo de sa voix.

À voir sa mine quelque peu déconfite, et le tremblement de ses lèvres, il eut une seconde d'hésitation, car il savait pertinemment que ses propos, mensongers, allaient lui briser le cœur.

Mais, son cœur à lui n'était-il pas déjà en mille morceaux, et ceci, depuis de très nombreuses années, à cause de... la présence de Thierry dans la vie de celle dont il était éperdument amoureux ?

Cette dernière pensée balaya toutes ses velléités de scrupules.

- Je t'écoute, Christopher ! Insista la future mariée qui maintenant interprétait l'embarras de son ami comme une catastrophe annoncée.

Le jeune homme souffla bruyamment. Cela ne faisait point de doutes que sa confession lui était pénible malgré la jalousie malade qui le rongait.

- Chris, tu sais... tu sais... combien tu es pour moi une... amie précieuse...

- ...

- Euh... comment te dire...

- ...

- Je n'aimerais surtout pas que tu fasses une erreur en te... mariant à Thierry...

Le sang de Christelle s'accéléra dangereusement dans ses veines.

- Une erreur ? balbutia-t-elle bouleversée. Je ne vois vraiment pas... là où tu veux en venir...

- Tu sais que Loucy et lui...

- Loucy et lui ? s'étonna la jeune femme, je ne comprends pas...

- Tu sembles ne pas être au courant... disons... des sentiments qui les unissent...

- De quels sentiments parles-tu ? Je suis au courant du fait que les parents de Thierry ont adopté Louloune pour permettre à celle-ci d'avoir accès à une vie meilleure...

- Ah ! C'est la version de l'affaire que t'a rapportée Thierry, mais moi... je connais les vraies raisons de la présence de cette fille dans la maison des Brouard...

- Les vraies raisons... répéta Christelle hébétée de surprise.

- Oui, le réel motif de toute cette soi-disant histoire d'adoption...

- Que veux-tu insinuer, Christopher ? questionna son vis-à-vis qui visiblement tombait des nues. L'explication qui m'a été fournie par Thierry est que Loucy devait au prime abord être au service des Brouard comme domestique et quand ces gens se sont rendu compte de son intelligence ils l'ont officiellement pris en charge, rien de plus. Elle est quelqu'un de très sympathique et de très bien qui a su se faire aimer de son entourage... Elle est aussi mon amie...

- C'est là où le bât blesse, ma chère...

- Comment ?

- J'ai bien peur que... tu n'aies été flouée !

À ces mots, Christelle se mit à trembler de la tête aux pieds. Jamais de toute sa vie elle n'avait senti une si mauvaise énergie autour d'elle.

Plusieurs secondes de prostration plus tard...

- Christopher... tu es venu ici aujourd'hui, comme un oiseau de malheur, pour détruire mes rêves... pour saboter mon... mariage... Une horrible façon de me faire payer mon indifférence à ton endroit...

- Non, pas du tout... Chris..., protesta le jeune homme... tu sais combien je t'aime et, crois-moi, je ne veux que ton bonheur... ce mariage avec Thierry serait une grave erreur... il ne te mérite pas...

- Thierry... et moi, nous sommes promis l'un à l'autre depuis de très nombreuses années... j'ai une entière confiance en lui... c'est un homme droit et honnête... je ne pense pas que...  
- C'est là que tu te trompes, Chris... il y a beaucoup de choses qu'il t'a cachées...  
- Comme quoi... hurla Christelle, totalement dévastée...  
Des larmes glissaient déjà le long de ses joues.  
- Moi, je vais t'expliquer exactement ce qu'il en est de Loucy...  
- Oui, fait vite qu'on en finisse, car je suis sous la torture...  
- Eh bien... Le père de ton fiancé avait fait chercher Loucy... pour... pour...  
- Pour... ?  
- Pour que Thierry fasse... ses premières armes ! Lâcha Christopher tout de go.  
Le pas était franchi...  
Les lèvres de Chris tremblèrent fortement et elle devint d'une pâleur mortelle. Pour elle, la fin du monde venait d'avoir lieu !  
- Quoi ? Ai-je... bien entendu... ce que tu as dit ?  
Insensible à sa douleur le jeune homme poursuivi :  
- Mes propos n'auraient pas pu être plus clairs, Chris, Loucy était là pour initier Thierry aux choses de l'amour et c'est ce dernier en personne qui... m'a fait cette confidence... Et il lui raconta la version tronquée des confessions que son ami lui avait faites le lendemain des évènements.  
Christelle totalement dévastée sentit que tout tournait autour d'elle à une vitesse folle. Elle était au bord de la syncope.  
- Je comprends... que cela peut être pénible à croire, mais c'est la vérité ! Je t'avoue tout ça pour que tu saches exactement à quoi t'en tenir avec Thierry. Il n'est vraiment pas l'homme qu'il te faut. Et pendant que tu faisais tes études à l'étranger, eux, ils étaient chaque jour ensemble. Ils allaient au bal, à la plage, à la montagne sous le fallacieux prétexte qu'ils étaient... frère et sœur !  
La jeune femme accueillit ces paroles tel un coup de poignard en plein cœur.  
Elle éclata soudain en sanglots en criant :  
- Non... non... Christopher, dis-moi que ce n'est pas vrai... qu'une trahison... aussi grossière... n'est pas possible ; non... non... ça fait trop mal... Mon Dieu c'est affreux !  
Christopher se précipita pour la prendre dans ses bras afin de la consoler.  
Elle pleura durant d'interminables minutes sur son épaule.  
Et lui, il en profita pour l'enlacer plus étroitement, pour s'enivrer des effluves de son corps, tout ce qui lui avait été interdit jusque-là.  
Il avait bon espoir... aujourd'hui, il n'était rien qu'un simple consolateur, mais à l'avenir il serait... maître et seigneur.  
Il exultait déjà.  
Quand elle se fut calmée quelque peu, elle prononça entre deux reniflements :  
- Maintenant, je... comprends... pourquoi... Thierry avait... renoncé à entreprendre des études à l'étranger... Nous devrions tous les deux nous rencontrer à New York et à la dernière minute il fit une incroyable volteface et... cette étroite complicité qu'il y a toujours eu entre eux... cela explique tout.  
- Voilà, c'est précisément ça... la vraie raison de son désir de rester au pays...  
Et, il enfonça le clou...  
- Mais... comme il ne voudrait jamais épouser cette fille qui n'est pas du même milieu social que lui... il jette son dévolu sur toi et garde en même temps... sa maîtresse...  
- Oh, mon Dieu ! Comme j'ai été naïve !  
Des souvenirs affluèrent dans sa tête et elle revoyait son fiancé en train de lui jurer amour et fidélité... et par-dessus tout, elle se remémorait leur serment de faire... le grand saut ensemble.  
Tout ceci n'était donc que mensonges ! Un désespoir sans nom s'empara alors d'elle.  
Qu'est-ce que la vie pouvait être bête !  
La mort ne valait-elle pas encore mieux que de vivre cette infamie.  
À cette pensée, elle se remit à pleurer.  
Le jeune homme en profita pour l'enlacer à nouveau.  
- Oh, Christopher, je suis absolument désespérée...  
- Ne t'en fais, Chris, je suis là, je t'aiderai à faire une croix sur ce vaurien, murmura-t-il tout bas ; comme se parlant à lui-même, car il ne fallait surtout pas se montrer trop empressé auprès d'elle pour le moment afin de ne pas éveiller ses soupçons. Ses « confidences » devaient paraître totalement désintéressées.  
- Mon mariage est foutu, Christopher ! déclara-t-elle entre deux hoquets. Jamais je ne pourrai épouser Thierry maintenant que j'ai compris qu'il m'a complètement bernée pendant de très nombreuses années.

- Chris, s'il a pu... se comporter... de cette manière, c'est qu'il ne mérite pas un amour pur comme le tien. Tu l'oublieras vite... tu verras...
  - Je l'aimais tellement... plus que tout au monde...
  - Je sais, je sais, cependant on se doit de toujours rester lucide face à la triste réalité.
  - Tu t'imagines que j'aurais pu convoler en justes noces, lier mon destin à jamais à celui de Thierry et me rendre compte trop tard de sa duplicité...
  - Non, Chris, crois-moi, je ne t'aurais pas laissé t'enfoncer de la sorte. Thierry est mon ami le plus intime, c'est vrai, pourtant je n'étais pas prêt à taire sa fourberie parce que ton amitié m'est encore plus précieuse que la sienne...
  - Oh, merci Christopher, merci d'être là pour moi !
- \*\*\*

Après que Christopher eut quitté la maison, Chris monta directement dans sa chambre un désespoir sans nom l'habitant toute entière. Elle se jeta sur son lit et pleura toutes les larmes de son corps. Cette félonie, elle n'était pas prête à l'oublier.

Elle sanglota et sanglota encore et encore sur la voluptueuse nuit qu'elle avait passée avec Thierry la veille de son départ pour les États-Unis, alors qu'elle croyait que c'était un moment merveilleux où tous les deux avaient perdu leur virginité dans les bras l'un de l'autre comme il se l'était promis depuis des années auparavant. La vérité était que Loucy était celle qui avait eu ce précieux privilège. Cette affaire était d'une horreur sans nom.

Comment allait-elle annoncer l'annulation de ses noces à ses parents ? Mystère !  
Pour elle, l'humiliation était absolue.

Et, à cette seconde précise de ses réflexions, elle haïssait Thierry et Loucy de toute son âme et de toutes ses forces.

*L'initiatrice*

### **Chapitre 31** **Légitime courroux**

C'est avec une rage sourde que Thierry avait lancé sa voiture à toute vitesse sur la route de Pétion-Ville.

Aujourd'hui enfin, Christelle lui avait avoué la raison pour laquelle elle avait tenu à rompre leurs fiançailles après qu'il ait passé deux semaines entières à se poser des questions à ce sujet jusqu'à se sentir au bord de la folie. La colère à présent faisait bouillir son sang dans ses veines.

Ah ! Comme il regrettait le jour où il s'était, en toute innocence, confié à Christopher, le jeune homme qui avait toujours été son meilleur ami, la principale cause de la venue de Loucy à Port-au-Prince.

Il comprenait parfaitement les mobiles de celui-ci. La seule explication était la jalousie. Christopher était dingue de Christelle ! Oh, mon Dieu ! Comment avait-il pu faire une croix sur ses intuitions alors que celles-ci étaient extraordinairement justes ?

En effet, de nombreuses fois il avait surpris le regard langoureux de son camarade sur sa girlfriend, mais il n'avait pas eu le réflexe d'avertir la jeune fille. De toute façon, quel homme normal ne tomberait pas amoureux de Christelle ? Elle était la féminité, le charme et la

sensualité personnifiés. Avec des courbes comme les siennes, elle devait être la reine des fantasmes érotiques d'un nombre incalculable de mâles.

Mais, de là à lui porter ce coup lâche, il y avait un pas ! Cette trahison, Christopher allait la payer cher !

Il avait osé ! Mais bon Dieu bon sang, quel hypocrite ! Le poignarder ainsi dans le dos... lui, son copain de toujours, alors qu'il connaissait parfaitement toute la vérité concernant cette affaire. C'était affreux ! Mentir à son sujet à deux doigts de ses noces... une déloyauté qui méritait un ultime châtement ! Et, il était en état de lui donner cette punition, car il ne se maîtrisait plus !

Promptement, après les confidences de sa fiancée, il avait fait quelques coups de fil à des amis dans le but de pouvoir localiser Christopher un vendredi soir. Les réponses avaient été unanimes : le rendez-vous hebdomadaire de ce dernier restait « Amistoso » le restaurant en plein air à la mode à Pétion-Ville, le lieu culte où tous les jeunes d'une situation sociale élevée se réunissaient pour s'amuser, jouer au babyfoot, boire des « Prestige », la reine des bières nationales, et manger les meilleurs hamburgers aux pommes frites d'Haïti.

Lorsqu'il arriva sur place, le restaurant était bondé et une musique tonitruante du Tabou Combo, « New York city », lancée à plein régime, faisait le bonheur des fêtards.

Il nota tout de suite la présence de la Honda Civic rouge de son « ex-ami » parmi les véhicules garés dans l'aire de stationnement.

D'un bond souple, il descendit de voiture la fièvre au corps, bien décidé à rosser Christopher pour lui faire passer à jamais l'envie de donner libre cours à sa propension au mensonge et à la forfaiture.

Il ne mit pas de temps à repérer le vilain dans la salle de jeu. Celui-ci, comme si de rien n'était, entouré d'un groupe de noctambules, s'amusait follement, dans des éclats de rire bruyants, à jouer au baby-foot.

Avec une patience d'ange, il le regarda se concentrer pour donner un but à l'équipe adverse ; ce qu'il réussit à faire avec brio.

Et au moment où il se réjouissait, Thierry jugea bon enfin de manifester sa présence.  
- Hey, Christopher ! Héla-t-il à l'endroit de l'heureux buteur, alors que les traits de son visage se durcissaient, se déformaient sous l'effet de la rage intérieure qui grondait en lui. L'autre, de saisissement, redressa la tête et chercha du regard celui qui venait de l'interpeller avec tant d'autorité.

Quand ses yeux rencontrèrent ceux inondés de larmes de son ami dans lesquels il vit s'y baignant tous les désirs de vengeance du monde, il prit peur et devint d'une pâleur mortelle. Immédiatement, il se mit à trembler.

La chance l'avait peut-être abandonné.

- Thierry, laisse-moi... t'expliquer... bégaya-t-il avant que son vis-à-vis ait émis le moindre mot supplémentaire ; preuve qu'il connaissait d'avance les raisons et les intentions de la venue en ces lieux du fiancé humilié.

Thierry, les dents serrées, les mâchoires contractées, lui lança avant de tourner les talons :

- Je t'attends dans le parking !

Un brouhaha sans pareil fit suite au silence de mort qui avait régné dans la pièce au moment de ce très court échange de propos entre les deux amis.

Les avis fusaient déjà sur le gagnant du pugilat à venir ! Les paris étaient ouverts !

La tête basse, Christopher se dirigea vers l'extérieur. Il n'ignorait pas que toutes palabres seraient inutiles.

Les parieurs, tout excités, lui emboîtèrent le pas.

Dehors, Thierry avait retroussé les manches de sa chemise. Il était temps pour lui de prouver à tous que ses trophées en arts martiaux japonais il ne les avait pas reçus seulement pour épater la galerie.

Le cercle autour d'eux s'agrandissait.

Les mises pleuvaient !

Thierry Brouard se mit en position de combat pour convaincre son adversaire de sa ferme intention de lui foutre la raclée de sa vie.

Il allait lui montrer ce que c'était que d'avoir une ceinture noire de 6e dan en karaté.

- Écoute, Thierry... mais..., tenta quand même de dire le coupable...

- Il n'y a pas de mais... Christopher, tu aurais dû réfléchir avant d'agir. Aujourd'hui, tu dois payer ta méchanceté et ta lâcheté gratuite.  
Et Thierry enchaîna une série de katas qu'il exécuta à la perfection pour démontrer son savoir-faire en la matière.  
La foule hurla de bonheur.  
Le rival, de toute évidence, avait peur et c'était tant pis pour lui.  
Thierry poussa son cri de guerre et attaqua son antagoniste.  
Une pluie de coups s'abattit sur lui sans qu'au prime abord il puisse réagir.  
Thierry avait pour avantage sa colère toute légitime. Et Christopher... le désavantage de se savoir coupable du crime de « haute » trahison envers son meilleur ami.  
Il se battit du mieux qu'il put, car à un certain moment, à force de frapper dur, les cognements de Thierry réveillèrent son orgueil et son instinct de conservation prit le dessus.  
Et ses répliques se firent aussi mordantes que celles de son opposant.  
La lutte fut d'une âpreté incroyable. Les empoignades se succédèrent à un rythme fou sous les vivats scandés par l'assistance.  
Mais Thierry, malgré une arcade sourcilière sanguinolente et une lèvre inférieure tuméfiée, était bien le plus fort.  
- Espèce de salaud, salaud... salaud...  
Répétait-il en ne ménageant pas sa victime.  
Au moment où, fatigué, Christopher, les yeux pochés et le visage en sang, baissa les bras, il se fit massacrer par des techniques de boxe dignes d'un Mohamed Ali.  
- Pitié, Thierry, pitié ! Hurla-t-il alors qu'une bave rouge et visqueuse s'échappait de sa bouche.  
Sourd à ses suppliques, Thierry tapait, tapait et tapait encore.  
Totalement anéanti, Christopher s'effondra sur le sol de toute sa masse.  
Thierry l'attrapa par le collet et s'apprêtait à le tabasser à nouveau quand il entendit une voix féminine, qui lui était inconnue, crier :  
- Arrêtez, arrêtez, jeune homme, vous allez finir par le tuer !  
Son poing stoppa sa course et à bout de souffle, tout son être tremblant fortement, il laissa retomber mollement le corps de son ennemi.  
Le public était maintenant hystérique.  
L'argent des flambeurs changeait déjà de mains lorsque les sirènes de plusieurs voitures de police retentirent.  
Une incroyable pagaille s'en suivit.  
La foule se dispersa à la vitesse de l'éclair...

*Margaret Papillon*

## **Chapitre 32**

### **Noble cause à défendre**

Ah, que d'émois !

Dans l'avion qui l'amenait à Port-au-Prince, Loucy se remémorait ce coup de fil reçu de sa mère, Suzanne, et l'affolement qui l'avait envahie à ce moment-là.

Mon Dieu, son plus que frère avait des problèmes et était très malheureux d'avoir perdu sa fiancée !

Ce qui la déprimait le plus, c'était la raison pour laquelle il se trouvait dans cette triste situation. Les mensonges de ce fameux Christopher avaient tourné autour d'elle, Loucy, et plus précisément autour des vraies causes de sa venue chez les Brouard.

Quel affreux personnage que ce Christopher Beaulieu ! Mentir de la sorte pour voler la future femme d'un autre. Vraiment, les humains ne finiraient jamais de l'étonner. Leur capacité de destruction pour des motifs tels que la jalousie et la concurrence déloyale provoqueraient toujours en elle un profond abasourdissement.

Cette histoire avait fait grand bruit dans la famille Brouard et aussi dans celle des Villard et cette bagarre entre les deux jeunes hommes n'avait rien arrangé, au contraire.

Elle avait pleuré toutes les larmes de son corps de savoir Thierry hospitalisé à la suite de ses blessures dues à cet affrontement avec un gars qu'il croyait être son meilleur ami.

Elle était la seule à pouvoir rétablir la vérité puisque les serments de Thierry avaient piteusement échoué à convaincre Christelle de son « innocence » dans cette affaire de pseudo initiation.

Sans une seconde d'hésitation, elle avait plié bagages et quitté Harvard à une semaine des



examens de passage pour prêter main-forte à celui à qui elle devait une reconnaissance éternelle : Thierry Brouard ! Tant pis si elle perdrait un semestre d'études, la rectification était d'importance et celle-ci, définitivement s'imposait !  
Jamais elle ne laisserait quiconque salir ce geste de générosité et de bonté qu'il avait eu à son endroit. Il était un homme exceptionnel et Christelle était en train de faire une erreur grave en annulant son mariage à cause des propos diffamants d'un rival crevant de jalousie malsaine.

Suzanne aussi envisageait la possibilité d'intervenir pour faire entendre raison à la fiancée qui, de manière tout à fait légitime, s'était sentie trahie. Mais le témoignage d'une mère aimante avait de fortes chances de ne pas être pris en compte, car il serait jugé d'avance trop partisan, trop partial.

Définitivement, elle seule pouvait changer la donne et elle était sur place pour ce faire. Alea jacta est ! Le sort en était jeté !

\*\*\*

Suzanne et Peter étaient venus la récupérer à l'aéroport. Ils avaient longuement pleuré, tous les trois, dans les bras l'un de l'autre. Leur tristesse à tous était si incommensurable !

Ensuite, ses parents l'avaient conduite directement au centre hospitalier où Thierry était alité.

C'est avec précaution qu'elle avait pénétré dans la chambre où ce dernier se remettait de ses blessures physiques.

Ah, qu'il avait l'air mal en point avec ces bandages qui lui recouvraient la tête et les mains, son visage plein d'ecchymoses et ces tubes qui lui sortaient de partout.

Il semblait assoupi.

Elle resta longtemps à le regarder dormir. Puis, comme le temps pressait, elle se résigna à troubler son repos pour lui faire part de sa présence.

- Thierry, je suis là ! murmura-t-elle pendant que ses yeux se mouillaient de larmes.

Et elle l'embrassa tendrement sur le front.

Il battit subrepticement les paupières, ouvrit celles-ci lentement et la fixa un long moment incrédule comme s'il croyait vivre un rêve.

Son regard s'illumina puis, d'une voix faible, il interrogea :

- Loucy est-ce bien toi ? s'étonna-t-il en prenant conscience qu'il baignait en pleine réalité.

Qu'est-ce que tu fais à Port-au-Prince alors que tu as d'importants examens de passage à effectuer à Harvard ?

- Je me devais d'être sur place pour... pour... faire face... à un problème que je suis la seule à pouvoir résoudre...

Thierry poussa un interminable soupir de découragement.

- Ah, ce sera fort compliqué de... convaincre Christelle que notre relation ne fut que platonique et que nous sommes réellement que frère et sœur ! Christopher a fait un si gros travail de sape. Il s'est servi de la confiance que je lui ai faite au lendemain de notre rencontre pour lui mentir effrontément alors qu'il savait pertinemment que tout ceci était faux. Mais, cela a l'air si vraisemblable. C'est certain que c'est difficile à croire qu'un gosse de 17 ans puisse résister à une pareille tentation...

- Ne t'en fais pas, Thierry, je vais m'en occuper, et là, après lui avoir parlé si elle préfère prêter foi aux paroles de Christopher c'est que vraiment elle ne te mérite pas...

- Elle se sent profondément trahie, tu comprends ?

- Bien sûr que je saisis parfaitement l'ampleur de la catastrophe... il faudrait être totalement insensible pour ne pas avoir mal après un aveu de ce genre... mais, si elle t'aime pour de bon, elle écoutera ce que j'ai à lui dire... Je connais aussi sa grande sensibilité... je suis convaincue qu'elle saura capter la valeur d'un geste tel que le tien. C'est peut-être un bienfait que Christopher lui ait donné un si gros mensonge.

- Un bienfait ? Répéta Thierry terrassé par une absolue incompréhension, alors qu'il pensait à son corps meurtri et à ses mains endolories d'avoir tant tapé sur le rustre.

- Oui, un bienfait, car cela va permettre à ta fiancée de prendre conscience du fait qu'elle soit la femme la plus chanceuse de la Terre de pouvoir épouser l'un des rares hommes intègres de ce pays... un mâle qui ne serait pas juste un profiteur comme il y en a tant sur ce bout d'île.

Le blessé eut un faible sourire et répondit :

- Merci pour le compliment..., Louloune ! Ah, si tu pouvais dire vrai, ce serait un tel baume sur mes affreuses meurtrissures.

- J'ai fait le déplacement pour ça, Thierry, pour la convaincre de qui tu es. Moi, je sais que ma

vie aurait pu être toute autre sans ta grandeur d'âme et ta générosité. Oui, celle-ci serait un très long cauchemar, mais par bonheur, un ange, en lieu et place d'un animal sauvage, avait croisé ma route et cet envoyé du... Ciel demanda à ses parents de m'offrir la possibilité de poursuivre mes études. Si je suis à Harvard aujourd'hui, c'est grâce à toi, Thierry, et de ceci, je te serai reconnaissante pour le reste de mon existence. Il n'y a rien que je ne ferais pas pour toi, tu entends.

Les lèvres du jeune homme tremblèrent d'émotion contenue et soudain ses yeux furent envahis par les larmes.

Elle le prit tendrement dans ses bras et ensemble ils laissèrent libre cours à leur chagrin.

Quand il se fut enfin apaisé, elle lui baisa le front et s'écarta de lui en disant :

- Mon cher frère, je vais, de ce pas, la voir. Et, je reviendrai t'en donner des nouvelles. Je sais que ce ne sera pas une tâche aisée..., mais qui ne tente rien... n'a rien ! Garde bon espoir. À plus tard.

Elle était déjà à la porte quand soudain elle eut une seconde d'hésitation. Elle venait d'avoir une idée lumineuse.

Certaine de détenir par là des pièces à conviction de premier ordre, le cœur gonflé d'un espoir nouveau, elle se tourna alors vers Thierry et demanda :

- Avais-tu gardé précieusement ton journal de bord ?

Le jeune homme ne comprit pas tout de suite ses intentions.

- Bien... sûr, laissa-t-il tomber légèrement confus, c'est un souvenir qui m'est tellement cher..

Les yeux de Loucy brillèrent à ce moment-là de mille feux.

- Dis, cela te... dérangerait si... je montrais celui-ci... à... Christelle ? Poursuivit-elle tandis que les fortes pulsations de son sang faisaient battre furieusement ses tempes.

Soudain, un déclic se fit dans la tête de Thierry.

- Non, pas du tout, répondit-il prestement avec une lueur de bonheur traversant son regard.

N'en dis pas plus, je vois exactement là où tu veux en venir ! Il est toujours dans ma chambre... tout au fond du dernier tiroir de ma table de travail.

Ils échangèrent un clin d'œil complice...

- Merci, lui lança-t-elle, un large sourire sur les lèvres, tu auras de mes nouvelles en début de soirée !

Et elle s'en fut !

*L'initiatrice*

296

*Ce qui rend les amitiés indissolubles et double leur charme est un sentiment qui manque à l'amour : la certitude. Honoré de Balzac*

### **Chapitre 33** **Lénifiante vérité**

Après avoir quitté l'hôpital, Loune prit le volant de la voiture et proposa à son père et sa mère de les déposer chez eux parce qu'elle s'estimait capable, toute seule, de faire la lumière sur la ténébreuse déloyauté de Christopher en demandant à la fiancée, mortifiée, un tête-à-tête pour ce faire.

Le premier, Peter avait protesté avec véhémence, désirant ardemment être aussi présent pour faire valoir aux yeux des parents de Christelle sa part de responsabilité dans la proposition indécente faite à la famille de Loucy pour affranchir son fils de sa virginité.

Ensuite, ce fut au tour de Suzanne de plaider sa cause. Elle voulait elle aussi défendre l'honneur des Brouard, car c'était son honnêteté, mais surtout son intégrité de femme et de

*mater familias* qui était en jeu. Dame d'une très grande probité, elle n'aurait jamais accepté une telle promiscuité sous son toit comme celle prêtée à Loune et à Thierry. Jamais au grand jamais ! Rien qu'à la pensée que les Villard pourraient voir en elle une personne à la moralité douteuse la révoltait littéralement.

Après quelques minutes d'intenses échanges, ils se mirent d'accord pour qu'eux tous fassent partie du rétablissement de la vérité, mais, tout de même, Loune insista pour obtenir, d'abord, son entretien en privé avec la principale concernée.

Après avoir échangé des regards entendus, Peter et Suzanne agréèrent à sa proposition.  
- Je vous remercie tous les deux, dit Loucy tout heureuse. Je passe à la maison prendre deux documents importants et nous filons droit chez les Villard *right away* !

\*\*\*

Quelque trente minutes plus tard...

Marcelle et Anselme Villard les accueillait dans leur salon avec soulagement. Toute la famille Villard était totalement bouleversée par cette affaire de mariage raté et se demandait avec angoisse comment annoncer la nouvelle de l'annulation de ces noces à la société si regardante... si « *malparlante* » dans laquelle elle évoluait après avoir reçu cette montagne de cadeaux. Devraient-ils retourner ceux-ci à leurs expéditeurs ? C'était déjà assez pénible d'avoir à annuler les bans quand ces derniers avaient été publiés depuis plus d'un mois. Les cancans allaient pleuvoir et il fallait envisager l'érection d'une ligne de défense pour parer aux coups et blessures... fabriquer à Christelle un bouclier de leur personne pour la soustraire à la médisance... de leurs meilleurs « *zamis* » colporteurs de ragots... de potins.

Ils étaient donc heureux de voir arriver les Brouard avec... le « corps du délit »... Un corps du délit tout à fait en accord avec elle-même... qui ne semblait être animé d'aucune peur, d'aucune gêne... Il fallait être « *clean* » pour avoir ce regard droit et ouvert et, par-dessus tout, n'avoir aucune crainte de remuer les cendres du passé. Tout ceci était une superbe démonstration de non-culpabilité !

Au contraire, elle était venue tirer les choses au clair... elle avait débarqué afin de faire la lumière sur tous les coins d'ombre... Rassurant !

Après avoir écouté les points dominants de leur plaidoirie en poussant des soupirs de soulagement à fendre l'âme, Marcelle avait été prévenir Christelle, qui gardait toujours le lit, de leur présence dans la maison et surtout elle lui avait fait part du désir impérieux d'un entretien avec elle, à huis clos, sollicité par Loucy.

La convaincre ne fut pas facile...

Son retour au salon qui se fit tant désirer, racontait les réticences de la mortifiée... peut-être... son refus d'accepter la main tendue... sa réserve à agréer trop soudainement aux vœux de celle qui, à son avis, lui avait volé son amour... sa vie... son dédain de se retrouver forcée à collaborer avec « l'ennemie », car entre elles, Chris avait déjà élevé des murs qui pouvaient concurrencer, en taille et en épaisseur, avec la grande muraille de Chine.

Quand elle fit à nouveau son apparition, ses épaules tombantes, affaissées, au moment de son départ, s'étaient redressées et avaient maintenant adopté une posture de gagnante.

Tout le monde sut à ce moment-là que la première manche de cette bataille annoncée avait été magistralement gagnée.

Tous les espoirs étaient, dès cet instant, permis !

Alors, ses cahiers bruns serrés contre sa poitrine, sans l'ombre d'une hésitation, Loucy sauta sur ses pieds et gravit à son tour, quatre à quatre, les marches de l'escalier menant vers la fiancée de Thierry, comme si elle avait des ailes.

\*\*\*

Après avoir frappé trois coups légers à la porte, Loucy pénétra dans l'antre de son amie avec assurance.

La pièce était plongée dans une pénombre qui exprimait toute la déprime de son occupante qui d'habitude ne jurait que par l'éclatante luminosité du soleil.

Christelle, encore en chemise de nuit, assise en tailleur sur son lit, meurtrie au plus profond de son âme, avait le regard comme fixé dans le vide.

Elle ne broncha pas quand Loucy s'approcha d'elle pour lui déposer un baiser sur le front.

- Bonsoir, Christelle ! Insista Loune, la gorge nouée par l'émotion.

L'indifférence de l'autre persista.

Loucy ne tint pas compte de cette extrême froideur tout à fait compréhensible. Elle alla prendre siège à l'autre bout du lit et s'éclaircit la voix.

Et... après de longues secondes d'un profond silence...

- Chris, je... comprends parfaitement ta douleur... Christopher a fait des dégâts considérables dans ton cœur en essayant de te convaincre que Thierry n'était qu'un salaud... et moi une grande hypocrite. Mais, je t'assure... que rien de tout ce qu'il t'a dit n'est vrai... Il a entièrement maquillé les faits, et ceci, par jalousie... purement et simplement.

- ...

- J'ai pris l'avion... et j'ai fait des kilomètres de route... pour rétablir la vérité, car je suis, avec Thierry, l'une des deux seules personnes au monde à détenir celle-ci... parce que nous n'étions que deux dans sa chambre le jour de mon arrivée...

- ...

- Afin d'éviter tout malentendu... Je vais te raconter mon histoire telle que je l'ai vécue... une histoire merveilleuse ; je dis merveilleuse, pas seulement parce que c'est la mienne, mais surtout tout simplement à cause du fait qu'elle soit empreinte de tant de générosité et de respect de la personne humaine !

... Et Loucy passa plus d'une heure à faire le récit de sa grande aventure chez les Brouard en faisant attention à ne point omettre le moindre petit détail, car tout était important pour bien mettre en évidence l'immense générosité d'une belle âme pareille que celle de Thierry.

Lorsqu'elle eut terminé, une rivière de larmes courait sur les joues de Chris.

- ... Tout ce que je viens de t'avouer là, en ce moment, est l'expression de la vérité la plus parfaite. Et je peux te dire, franchement, que tu ferais une grave erreur de prêter foi aux paroles mensongères de Christopher. Oui, c'est vrai qu'à treize ans je me suis rendue chez les Brouard pour une initiation, cependant celle-ci n'a jamais eu lieu. Thierry n'en voulait pas et n'en a jamais voulu. Tout ce qu'il désirait c'est faire ce grand saut avec... toi et je crois... qu'il a réalisé son rêve... Je pense même que je te dois une certaine reconnaissance, car sans cet immense amour qu'il te portait il aurait pu me mettre dans son lit ce jour-là et ma vie aurait été toute autre. Si aujourd'hui je suis à Harvard, c'est grâce à lui et à son extrême bonté. Si ma famille a pu s'affranchir de la misère, c'est parce qu'il avait plaidé sa cause auprès de Peter Brouard alors qu'il sortait à peine de l'adolescence. Crois-moi, Chris, Thierry est l'être humain le plus sensible qui soit. Tu ferais une grave erreur de l'abandonner à une autre. Ce jeune homme s'est sacrifié pour une inconnue... pour des gens qui lui étaient inconnus...

Quand son père lui a dit qu'il doutait fort d'avoir les moyens de payer les frais élevés d'université de ces trois fils et de m'avoir à charge de surcroît... Eh bien, Thierry Brouard a préféré vendre le peu qu'il possédait et a remis l'argent à son paternel pour me permettre d'aller à l'école. Il a choisi de ne pas partir poursuivre ses études à l'étranger pour que j'aie de quoi vivre une vie décente, afin que je fréquente Harvard... non pour prendre son plaisir comme te l'a laissé entendre Christopher Beaulieu. C'est encore lui qui s'est battu pour le mieux-être de mes frères et sœurs quand j'étais déterminée à retourner auprès de ceux-ci, car la vie de luxe que je menais m'était devenue insupportable, provoquant en moi toute sorte de sentiments de culpabilité, en regard à celle crasseuse et médiocre qu'était la leur. Ce jeune homme a sauvé de l'indigence au moins une douzaine de personnes en ne cédant pas à de banales pulsions sexuelles... un acte d'une grandeur d'âme extraordinaire... je n'étais qu'une enfant de 13 ans... il aurait pu profiter largement... de ma candeur, de mon innocence, mais il ne l'a pas fait et je lui en suis plus que reconnaissante, et ceci, pour le restant de mes jours. Dans un pays où les mâles, à la libido toujours exacerbée, ne pensaient qu'à coucher les femmes, Thierry Brouard fait figure de héros !

Thierry est mon frère... mon meilleur ami et ce sera toujours ainsi. C'est quelqu'un qui a de très grandes qualités morales, un fait très rare par les temps qui courent et que je respecte énormément. Sans l'ombre d'un doute, il saura être un mari hors pair et un père de famille merveilleux. Penses-tu que ce serait une décision judicieuse de le laisser tomber à cause des paroles insensées d'un pleutre qui, par jalousie malsaine, n'a fait que mentir pour tenter de détruire la réputation d'un être d'élite ? Moi, j'aurais réfléchi dix fois avant de commettre une telle erreur de croire à de pareils bobards. C'est certain que je ne saurais faire de choix à ta place et que tu es peut-être en train de juger que je suis mal placée pour défendre cet homme que j'aime par-dessus tout, mais fais une petite rétrospection dans ta vie de ces dernières années... Thierry s'était-il rendu coupable d'un acte répréhensible à tes yeux ? Certainement non ! Crois-moi... des fois dans l'existence il vaut mieux faire confiance à son instinct qu'aux paroles mensongères d'une tierce personne... Durant tes années d'université à l'étranger... il aurait pu flirter avec une autre à Port-au-Prince, pourtant il ne l'a pas fait... préférant me sortir moi-même afin de me protéger des loups qui me rôdaient autour parce que ma situation de fille qui s'extirpait à peine de la misère faisait à leur avis de moi une proie facile... Réfléchis

Christelle... crois-tu que Franklin m'aurait épousé si cette initiation avait vraiment eu lieu ? Les draps de Cristelle furent, à ce moment précis, inondés de larmes... une rivière n'aurait pas pu mieux faire.

Le temps était maintenant venu pour Loune de parler de ces cahiers bruns, vieillis par les ans et une manipulation outrancière, qu'elle avait gardés serrés tout contre elle pendant son long plaidoyer.

- Je t'ai apporté ces anciens journaux intimes que voici, dit-elle en plaçant ceux-ci sur le lit devant Christelle. Ce sont là les preuves de tout ce que je viens d'avancer. Leur ancienneté est indéniable. Thierry et moi, par jeu, nous avons décidé de tenir chacun un journal de nos faits et gestes à partir du jour de mon arrivée dans la maison des Brouard. Tout y est donc consigné avec les dates et tout... J'ai obtenu l'autorisation de Thierry pour te permettre de prendre aussi connaissance du sien. Tu les liras et tu sauras tout... vraiment tout de notre histoire. Je vais te laisser seule avec eux quelques minutes, je reviendrai tout à l'heure.  
Et, Loucy sortit de la chambre...

\*\*\*

Quand elle y revint une demi-heure plus tard, elle trouva Christelle encore en train de lire l'un des journaux et de pleurer à chaudes larmes.

- Thierry et moi nous t'aimons plus que tout au monde, Chris, dit-elle la voix pleine d'émotion, et pas une seconde nous n'aurions fait quoique ce soit capable de te blesser et risquer de perdre ainsi ton estime qui nous est si précieuse. Les sentiments que te porte ton fiancé sont vrais et forts... Il t'aime plus que sa propre vie. Je ne pense pas que cela puisse se répéter deux fois dans l'existence d'une femme d'avoir un homme tel que lui sur sa route. Ne le laisse pas te filer entre les doigts !

À cette dernière phrase, Christelle, n'en pouvant plus de se retenir, éclata franchement en sanglots.

Loucy se précipita vers elle et la prit dans ses bras pour la consoler.

Elles pleurèrent ensemble pendant d'interminables minutes.

Puis, enfin, Christelle émit quelques mots :

- Je l'aime tellement moi aussi, hoqueta-telle. Je m'en veux beaucoup de ne lui avoir pas permis de se défendre, mais j'étais si en colère contre vous deux... si folle de... jalousie... mon cœur saignait tant !

- Allez, maintenant que les malentendus sont en voie de se dissiper... il faudrait lui parler au plus vite !

- Oh oui, je vais lui téléphoner, sans perdre une seule seconde, pour lui exprimer tout l'amour que je lui porte... et aussi lui laisser savoir combien je serai si fière d'avoir un époux tel que lui.

À ce moment-là, Loucy comprit que Chris ignorait tout de la bagarre qui avait eu lieu entre ces deux messieurs.

- Lui téléphoner ? Euh... je ne pense pas que cela soit possible dans... l'immédiat de le rejoindre au téléphone...

- Ah bon, pourquoi ?

- Je vois... que tu n'es pas au courant...

- Au courant de quoi ? interrogea Christelle d'un air affolé.

- Thierry... est à l'hôpital...

Les yeux de son interlocutrice s'agrandirent de surprise.

- Quoi ? Que dis-tu ? À l'hôpital... mais pourquoi ?

- Il a... été réglé son compte à Christopher et tous les deux... ils se sont battus... jusqu'au sang...

Soudain, un effroi sans pareil s'empara de Chris.

D'un bond souple, elle s'extirpa de son lit et se précipita vers son armoire d'où elle tirait déjà une robe rouge ; la couleur de l'amour.

- Oh non ! Mon Dieu, quelle catastrophe ! Et c'est moi la grande responsable de tout ceci. Comment est-il ? L'as-tu vu Loucy ? C'est rien de grave ? Il va s'en remettre ? Il n'a rien de cassé ? Reçoit-il des soins adéquats ?

Les questions pleuvaient... à verse...

- Ne t'inquiète pas trop, il a quelques ecchymoses et des douleurs un peu partout, mais ça peut aller... il va s'en tirer !

- Je veux le voir tout de suite ! Je vais prendre ma douche et filer droit vers l'hôpital.

Loucy éclata d'un rire de bonheur et s'exclama :

- Je suis certaine que ta visite fera de lui l'homme le plus comblé de la Terre.  
Christelle se dirigeait déjà vers la salle de bain avec ses vêtements sur le bras quand elle s'arrêta soudain pour déclarer, les yeux brillants de félicité :  
- Loucy, je ne sais plus... comment te remercier... tu m'as redonné goût à la vie...  
- La seule façon de me prouver ta gratitude... tu la connais... c'est de rendre Thierry heureux !  
- T'en fais pas, ça, je saurai m'y prendre... ce ne sera pas bien difficile, car c'est dans mes habitudes.  
Et elle fila se mettre à quatre épingles.

*Margaret Papillon*

*Qu'importe le temps Qu'emporte le vent Mieux vaut ton absence Que ton indifférence. Serge Gainsbourg*

### **Chapitre 34**

#### **La réconciliation**

Christelle, au volant de sa voiture, le cœur maintenant gonflé de bonheur, se hâtait pour arriver à l'hôpital avant la clôture des heures de visites.

Le soleil, fatigué après une très longue journée à briller de mille feux, descendait lentement sur la mer en éclaboussant le ciel de superbes couleurs allant du jaune à l'orangé en passant par diverses gammes de mauve jusqu'au pourpre clair. Des teintes vraiment magnifiques pour célébrer la vie.

Oui, Christelle désirait célébrer la vie et l'amour. Elle était superbement heureuse depuis que Loune avait fait la lumière sur sa présence dans la maison des Brouard. Mon Dieu, comme elle s'en voulait maintenant d'avoir prêté foi si rapidement aux propos de Christopher et rompu ses fiançailles sans laisser à Thierry le temps de s'expliquer. Mais, où avait-elle eu donc la tête à ce moment-là ? Aveuglée par la jalousie, elle avait réagi comme une gamine de quinze ans.

Thierry allait-il encore vouloir d'elle après qu'elle ait tant douté de ses sentiments à son endroit ? Voudrait-il encore de son amour alors qu'elle s'était montrée si faible face à l'adversité ? Continuerait-il à la juger digne de devenir son épouse lorsqu'elle avait permis au premier venu de déstabiliser leur relation qui avait l'air pourtant si solide ?

Toutes ces questions toujours sans réponses alimentaient ses angoisses et la plongeaient dans un doute le plus affreux. Voilà que par sa faute Thierry avait dû rosser Christopher... Il aurait pu y laisser sa peau, le pauvre. Elle préférait ne pas penser à un tel scénario... remerciant le Ciel d'avoir épargné la vie de son fiancé. Elle aurait pu mourir de chagrin d'apprendre son innocence alors qu'il serait déjà à six pieds sous terre. Une véritable catastrophe !

Elle avait mal jusqu'au fond de l'âme et ne voulait qu'une chose : obtenir son pardon comme cela avait été le cas avec Loucy.

\*\*\*

Thierry était en train de prendre son souper de sa seule main valide quand elle se présenta, toute penaude, à la porte de sa chambre.

Elle s'immobilisa, en toute discrétion, sur le seuil de celle-ci afin de reprendre son souffle et savourer le bonheur qu'elle avait à le retrouver.

À le voir si mal en point, son cœur se serra et des larmes d'amour et de tendresse envahirent ses yeux.

L'une d'entre elles roulait déjà sur sa joue quand il leva la tête et remarqua sa présence. Elle lut dans son regard la joie immense que lui procurait sa visite.

- Chris ! Prononça-t-il faiblement les yeux embués de larmes.

Elle éclata alors en sanglots et se précipita vers lui afin de le prendre dans ses bras.

Ils restèrent longtemps accrochés l'un à l'autre, comme deux naufragés en pleine tempête, versant toute l'eau de leurs corps.

Et ils s'embrassèrent passionnément, goulûment, désespérément avec toute la force de leur

bel amour retrouvé.

Puis, la première, Christelle se détacha de lui pour caresser avec douceur son visage meurtri de boursoufflures et d'égratignures et glisser son index sur sa lèvre inférieure tuméfiée.

- Ô Thierry, je te demande pardon d'avoir douté de toi, murmura-t-elle le regret plein la voix.

- Oublions tout ça, mon amour, cela fait partie maintenant du passé.

- Loucy m'a tout raconté... je suis si fière de toi... de tout ce que tu as fait pour elle... pour sa famille tout entière...

- Elle le méritait bien, n'est-ce pas ? On a vu les résultats... Il n'est pas donné à tous d'obtenir un diplôme de la Harvard Medical School... Une enfant si brillante... cela aurait été dommage de gaspiller une telle intelligence... une si belle âme... Tu sais, la misère est une arme de destruction massive, il faut la combattre de toutes ses forces si l'on veut vivre un jour dans un monde meilleur !

- Oui, tu as parfaitement raison... ta générosité a été hors pair et Loune t'en est très reconnaissante... Tu as fait ce qu'il fallait et je t'en félicite !

- Simple question d'humanité... répondit-il avec un petit sourire gêné.

- Je respecte ton humilité..., mais permets-moi de te dire que c'était... ÉNORME ! Toutes mes félicitations !

- Merci, ça fait plaisir !

- Je crois que l'on pourrait compter sur les doigts d'une seule main la quantité de mâles dans ce pays qui aurait pu résister, à 17 ans, à une si grande tentation... qui aurait pu vendre le peu qu'ils possédaient pour permettre à une inconnue d'acquérir une dignité humaine...

Elle le regarda avec une intensité accrue... où transperçait tout l'amour du monde.

- Je suis réellement fière de t'avoir pour fiancé, Thierry, et ce sera une immense joie pour moi de devenir la... femme d'un homme tel que toi !

- Ma chérie, tes paroles me comblent de plaisir, j'avais été si malheureux quand je pensais t'avoir perdu à jamais...

Christelle prit les mains de Thierry dans les siennes et les serra avec ferveur contre son cœur.

- Je te demande pardon encore une fois de t'avoir tant fait souffrir. Je te fais le serment que cela n'arrivera plus jamais.

Pour toute réponse, le jeune homme l'attira contre lui et l'embrassa avec passion.

Lorsqu'il lui libéra enfin les lèvres, il murmura :

- Promets-moi seulement que nous vieillirons ensemble et je m'en contenterai, mon trésor.

Tout ce que je veux c'est de t'avoir auprès de moi... d'être capable de t'aimer à ma guise, de te serrer dans mes bras chaque jour de ma vie... d'être là pour toi dans les bons et les mauvais moments...

Elle lui sourit avec douceur.

- Nous ferons la route ensemble, mon amour, jamais rien ne pourra nous séparer. Et face aux aléas de l'existence, nos sentiments seront toujours les plus forts. Ça, je te le garantis !

- Eh bien, cela suffira à mon bonheur ! déclara-t-il en éclatant d'un rire heureux. Je suis maintenant l'homme le plus comblé du monde. J'ai envie de chanter, de danser et d'annoncer à la Terre entière que tu veux bien de moi pour époux.

- Je t'aime tellement, mon chéri !

- Moi, je t'aime plus que tout, *my darling* !

- Alors, dépêche-toi de guérir, car nos noces sont, je te le rappelle, dans seulement quatre semaines.

Un sourire éclaira son visage.

- T'en fais pas, ma chérie... l'amour est le meilleur remède contre toutes les blessures du corps et de l'esprit. Je suis donc... en bonnes mains !

- Ça, tu peux le dire ! Et je te donne ma parole qu'il en sera toujours ainsi, car mon amour pour toi ne fera toujours que grandir !

*L'amitié est toujours une douce responsabilité, jamais une opportunité. Khalil Gibran*

## **Chapitre 35**

### **Pressentiments**

Quatre ans plus tard...

Loune se réveilla en sursaut, le corps trempé de sueur. Elle avait fait un affreux cauchemar

dans lequel Christelle et Thierry pleuraient à chaudes larmes tandis qu'un gouffre abyssal avait happé un être qui leur était cher. Elle ne se souvenait pas des détails de ce rêve terrifiant, mais ce qu'elle avait retenu de lui était que des gens auxquels elle tenait le plus au monde baignaient dans une profonde souffrance. C'était leurs sanglots et leurs cris de détresse qui l'avaient forcé à s'extirper de cet univers épouvantable, car elle souffrait trop de les voir aussi désespérés.

Franklin dormait paisiblement à ses côtés et son léger et régulier ronflement témoignait du calme de sa nuit de sommeil à lui. Avant tout, ce dernier était le frère de sang de Thierry ; si vraiment quelque chose clochait, il aurait été le premier à en subir les contrecoups ; du moins, elle l'espérait vivement.

Elle se leva prestement et alla dans la chambre contigüe à la sienne où dormait comme un ange... Hans Brouard, son petit chou d'amour, qui venait de fêter ses deux ans.

Lui aussi, il dormait comme un loir.

Elle se pencha pour l'embrasser et caresser ses petits doigts si mignons.

Son cœur de mère débordait de tendresse pour lui.

Elle l'adorait tout simplement.

Rassurée que tout fût bien dans son « nid » elle regagna son lit.

Franklin roupillait toujours.

Quel homme chanceux !

Elle soupira tout bas et alla s'accoler à son dos. À son contact, les furieux battements de son cœur en détresse s'estompèrent quelque peu.

Elle se tracassait peut-être pour rien !

Les liens qui l'unissaient à Thierry étaient si forts et si intenses, que souvent elle avait la nette impression d'être sa sœur jumelle. Son affection pour lui était vraiment sans bornes, d'où son stress après ce songe morbide dans lequel elle avait remarqué du sang s'étalant partout, dans une pièce anonyme, du parquet au plafond.

Que pouvaient traduire de telles images ? Quelle interprétation fallait-il donner à tout ceci ?

Du plus profond de son cœur, elle espérait ardemment que le soudain et affreux pressentiment qu'elle éprouvait tout au fond d'elle-même n'avait rien à voir avec une quelconque réalité.

Et pourtant...

\*\*\*

Plus tard, dans l'après-midi, alors que Franklin et elle s'apprêtaient à se lever de table après avoir partagé un repas qu'ils avaient avalé sans appétit, la sonnerie du téléphone résonna et fit sursauter Loune outre mesure.

Le cœur de la jeune femme recommença à battre tel un métronome *dérailé*, poussé à son maximum.

Franklin à qui elle avait parlé de son étrange cauchemar lui jeta un coup d'œil rapide de réconfort avant de décrocher.

Hans avait terminé aussi son repas. Elle lui enleva la cuillère qu'il était en train de taper avec force sur sa petite table à manger en faisant un vacarme de tous les diables et le prit dans ses bras pour que le calme revienne dans la maison.

La conversation ne dura que de brèves secondes. Mais, ces dernières furent suffisantes pour édifier Loune. Vu le visage décomposé de son mari, elle sut tout de suite que ses appréhensions étaient parfaitement fondées ; quelque chose de grave s'était produit !

Elle n'avait pas été mise au parfum que déjà son corps tout entier était secoué de très fortes trémulations.

Franklin raccrocha et dit d'une voix étouffée par le chagrin :

- C'est Christelle. Il y a quelques jours elle... a... perdu... le bébé qu'elle portait... Elle a été victime d'une éclampsie... Elle est toujours à l'hôpital... Thierry a promis... de te rappeler plus tard pour donner plus de détails concernant sa situation.

Le sang partout... oui, c'était bien ça ; son cauchemar avait dit vrai.

- Oh non, oh non, mon Dieu ! s'écria Loune, c'est affreux !



Et, elle éclata en sanglots.  
Une horrible douleur lui labourait le cœur.  
Son désespoir était immense.  
Franklin se précipita vers elle afin de la prendre dans ses bras pour la consoler, mais vraiment ses larmes furent intarissables.  
Un pareil désarroi pouvait-il s'apaiser avec de simples mots de consolation ? Ce n'était point évident !  
Elle pleura la soirée entière. Hans lui lançait des regards chargés d'incompréhension. C'était bien la première fois qu'il voyait sa mère dans cet état de tristesse et cela l'affectait grandement.  
Lorsque Thierry rappela vers 23 heures c'était pour lui annoncer le pire.  
Christelle avait failli y passer !  
Heureusement qu'elle avait eu la vie sauve, cependant on avait dû procéder à une ablation de l'utérus suite à une infection qu'on n'avait pas pu maîtriser.  
Envolé donc, leur espoir à tous les deux de pouvoir procréer et d'avoir le bonheur de fonder une famille.  
Le ciel leur était tombé sur la tête pour de bon !  
Dieu, qu'est-ce que Loune en voulait, sur le coup, à Dieu, aux Saints, aux anges et aux âmes du purgatoire !

*L'amitié, comme l'amour, demande beaucoup d'efforts, d'attention, de constance, elle exige surtout de savoir offrir ce que l'on a de plus cher dans la vie : du temps ! Catherine Deneuve*

## **Chapitre 36**

### **Altruisme**

Depuis que Thierry lui avait appris la stérilité forcée de Christelle, mille et une idées avaient traversé les pensées de Loucy à toute heure du jour ou de la nuit. Elle n'avait plus qu'une obsession : trouver une autre alternative à la décision du jeune couple de se lancer dans de longues, incertaines et dispendieuses formalités d'adoption avec tous les aléas que cela comporte souvent.

Enfin, aujourd'hui, après de longues heures d'insomnie, elle avait trouvé la solution à leur épineux problème et celle-ci la comblait d'une joie très intense. Vraiment, c'était là le plus beau cadeau qu'elle pouvait offrir à Thierry pour lui prouver sa reconnaissance à son endroit.

Avoir un enfant était quelque chose de si merveilleux !

Maintenant, elle n'avait qu'une hâte : annoncer cette bonne nouvelle à son « petit papa », son protecteur de toujours. Mais, avant de lui faire part de son étrange proposition, elle avait un autre obstacle à surmonter : Franklin... son propre mari.

En effet, elle se demandait comment celui-ci allait accueillir cette offre de faire ce don, ce présent du Ciel à Christelle et à Thierry. C'était beaucoup exiger d'un jeune mari c'est vrai, mais il s'agissait surtout de son frère et de sa belle-sœur à qui il vouait lui aussi une très tendre affection.

C'est donc le cœur battant qu'elle attendit qu'il se réveille pour lui faire part de ses intentions. Bien sûr, cela ne fut pas facile de le convaincre, cependant après qu'elle ait fait valoir ses arguments pendant plus d'une soixantaine de minutes, il finit par céder. De mauvais gré, il est vrai, mais l'important c'était d'avoir son plein accord à ce projet.

Loune en éprouva un vif soulagement et lui sauta au cou pour l'embrasser et le remercier de s'être montré si compréhensif.

Puis, le cœur gonflé de joie, elle se précipita sur le téléphone et appela le professeur McMillan pour lui dire qu'elle acceptait d'être son nouveau cobaye. Une excellente nouvelle que ce dernier accueillit avec le plus grand des bonheurs. Ensuite, ce fut le temps de mettre Thierry au courant des derniers événements.

\*\*\*

La sonnerie de l'appareil des Brouard à

Port-au-Prince résonna longtemps.

Le couple devait être toujours dans les bras de Morphée, pensa Loucy, mais elle persista à attendre.

Puis, enfin, après plus d'une vingtaine de coups, elle eut quelqu'un à l'autre bout de la ligne.

- Allô !

Elle poussa un soupir de vif soulagement en entendant la voix mal réveiller de son ami.

- Bonjour Thierry, comment vas-tu ?

- Loune ? s'étonna le jeune homme, est-ce bien toi ?

- Oui, Thierry, c'est moi !

Et l'intonation de son interlocuteur se fit soudain inquiète.

- Pour appeler de si tôt, un dimanche matin..., tu dois avoir une sacrée urgence... tu as un problème ? Ou Franklin... Ou... le petit Hans ?

Elle le rassura tout de suite.

- Non, non, non, nous allons bien tous les trois... Je voulais te parler... J'ai quelque chose de vraiment important à te proposer ou plutôt... à annoncer à Christelle et toi. Sa frayeur apaisée, Thierry se permit d'éclater de rire et de demander sur un ton moqueur :

- Une proposition... dont la soumission est incapable de patienter jusqu'à midi ?

- Eh bien, oui..., je suis si excitée par toute cette affaire... Encore un peu... et vous auriez reçu ce coup de fil à quatre heures du matin tant mon impatience est grande. Je fais de gros efforts afin de me maîtriser...

- À ce point ?

- Bien sûr ! Et quand tu sauras de quoi il en retourne, je suis certaine que tu regretteras que je n'aie pas suivi mon instinct.

- Wouaouhhhh ! Tu me mets sur des charbons ardents, Loune. De quoi peut-il s'agir ?

- Es-tu bien assis ?

Il éclata à nouveau de rire.

- Ah, ah, ah, ah, c'est une plaisanterie ou quoi ?

- Non, tout ceci est... très sérieux !

- Quel sens du suspense, ma chère, là j'ai le cœur au bord des lèvres... si tu ne lâches pas tout de suite le morceau, je vais me retrouver à l'hôpital à cause d'une crise cardiaque..., raille-t-il.

- Que monsieur... attache sa ceinture, alors !

- Loune, je me meurs d'impatience... aie pitié de moi, voyons...

- Bon voilà... récemment, un éminent gynécologue venu faire une conférence à Harvard a parlé d'une nouvelle méthode qu'il a mise au point pour assurer le succès total de ce qu'on appelle le GPA, la gestation par autrui. Celle-ci permet à des couples incapables de procréer à cause d'une absence de matrice chez la femme, de ne pas perdre l'espoir de devenir parents... Ce procédé consiste à implanter un œuf conçu par d'autres dans l'utérus d'une mère porteuse... qui elle-même s'occupera de mener à bien sa mission... de mettre ce poupon au monde... neuf mois plus tard, le bébé naît et il est remis tout simplement à ses géniteurs... quelque chose de totalement formidable... tu vois... là où je veux en venir ? Il semble que depuis le milieu des années 1970, environ 25,000 enfants sont nés aux États-Unis via cette procédure.

Après de longues secondes de silence chargées d'émotions fortes...

- Qu'essaies-tu d'insinuer exactement, Loune, j'aimerais comprendre ?

- Je suis en train de te parler d'une chose tout à fait possible par les temps qui courent. Les journaux se sont emparés de l'affaire depuis plus de deux mois. Étais-tu au courant ?

- Oui, j'avais lu un article du genre dans Paris-Match, mais cela coûte une vraie petite fortune... des dizaines de milliers de dollars, semble-t-il. Un argent que nous ne sommes pas près de posséder Christelle et moi.

- Ça, je le sais mieux que quiconque ! Loin de moi le désir de vouloir t'engager dans une voie sans issue...

- Alors ? Prononça Thierry... le cœur battant.  
 - Alors, voilà mon offre... je veux être pour Christelle et toi... cette... mère porteuse.  
 - Quoi ? S'exclama Thierry complètement renversé, terrassé par un émoi à nul autre pareil.  
 - Tu as tout compris, Thierry, je porterai votre enfant...  
 - Non, Loune, ce n'est pas possible... ai-je bien entendu ?  
 - Oui, il n'y a pas d'autres interprétations à mes propos. Tout est parfaitement clair ! Et, j'en ai touché un mot à Franklin, il est d'accord ! Avant d'avoir un deuxième enfant..., j'en ferai un pour Christelle et toi...  
 Après, Loucy ne perçut plus que le choc que fit le combiné en heurtant le sol et la voix de son interlocuteur qui criait à sa femme :  
 - Christelle, Christelle, décroche vite le téléphone dans la cuisine... c'est Loune à l'appareil... elle a quelque chose de formidable à t'annoncer...  
 Et bientôt, leurs voix impatientes, émues, reconnaissantes, se mêlèrent pour demander de plus amples explications.  
 La conversation prit fin une bonne heure plus tard, dans des larmes et des sanglots d'allégresse.  
 Thierry et Christelle, formidablement heureux, n'en finissaient plus d'exprimer à Loucy leur gratitude pour son extraordinaire générosité. Car, poser un tel geste était faire preuve d'un altruisme hors pair.

Margaret Papillon

*Il ne faut pas de tout pour faire un monde. Il faut du bonheur et rien d'autre. Paul Eluard*

## **Chapitre 37**

### **Le bonheur**

Onze mois plus tard...  
 Article paru à la UNE de « Le Nouvel O » le quotidien le plus lu de la capitale :

Naissance de jumeaux par une mère porteuse, une grande première pour un couple d'Haïtiens.

*Hier soir, mercredi 10 janvier 1990, à 22h45, sont nés au Massachusetts General Hospital de la Harvard Medical School, les jumeaux de Christelle et de Thierry Brouard ce couple d'Haïtiens qui désespérait d'avoir des enfants un jour à cause d'une hystérectomie pratiquée sur l'épouse née Villard, fille des époux Marcelle et Anselme Villard. En effet, il y a maintenant presque deux ans, Christelle Villard Brouard, jeune femme de 26 ans, suite à une gangrène provoquée par la mort inattendue et inexplicable d'un bébé quelle portait, avait dû être opérée en urgence à l'hôpital du CanapéVert pour une ablation de l'utérus ; une intervention qui la condamnait à ne plus jamais enfanter. Madame Brouard s'était déjà résignée à avoir recours à l'adoption pour combler son puissant désir de maternité quand, pour son plus grand bonheur, elle reçut une incroyable proposition de Madame Loucy Firmin Brouard, sœur adoptive et belle-sœur de son mari, de lui porter un enfant. Cette fraîchement diplômée de la Harvard Medicine School, qui avait pris connaissance des dernières avancées en matière de reproduction humaine en cas de perte d'un organe reproducteur, n'a pas hésité une seconde à voler au secours de ce jeune couple malheureux de ne plus être capable de mettre au monde une progéniture. Signalons que Loucy Brouard, elle, n'a qu'un seul bambin à date, ce qui rend son geste plus que grandiose.*

*Une insémination artificielle a été pratiquée avec succès et deux merveilleux enfants, en parfaite santé, en sont nés, Jean-Pierre 4lbs ½ et Arielle 4lbs. Une belle paire de petits bouts de choux qui font déjà le grand bonheur de leurs heureux parents.*

*Madame Loucy Brouard, qui est déjà mère d'un garçonnet de deux ans, nous a confié, tout sourire, son désir de mettre au monde un second poupon pour le plus grand bonheur de son mari, le Dr. Franklin Brouard, pour l'année prochaine.*

*Toutes nos chaleureuses félicitations à Christelle et Thierry Brouard pour cette magnifique naissance !*

MARGARET PAPILLON

**L'AUTEUR**

*Margaret Papillon est née en novembre 1958 à Port-au-Prince, Haïti.*

*Elle est l'épouse du peintre de renom Albert Desmangles et mère de deux enfants, Sidney Albert et Coralie-Agnès. Elle rencontre le succès dès sa première publication en 1987 (La Marginale). En 1995, elle ferme son club de gym (GYM-ÉLASTIC) et abandonne ses activités de professeur d'éducation physique pour se consacrer entièrement à l'écriture.*

*Depuis 2005, l'auteure s'est installée en Floride où elle continue à écrire.*



**Remerciements à :**

***Thierry Barthole pour l'illustration de la couverture Yasmine Léger pour la lecture Françoise Qualo, Julie Cassagnol, Florence D. Vaval et Ruth Myrtille Laferrière pour la relecture.***

329

*L'initiatrice*

330

## Avez-vous lu aussi de Margaret Papillon?

### Les grands romans

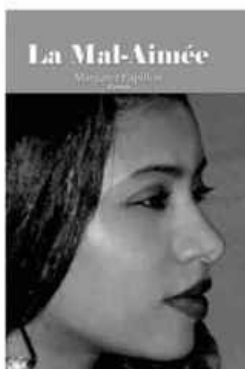
#### La Mal-aimée

Née dans une famille mulâtre, Alessandra Lagardère est la seule à avoir la peau foncée et les cheveux noirs tout en boucles. En effet, sa mère et ses sœurs, Sybil et Allison, ont le teint pâle et une chevelure blonde et soyeuse.

Dans l'Haïti des années 60, pétrie d'exactions et croulant sous la dictature de François Duvalier, la vie est loin d'être facile pour la haute bourgeoisie dont fait partie la famille Lagardère. Alessandra est une adolescente tourmentée par sa différence, qui n'a qu'une envie : percer le terrible secret de sa naissance, car elle vit douloureusement l'insensibilité de sa mère à son égard.

Encore pubère, elle nourrit de tendres sentiments pour la seule âme qui semble lui accorder un peu de compréhension, un jeune et beau prêtre du nom de Stéphane de Vastey. Ce dernier finira-t-il par succomber aux avances de cette jeune fille à la beauté du diable ?

La Mal-aimée nous entraîne dans l'Haïti écorchée de Papa Doc puis de Baby Doc et de leurs fameux tontons macoutes. Cet émouvant récit nous fait comprendre la profondeur du malaise ayant existé à une époque où la haine faisait loi sur ce bout de terre bercé par la mer des Caraïbes. Ce roman-fleuve, à vous couper le souffle, va de rebondissement en rebondissement vers un dénouement tout à fait imprévisible. Une saga haletante qui scotche le lecteur au livre jusqu'à la dernière page dans le pur style papillonnien.





## La Marginale

Une jeune fille de la haute société haïtienne, Sabine Roland, se fait violer en plein carnaval, alors qu'elle n'a que dix-neuf ans, un soir de Mardi gras.

Dans l'Haïti des années 70, le viol est un sujet tabou.

Pour comble de malchance, elle tombera enceinte à la suite de ce tragique événement. Elle est abasourdie ! Ses parents, désespérés, passant outre leurs convictions religieuses, pourtant très solides, la pressent d'avorter afin de mettre fin à ce cycle infernal de malheur.

Sabine, malgré son désarroi, leur tient tête. Elle n'est pas prête à subir ces deux chocs à la fois ; un viol et un avortement. Elle décide donc de garder son enfant envers et contre tous.

Elle part pour les États-Unis et met son bébé au monde. Elle revient au pays cinq ans plus tard avec son fils Sébastien.

Dans un pays plein de préjugés de toutes sortes cette jeune femme pourra-t-elle trouver la paix et le bonheur qu'elle recherche tant ? L'homme dont elle va tomber éperdument amoureuse saura-t-il transcender les tabous afin de pouvoir la rendre heureuse ? La chute de la dictature des Duvalier lui permettra-t-elle enfin de croire en des lendemains meilleurs ?

La Marginale, un roman de passion, d'amour et de foi inébranlable en l'existence.

La Marginale, une œuvre qui prouve que le bonheur est toujours possible malgré les vicissitudes de la vie.

## Martin Toma

Martin Toma un adolescent illettré de famille pauvre, se laisse convaincre par Aristote, un vendeur de rêves, de se rendre à la capitale que ce dernier lui décrit comme une « Terre promise ».

Arrivé dans la Grande Ville, affaibli et affamé, il découvre dans l'environnement des bas quartiers un approfondissement de sa misère.

Il trouvera tout de même un ami parmi les jeunes voyous de la ville et affrontera en sa compagnie ce que les grandes agglomérations réservent aux gens de sa condition, la faim qui n'en finit pas, les nuits froides sous les porches, la compagnie des mendiants, les persécutions par les agents de l'ordre...

Puis, un beau jour, il rencontrera Bertrand Delbeau, un vieillard qui voulut bien l'aider.

Qu'advient-il de Martin ? Saura-t-il un jour lire et écrire ? S'en sortira-t-il ?

Roger Dorsainvil, 1988

Martin Toma est le premier roman de notre littérature qui se propose d'être une leçon d'éducation civique et patriotique. Ce livre, très beau, constitue un levain d'espérance pour une jeunesse désemparée.

Jean Fouchard, 1988





## Douce et Tendre Luxure

Soraya lui prit tendrement la main et l'entraîna vers le divan. Elle le fit asseoir et s'installa sur ses cuisses, les bras autour de son cou.

Elle l'embrassa alors voracement.

– Mon chéri, je crois que le plus beau cadeau que je puisse t'offrir est de ne plus jamais te fatiguer avec ma jalousie maladroite. Désormais, je ferai abstraction de moi-même... de mon ego... pour ne penser qu'à toi... qu'à ton bonheur !

La consternation se peignit sur le visage de Jean-Paul.

– Allons, allons, Soraya, balbutia-t-il, tu plaisantes ? Tu dois certainement parler dans un langage codé dont toi seule connais les références. J'ai bien peur de n'avoir pas tout à fait saisi le sens de tes paroles.

– J'avoue que c'est un peu difficile à comprendre, j'avancerais même que cela est fort surprenant. Mais, pour être plus claire, je dirais que je suis... prête à devenir l'amie... intime... de ta maîtresse !

– Quoi ? s'étonna Jean Paul abasourdi.

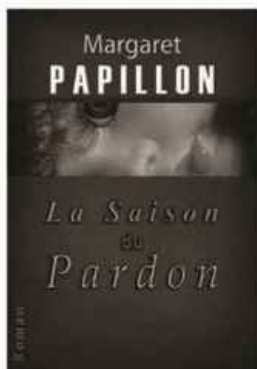


## Innocents Fantômes

Les mains dans les poches, il descendit les marches de l'escalier qui menait à la piscine en sifflotant. Au bord de celle-ci une surprise de taille l'attendait. Il faillit tomber à la renverse devant le magnifique tableau qui s'offrit à sa vue: Ces demoiselles avaient toutes les deux les seins à l'air. Topless intégral!

En effet, elles étaient vêtues d'un simple string. Et de les voir comme ça, tout en rondeurs, lui donna le vertige. Elles portaient toutes les deux un joli piercing au nombril et de fines chaînes à leur cheville droite. Nanouche arborait un charmant tatouage à la naissance de son sein gauche. Ce qui la rendait encore plus sexy. Il craignit un instant pour sa raison et son équilibre. Son centre de gravité en avait pris un coup et, à cause de cela, il n'osa plus mettre un pied devant l'autre. Paralysé! Telle fut sa situation durant de nombreuses minutes. Cet état dura tant et si bien que Nadine dut venir jusqu'à lui pour s'assurer qu'il n'était pas mort debout.





## La Saison du Pardon

Haïti 1935 : À Grande-Croix, une localité du Sud-est, deux familles, les Boucard et le Décastro vont s'affronter et se détruire pour une sordide affaire politique. Depuis ce jour, où il y eut mort d'hommes, elles ne s'adresseront plus jamais la parole malgré leurs liens de parenté et leurs intérêts communs. L'été 1995, soixante ans plus tard, Philippe Boucard s'amourache de Monica Décastro et désire l'épouser. Damoclès Boucard et Camille Décastro sauront-ils effacer le drame de Grande-Croix pour permettre à un jeune amour de s'épanouir ? Les vieux fantômes du passé s'évanouiront-ils pour qu'enfin la haine et la rancœur cèdent la place au pardon et à la réconciliation ?

**La Saison du Pardon :** Un récit simple et puissant d'un désastre engendré par la politique. Une formidable fresque de la vie des grandes familles de province dans une lutte acharnée pour le pouvoir. Une réalité dépeinte par l'auteur Margaret Papillon avec le sens inné du suspens et de l'humour dont elle nous a déjà fait montre dans ses deux précédents romans, « La Marginale » et « Martin Toma » qui ont connu un vif succès auprès du public tant haïtien qu'étranger.

La Saison du Pardon, une œuvre inspirée d'une histoire vraie, poignante et émouvante, est aussi une description d'une partie de notre vécu et de notre folklore qui recèle des richesses parfois insoupçonnées.

« Ce livre est fascinant, il se laisse lire ! Je n'ai arrêté ma lecture qu'une fois, à la page 119, vaincu par la fatigue. Quant à la fin..., elle est sensationnelle ! »

Dr. Pradel Pompilus  
11 décembre 1996

## La Promise Tome I et II

Haiti années 1978-2004 – Rachel Assali, fille de Rudolph Assali, un grand homme d'affaires d'origine paléstinienne et de Rebecca Berthold, est issue de la haute bourgeoisie de Péton-Ville, a 25 ans et n'est toujours pas mariée contrairement à toutes les demoiselles de la famille.

Pourtant, elle est belle à damner un saint. On ne lui connaît aucune aventure et ce fait inquiète beaucoup sa grand-mère maternelle. Les célibataires les plus en vue du pays, la laissent totalement indifférente. Après de brillantes études à l'étranger, elle était revenue plus éblouissante que jamais, mais aussi sans aucun désir de se caser.

Son père est un homme influent qui rêve de se lancer dans la politique.

La chambre de commerce dont il fait partie organise souvent de fastueuses fêtes et c'est au cours de l'une d'entre elles, chez Laurent Schomberg et son épouse Amanda, des amis intimes de ses parents, que la jeune femme va faire la connaissance de Charles Lindsay ; le séduisant diplomate, Chargé d'affaires de l'ambassade américaine à Port-au-Prince qui assure l'intérim au poste d'ambassadeur, car le titulaire de ce poste a été victime d'une crise cardiaque qui le force à faire une très longue convalescence.

Elle semble ne pas être indifférente à la cour que lui fait le jeune homme tombé amoureux d'elle dès le premier jour de leur rencontre.

Mais, Charly découvre très vite que l'attitude un peu froide que lui oppose Rachel, qui pourtant lui rend ses sentiments, est liée à un terrible secret.

Rachel est une promise aux loas du panthéon vaudou. Elle est mystique.

À vingt mille lieux du syncrétisme religieux qui a cours dans l'île, Charly se croit assez fort pour vaincre toutes les adversités. Il est même prêt à se battre contre les esprits pour vivre avec celle qu'il aime.

Mais est-il au courant de la force et de la puissance de ces loas jaloux et vindicatifs ?

Sait-il à quel genre de tourments il s'expose ?





338

- *L'initiatrice* •



**BUTTERFLY PUBLICATIONS** Miami Florida  
butterflypublicationsmiami@gmail.com

339

